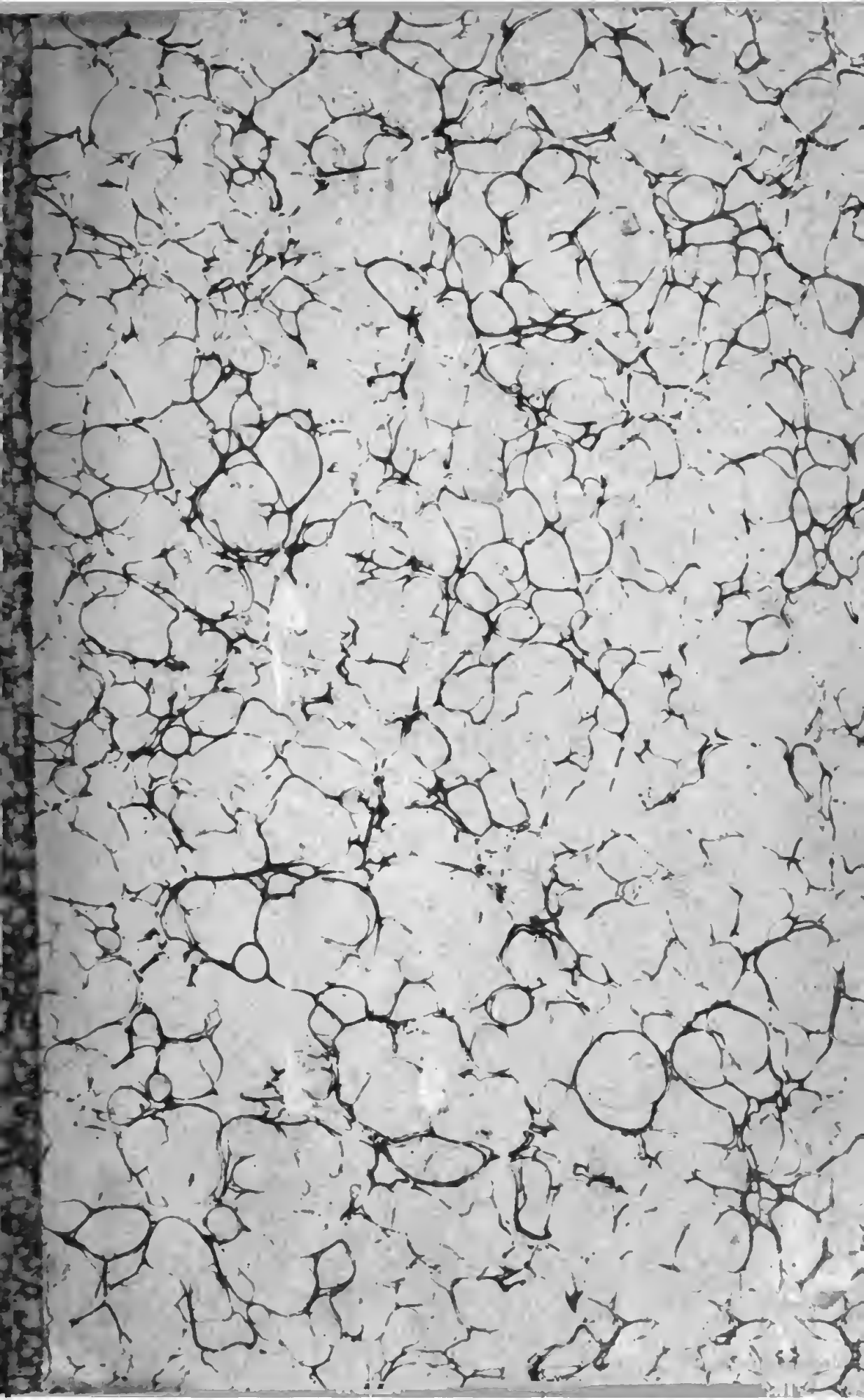
·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

G. Sala 37.I.11
18 VII 22 C 1



83548

III 18 VII 22 (1

TARTUFE AU VILLAGE

Digitized by Google

BOULOGNE (SEINE). — IMPRIMERIE JULES BOYER.

Digitized by Google

ERNEST DAUDET

TARTUFE AU VILLAGE

LA SUCCESSION CHAVANET

I

PARIS
A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR
70 *bis*, RUE BONAPARTE, 70 *bis*.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

1867?

LA

SUCCESSION CHAVANET

PREMIÈRE PARTIE

TARTUFE AU VILLAGE

I

Vers la fin de 1843, un jeune homme appelé Frédéric Laffrey s'engagea dans le 12e léger, qui tenait garnison à Valence. Il appartenait à une famille honorable et riche, et avait, au lendemain de sa majorité, si rapidement et si follement dissipé son patrimoine, que l'extrême parti auquel il s'arrêta lui parut seul susceptible de réparer sa faute. Il eut le courage ou l'habileté de choisir un régiment éloigné de Paris, et de ne pas se faire recommander au colonel comme un fils de famille dans l'embarras. Il arriva modestement, ne se montra pas fier et ne chercha pas à se faire exempter des corvées du service.

Durant les premiers jours, on le traita avec quelque dureté. Mais il avait vingt-deux ans, il était patient et plia sans mot dire aux rigueurs de la discipline. Elles furent allégées pour lui, dès qu'on lui en eut fait sentir le poids. Une année après son arrivée au régiment, son

instruction, ses bonnes manières, ses aptitudes, tout l'avait si bien désigné à l'attention de ses chefs, qu'il obtint le grade de sergent.

C'est à la suite de ces circonstances que dans le courant du mois de septembre 1844, Frédéric se trouvait sur la route de Valence à Privas. Son bataillon avait été désigné pour aller renforcer les garnisons du département de l'Ardèche, devenu l'objet d'une surveillance spéciale, à la suite de certains événements politiques étrangers à ce récit.

Ce voyage se faisait à pied. Les chemins de fer ne sillonnaient pas encore la France. Ils n'avaient pas encore commencé leur trouée à travers ce pays de montagnes. C'était pour les soldats le temps des longues étapes, des billets de logement, des marches forcées, toutes choses de plus en plus rares aujourd'hui. Ils allaient par les routes, à la débandade, le fusil sur l'épaule ou sous le bras, le sac au dos, surmonté d'une gamelle et d'un pain noir, vêtus de la grande capote grise dont les pans étaient relevés sur leurs genoux afin de ne pas gêner leur marche. Les uns chantaient, les autres rêvaient. Ceux-là traînaient la jambe, ceux-ci s'arrêtaient pour cueillir des mûres au bord des chemins.

Tout à coup, un roulement de tambour se faisait entendre, et signalait l'approche d'un village ou d'une petite ville. Aussitôt, on reprenait les rangs et on faisait une entrée triomphante, digne de la première armée du monde. Toute cette poésie est aujourd'hui perdue. Il n'en faut plus parler que comme d'un souvenir déjà lointain et à demi effacé.

Après avoir traversé le Rhône sur le pont du Pouzin, le bataillon dont Frédéric Laffrey faisait partie venait de s'engager dans les gorges de l'Ardèche.

En cet endroit prend naissance la double chaine de montagnes qui, se réunissant d'un côté à celles de la Loire, et de l'autre aux Cévennes, couvre de ses développements une partie de la France. La route est des plus pittoresques, encaissée, sur un assez long parcours, entre des roches élevées. Puis elle s'élargit peu à peu jusqu'au moment où les collines, de plus en plus éloignées, donnent place au milieu d'elles à la vallée de l'Ouvèze, qui vient mourir non loin de Privas, le chef-lieu du département.

Cette vallée est couverte de mûriers, dont le feuillage uniforme un peu sombre est à peine égayé, çà et là, par les façades blanches de quelques fermes, ou par les eaux de la petite rivière qui arrose le pays et lui a donné son nom. Les collines qui entourent la plaine, comme une muraille d'inégale hauteur, n'ont point le triste aspect auquel on pourrait s'attendre, car partout où la roche est couverte de quelques centimètres de terre, la main courageuse des paysans les a fertilisées. Ici, c'est du blé; là, de la vigne, si bien que, grâce aux mille nuances de la végétation, leurs flancs semblent couverts d'un tapis bariolé.

Au centre de la vallée de l'Ouvèze, se trouve un village important nommé Chomérac. Dans la matinée du troisième jour de ce long voyage, le détachement du 12e léger s'y arrêta. Sur la place de l'église, on mit les fusils en faisceaux, les fourgons firent halte, et on alluma un grand feu qui servit à faire la soupe pour les sept cents hommes dont se composait ce détachement. Quant aux officiers et sous-officiers, ils allèrent prendre leur repas dans l'unique auberge du village dont le propriétaire s'était empressé de mettre un tonneau en perce en les voyant arriver. Il suffit d'une heure pour donner

satisfaction à tous ces gens affamés et fatigués. Ils se rangèrent ensuite sur deux rangs, et le commandant procéda à l'inspection et à l'appel.

A ce moment, une lourde diligence attelée de cinq chevaux déboucha brusquement sur la place et s'arrêta devant l'écurie de la poste. Le postillon et le conducteur sautèrent lestement à terre.

— Pressons-nous, dit le second, j'ai deux heures de retard.

En même temps, on changeait les chevaux. Ce fut l'affaire de cinq minutes. Il n'y avait dans la diligence que trois voyageurs : un sur l'impériale, deux dans la rotonde. On ne leur permit pas de descendre, et après un court arrêt, la voiture s'ébranla et repartit dans la direction de Privas. Mais, si rapidement que tout cela se fût passé, Frédéric avait pu jeter sur les deux voyageurs de la rotonde un regard interrogateur et curieux. C'étaient des femmes. Il les avait à peine vues, et maintenant qu'elles n'étaient plus là, il gardait, comme le souvenir d'une vision évanouie, le souvenir de la plus jeune d'entre elles, dont il avait admiré au passage les épaisses tresses blondes et les grands yeux noirs.

— Attention au commandement! Fusil sur l'épaule gauche! Pas accéléré! En avant, marche!

Les tambours battirent et le bataillon se remit en route. A la sortie du village, ils cessèrent de battre, et les rangs furent rompus. On devait être à Privas à quatre heures.

Avec le sergent Ribert, Frédéric était à l'avant-garde. Il parlait peu. Son visage trahissait une indicible mélancolie. Ses yeux erraient de çà et de là, sur le paysage admirable qu'il traversait, sans qu'il se montrât sensible à ses beautés. Assurément son cœur ou son esprit était

vivement préoccupé. C'est, du moins, ce que pensait son camarade, accoutumé à le voir toujours en belle humeur. Mais il respectait son silence et se serait bien gardé de l'interroger.

La vérité, c'est que Frédéric commençait à être las de son existence. La vie militaire n'est enviable qu'en campagne. Elle devient monotone et triste dans les garnisons. Que veut-on que fasse, en temps de paix, un homme jeune, ardent, embarrassé par une discipline, un règlement et un uniforme qui lui imposent des devoirs sans nombre, confiné dans le fond d'une caserne? Cette question suffit pour expliquer les habitudes que prennent en général les militaires. Le café, le billard, les cartes, finissent par absorber les plus intelligents, les meilleurs, car tous cherchent dans la tyrannie d'une habitude contractée d'abord avec répugnance, un moyen de chasser l'ennui qui les dévore.

Frédéric, qui avait connu Paris et le monde, goûté les bienfaits de la fortune et de l'éducation, acquis, à ces divers contacts, une sensibilité et des délicatesses plus faciles à comprendre qu'à définir, s'était, dès le début, trouvé dépaysé au régiment. Mais il était alors dans toute l'ardeur de ses résolutions et de son repentir, animé surtout par le désir d'atteindre au plus vite à un grade qui le mettrait à l'abri de certaines corvées et de certaines humiliations. Il avait donc peu souffert du changement, parce qu'il travaillait pour échapper à ses conséquences.

Une fois sergent, il put raisonnablement caresser l'espérance de devenir officier. Mais, il fallait attendre peut-être plusieurs années, à moins de circonstances fortuites. On ne faisait plus la guerre qu'en Algérie. Là, seulement, étaient les chances d'un avancement rapide.

Or, le régiment avait pris part à la campagne d'Afrique, et on ne pouvait supposer qu'il fût renvoyé de si tôt dans ce pays, qui était vers cette époque le but de toutes les ambitions militaires. Frédéric avait demandé à passer dans l'un des corps qui combattaient les Arabes. On ne lui avait pas répondu. L'ennui était venu; puis les habitudes de garnison, plus pesantes encore que l'ennui, surtout dans une petite ville. Aller de Valence à Privas, c'était tomber de mal en pis, et Frédéric voyait avec horreur se préparer plusieurs mois, sinon plusieurs années, d'une incurable monotonie, dont il connaissait toutes les souffrances.

Tandis qu'il marchait à l'avant-garde de son bataillon, il pensait à toutes ces choses. De là, sa tristesse qui engendrait des réflexions faites pour l'accroître et non pour la dissiper. Il se trouvait sot de s'être ruiné. Avoir, en deux ans, gaspillé sa fortune aux pieds d'une femme éperdument aimée, s'être compromis pour elle, au point de se voir fermer toutes les carrières que la vie offre à un homme du monde ruiné, l'administration, la magistrature, la diplomatie, c'est là, de nos jours, une chose assez commune. Ce qui se voit moins, c'est le désir de se faire oublier et de réparer ses fautes, dont Frédéric avait été soudainement saisi, et la fermeté avec laquelle il avait accompli ses résolutions. Mais tout cela n'était pas fait pour amoindrir ses regrets, alors qu'il comparait sa vie présente à ce qu'elle aurait pu être, s'il se fût montré plus sage.

— Eh bien, songeur, dit tout à coup son camarade impatienté, vas-tu longtemps garder le silence?

— Oui, Ribert, je songeais, répondit Frédéric, qui releva la tête en souriant.

— A quoi, s'il est permis de le demander?

— Au passé.

— Laisse donc là le passé, s'il n'a pas de bons souvenirs à te donner. Pourquoi en rêver lorsque l'avenir est devant nous?

— Je n'en rêverais pas, si la vie que nous menons nous apportait quelques aventures.

Ces mots révélaient le mal qui rongeait Frédéric.

— Je conviens, répondit Ribert en riant, que les aventures étaient rares à Valence, et il est à penser qu'elles le seront plus encore à Privas. Après ça, ajouta-t-il, que sait-on? Peut-être sommes-nous destinés à en voir ici de fort curieuses.

— Je n'en attends pas, dit tristement Frédéric.

— Si tu les attendais, ce ne serait plus des aventures.

Ils en étaient là de leur entretien, lorsqu'à un détour de la route, un spectacle inattendu vint frapper leurs regards. La diligence qui avait traversé Chomérac, tandis qu'ils se trouvaient encore sur la place de l'église, était arrêtée au milieu du chemin sans doute par un accident, car, dans l'impossibilité où elle était de continuer son voyage, le postillon dételait les chevaux et se préparait probablement à retourner au village, afin d'en ramener des secours. Quant aux voyageurs, ils n'avaient aucun mal, puisqu'on les voyait tous les trois autour du conducteur, qui gesticulait avec une grande animation.

— Mais c'est la petite blonde de tout à l'heure! s'écria Frédéric subitement soustrait à ses réflexions, en reconnaissant le frais visage qui avait passé auprès de lui quelques instants avant, rapide comme une apparition.

— De quoi te plains-tu donc? lui dit le sergent Ribert. Tu voulais une aventure, en voilà une. Allons voir ce que c'est.

Ils pressèrent le pas. Le bataillon venait à environ cinq cents mètres derrière eux.

— Tenez, s'écria le conducteur en les voyant approcher, je fais appel au jugement de ces militaires. L'essieu de ma voiture est rompu, dit-il en s'adressant à ces derniers. Il est impossible d'aller plus loin. Nous ne pourrons repartir que ce soir, et nous n'arriverons à Privas que dans la nuit. C'est un grand malheur, car nous manquerons la correspondance d'Aubenas et de Largentière. J'en suis désolé; mais je n'y suis pour rien. La voiture a été inspectée au départ. Eh bien! ce monsieur et ces dames veulent me rendre responsable de l'accident et du retard qu'ils subissent.

— Mais puisque je vous répète que nous sommes des artistes, des malheureux artistes, répondit, d'une voix forte et larmoyante, l'individu que Frédéric avait vu sur l'impériale de la diligence et qui se nommait Chibrac.

— Nous sommes attendus ce soir même à Saint-Étienne de Boulogne, pour le concert, ajouta la plus âgée des deux femmes.

Le conducteur laissa échapper un geste d'impatience et de désespoir.

— Qu'y puis-je faire? Allez à pied jusqu'à Privas. Si, quand vous arriverez, la diligence de Saint-Étienne est partie, vous louerez une voiture et vous arriverez à temps.

— Aller à pied d'ici à Privas! quatre lieues! Pour qui prenez-vous ces dames? demanda fièrement Chibrac d'une voix de plus en plus forte et de plus en plus larmoyante.

Pendant qu'avait lieu cette scène assez ridicule, la jeune fille blonde, que Frédéric observait attentivement, suivait la discussion, sans gaieté ni tristesse, d'un regard

plein d'indifférence. Ses grands yeux noirs allaient de la diligence à Chibrac et de Chibrac au paysage dont elle semblait vouloir sonder les perspectives.

— Te sens-tu le courage de faire la route à pied, Serverette? lui dit tout à coup le chanteur.

— Je ferai comme vous, mon oncle, répondit-elle d'une voix douce.

— Et toi, madame Héloïse? demanda encore Chibrac en s'adressant à sa femme.

— Il faudra bien, fit celle-ci avec colère.

Chibrac poussa un soupir de satisfaction. Mais, tout à coup, on le vit lever les yeux au ciel.

— Non! non! s'écria-t-il pathétiquement, j'avais espéré l'impossible. Nous ne pouvons emporter nos malles, et dans nos malles, il y a nos costumes! Sort fatal!

— Tiens! c'est vrai, je l'avais oublié, dit madame Héloïse, presque enchantée d'une impossibilité qui lui évitait de faire quatre lieues à pied.

Serverette n'ouvrit pas la bouche. Elle ne parut éprouver ni plaisir ni peine. C'est alors que Frédéric intervint.

— Il y aurait peut-être un moyen de tout arranger, dit-il. Notre bataillon que voici se rend à Privas. Nous mettrons vos malles dans les fourgons où sont les bagages des officiers et des sous-officiers. Quant à ces dames, elles trouveront place dans la voiture de la cantinière.

Il n'avait pas encore achevé sa proposition, que Chibrac, transporté d'enthousiasme, tomba dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues, en ajoutant ces mots à l'expression de sa reconnaissance :

— Vous sauvez la vie à un artiste, à un malheureux artiste.

Frédéric se dégagea doucement de cette étreinte.

— Prends la tête de l'avant-garde, dit-il à Ribert, je vais parler au commandant.

— Tu t'es trop vite engagé, répondit le sergent. Si le commandant refusait?

— Je voudrais bien voir qu'il refusât.

En disant ces mots, Frédéric, subjugué et enhardi par la beauté de Serverette, courut au devant de son chef afin de lui exposer sa requête. Comme la plupart des militaires, le commandant, s'il était sévère pour les hommes, était galant pour les femmes. Il fit droit à la demande de Frédéric et ajouta même ces mots qui comblèrent de joie ce dernier :

— Chargez-vous d'arranger cette affaire. Dites à madame Paul que je lui recommande ces dames.

Madame Paul était la cantinière du second bataillon du 12e léger.

Lorsque le commandant, à la tête de ses soldats, entouré de ses officiers, passa devant la diligence, les bagages de la famille Chibrac étaient déjà descendus, prêts à être chargés sur les fourgons. Devant les bagages se tenaient l'artiste, le malheureux artiste, madame Héloïse et Serverette, celle-ci fort impatientée sans doute d'avoir à subir au passage l'inspection de sept cents soldats, car, lorsque le bataillon arriva auprès d'elle, elle tourna la tête de l'autre côté et contempla de nouveau les beautés du paysage. Madame Héloïse appela sur ses lèvres le plus gracieux des sourires pour répondre au salut du commandant. Quant à Chibrac, il fit trois pas en avant, si brusquement que le cheval de l'officier se cabra, et d'une voix de stentor :

— Je ne suis qu'un artiste, dit-il, un malheureux artiste. Mais il m'est du moins permis de fraterniser avec un soldat. Votre main, commandant!

Déjà courroucé par la ruade de son cheval, le commandant fut désarmé par l'attitude de Chibrac, au moment où il allait gronder. Il lui prit la main, la serra et passa sans mot dire. A quelques pas de là, un large rire vint illuminer sa face rubiconde. Il regarda son état-major et il y eut, autour de lui, un grand accès de gaieté.

Pendant ce temps, Chibrac faisait mettre ses malles sur les fourgons du bataillon et madame Héloïse prenait place à côté de madame Paul. Serverette avait déclaré qu'elle voulait faire la route à pied.

Cinq minutes après, tout le monde était en marche. Chibrac fraternisait avec les soldats. Madame Héloïse racontait ses malheurs à madame Paul et Serverette marchait toute seule derrière le bataillon. De l'autre côté de la route, Frédéric allait, seul aussi, la tête baissée, le cœur gros d'émotions, regardant de temps en temps la jeune fille, et se demandant comment il arriverait à oser lui adresser la parole.

Le soldat tremblait devant cette enfant.

II

La généalogie de la famille Chibrac se perd dans la nuit des temps. La naissance du dernier héritier de cette race ne produisit aucune émotion dans le monde. Lui-même, devenu homme, ne put donner de renseignements sur les hauts faits de ses aïeux, dont l'un cependant avait été, paraît-il, pape des fous dans la cour des Miracles, à Paris, vers l'an 1400. D'où sortait cette famille? Par quelles circonstances singulières son unique descendant végétait-il, à l'époque où commence ce récit, sur les rives du Rhône, entre Valence et Avignon? C'est ce qu'on ignore. Toutes nos recherches sur ce point sont demeurées sans résultat.

Ce qui est certain toutefois, c'est que les populations de ce pays connaissaient, aimaient et admiraient le chanteur Chibrac. Il était né vers la fin du siècle dernier, sur une grande route, au fond d'une de ces voitures qui transportent d'une ville à l'autre les saltimbanques et leur fortune. Sa mère mourut en lui donnant le jour. Quant à son père, les terroristes du Midi lui coupèrent le cou à Orange, afin de le punir d'avoir eu la fantaisie de faire dire une messe pour le repos de l'âme de sa femme, par un prêtre insermenté. A cette époque, la mort ne choisissait pas ses victimes. Toutes lui étaient bonnes.

La commune vendit la voiture et le cheval du guillotiné, et en affecta le montant à faire nourrir l'orphelin qu'elle avait adopté, afin de l'élever en sans-culotte; mais la nourrice du dernier des Chibrac était une brave femme. Dans ses mains, l'enfant devint un aimable enfant et un honnête homme. A la chute de l'empire, profitant de ce que les remplaçants étaient à bas prix, elle employa ses économies à racheter son fils adoptif du service militaire; mais elle ne put elle-même se racheter de la mort qui l'emporta vers ce temps.

Chibrac touchait alors à sa vingtième année. C'était un beau garçon, plein de cœur et doué d'une admirable voix de basse. On avait fait de lui un serrurier. Durant le jour, il restait devant son établi, travaillant avec ardeur. Mais le soir, il allait aux bords du Rhône, et là, tout seul, il chantait de pathétiques romances, que lui avaient apprises les échos des rues. Il était assurément la preuve qu'il y avait eu des artistes dans sa famille. Longtemps endormi, le génie de ses aïeux se réveillait en lui.

Lorsque le froid ou la pluie mettait obstacle à ses nocturnes promenades, il entrait dans un cabaret où les amateurs du pays se réunissaient le soir pour entendre des artistes ambulants.

C'est là que Chibrac connut madame Héloïse, jeune chanteuse qui donnait déjà de belles espérances. L'amour de la musique perdit le serrurier, en lui inspirant un amour plus grand encore pour madame Héloïse. Il en souffrit pendant six mois; alors il se déclara. C'est là que la chanteuse l'attendait.

— Vos intentions sont-elles pures? lui demanda-t-elle.

— Pures comme le ciel, répondit-il.

Madame Héloïse leva les yeux. Le ciel n'avait pas un nuage.

— Alors vous voulez m'épouser?

— Dès à présent, si cela se peut.

A cette réponse, qui témoignait d'un amour exalté, madame Héloïse regarda son interlocuteur des pieds à la tête. Puis avec un soupir :

— Une artiste ne peut épouser un serrurier, dit-elle.

Et comme elle le vit pâlir, elle ajouta :

— Mais, si vous vouliez suivre mes conseils, vous pourriez devenir un excellent chanteur; alors je consentirais à vous épouser. Nous continuerions ensemble le métier que je fais seule. En hiver, nous habiterions Orange. Dans la belle saison, nous irions chanter dans les fêtes du pays. C'est ce que je fais depuis l'âge le plus tendre. On ne roule pas toujours sur l'or. Mais partout on est bien reçu, fêté, choyé, et il y a encore de bons moments dans cette vie de liberté consacrée à l'art.

Cette proposition n'effaroucha pas Chibrac. Il était jeune, il aimait. Et puis un homme qui allait ronconler des romances seul, le soir, sur les bords du Rhône, ne pouvait avoir que des instincts bohèmes. Ces choses-là sont dans le sang.

Donc, il accepta. Son mariage fut célébré à la fin de 1823. Dès le lendemain, madame Chibrac devint maîtresse absolue dans la maison. Selon une expression vulgaire, mais saisissante de vérité, elle porta les culottes, et les porta si bien toujours que jamais Chibrac n'eut une minute la pensée de l'en déposséder.

Il convient aussi de dire que, dès qu'il eut commencé à chanter dans les cafés de village et goûté la saveur des

Digitized by Google

applaudissements, il devint un homme nouveau, au physique comme au moral.

Au physique, il affecta des allures étranges, laissa croître ses cheveux, porta des chapeaux à forme extravagante et ne parla plus qu'un langage imagé, comme il convient aux dieux ou à ceux qui les approchent. Il débitait des phrases comme celles-ci : « Nous autres artistes, condamnés au malheur par d'iniques préjugés, nous sommes cependant les prêtres de l'art. » Ou bien : « L'art est un sacerdoce. Pour le comprendre, il faut être initié. » Il refusait le droit de critique à tous ceux qui n'avaient pas passé par l'initiation. Il aimait à jeter sur la foule des regards où la pitié le disputait au mépris. Il traitait de haut les paysans ses auditeurs, et ne leur savait aucun gré d'une approbation « que leurs sens inspiraient, mais que leur conscience n'avait pas dictée ». Si quelque commis voyageur lui parlait d'une œuvre nouvelle qu'il ne connaissait pas, il hochait gravement la tête et répondait en soupirant : « Il faudra revenir aux classiques. L'avenir de l'art est là. » Enfin, il en était arrivé à donner à sa voix une expression solennelle et toujours émue, au point de ne pouvoir plus dire simplement les choses les plus simples.

Mais ces travers légers et inoffensifs, résultat de ses rapides succès et d'une trop prompte confiance en lui-même, furent rachetés par la transformation intellectuelle et morale qui s'opéra en lui. Son art, encore qu'il n'en connût pas tous les secrets, devint bientôt suffisant à remplir sa vie. Son instruction musicale se développa, son goût se perfectionna. Sa nature révéla des ressources inattendues.

Si cet homme eût été mis en bonnes mains et dans un autre milieu, il aurait pu devenir un chanteur illustre.

Sa voix nourrie, stridente, bien posée, sortait sans efforts d'une poitrine vigoureuse et était admirablement servie par une belle figure brune, entourée de longs cheveux noirs qui frisaient naturellement. Lorsqu'il chantait, Chibrac mettait toute son âme dans son jeu. Il éprouvait des émotions réelles, il pleurait de vraies larmes.

On sait que les populations du Midi sont merveilleusement douées au point de vue artistique. Les paysans devant lesquels Chibrac se révélait peu à peu, en se perfectionnant, ne tardèrent pas à lui vouer une admiration sans bornes. Dans tous les villages de Vaucluse, de la Drôme et de l'Ardèche, entre Valence et Avignon, son nom devint populaire. Les cabaretiers le payaient jusqu'à dix francs par soirée, prix énorme pour le temps, et lorsqu'il devait chanter les *Plaintes de Chactas sur la fosse d'Atala*, on refusait du monde à la porte.

Il est à remarquer que madame Héloïse ne se montra jamais jalouse des succès de son mari, bien que les siens en fussent amoindris. D'abord elle se plaisait à dire : — Voilà le fruit de mes leçons. Puis elle y trouvait un repos dont sa voix épuisée avait grand besoin. Enfin l'aisance régnait dans le ménage, et jamais elle n'avait eu moins qu'alors le souci des choses matérielles de la vie. Coquette, vaniteuse, elle pouvait satisfaire ses désirs, porter de jolies toilettes et faire pâlir d'envie les femmes avec lesquelles elle se rencontrait quelquefois sur les estrades des cabarets. Du reste, ses défauts se bornaient là, et jamais son mari n'eut rien à craindre d'elle pour son honneur.

Dix ans s'écoulèrent ainsi. Chibrac eût été parfaitement heureux s'il avait pu goûter les joies de la paternité. Il n'avait pas d'enfant. C'était son unique chagrin,

que d'ailleurs ne partageait pas madame Héloïse. Elle redoutait une grossesse, qui aurait pu déformer sa taille et altérer sa voix, — prétention des plus absurdes, dont son âge et son embonpoint avaient tous les jours raison.

Vers cette époque, un frère de madame Héloïse, machiniste au théâtre d'Orange, mourut subitement, laissant sans ressources une petite fille âgée de huit ans. C'était Serverette. Chibrac recueillit l'enfant et le fit avec joie. Il n'en fut pas de même de madame Héloïse, qui s'éleva en termes fort durs contre le destin, en voyant arriver une bouche de plus dans la maison. Chibrac n'apaisa sa femme qu'en lui disant :

— Nous en ferons une artiste, et plus tard, loin de nous être à charge, elle aidera à notre fortune.

C'est ainsi que Serverette prit place à ce foyer auquel un enfant avait manqué jusque-là. C'était une mignonne créature, blonde, avec des yeux noirs, et douée du cœur le plus tendre et le plus fin qu'on puisse voir à cet âge. Elle savait déjà lire et écrire. Chibrac voulut qu'elle allât encore à l'école pendant deux ans.

— Une artiste, disait-il, n'est jamais trop instruite.

Ce délai expiré, il s'occupa de l'éducation musicale de l'enfant, dont la voix douce et mélodieuse se développa comme par miracle. A quinze ans, elle commença à chanter, d'abord des petites romances, puis des duos avec son oncle, dont la promesse se trouva ainsi réalisée, car partout où il allait, il la faisait engager avec lui, et à d'excellentes conditions.

Pendant ce temps, la beauté de Serverette s'était formée, son caractère aussi. Cette jeune fille, grande et forte comme une plante sur laquelle le soleil aurait arrêté les plus doux de ses rayons, était fière et presque tou-

jours silencieuse. Les sévérités de madame Héloïse à son égard avaient comprimé les tendresses de son cœur, à ce point qu'elle n'osait même témoigner à son oncle l'affection qu'elle éprouvait pour lui. Madame Héloïse la détestait plus encore pour sa jeunesse et sa grâce que pour ses succès, dont cependant elle était autant jalouse qu'elle l'avait été peu de ceux de son mari. Serverette n'était donc pas heureuse. Chibrac, absorbé par le fanatisme qu'il mettait dans son culte pour la musique, de plus en plus étouffé sous les despotiques volontés de sa femme, ne pouvait rien pour elle. La jeune fille enferma son cœur sous une triple enveloppe. En apparence, elle regardait tout, jugeait tout avec indifférence; mais, au fond, elle sentait vivement. Ses impressions, bonnes ou mauvaises, laissaient en elle de fortes et longues traces. Il y avait, en un mot, sous cet aspect froid jusqu'au dédain, une nature riche, délicate, tendre, virilement trempée que personne ne soupçonnait.

Est-ce un pressentiment de ces choses qui frappa Frédéric Laffrey au moment où il rencontra Serverette sur la route? Peut-être. En tous cas, les dispositions de son esprit que nous avons essayé de décrire dans le chapitre précédent et la beauté de la jeune fille suffiront à expliquer ses préoccupations.

Tandis que le bataillon continuait sa route vers Privas, emmenant dans ses rangs Chibrac, qui s'était mis à chanter des chansons patriotiques, et madame Héloïse, qui avait trouvé dans la cantinière du 12e léger une confidente sensible, Frédéric et Serverette marchaient isolément chacun de son côté.

La jeune fille était modestement vêtue d'une robe de mousseline, dont les claires couleurs, quoique déjà fanées, jetaient sur elle comme un air de fête, et coiffée d'un

chapeau de paille orné d'une plume grise. Un châle léger couvrait ses épaules. Un sang rose courait sous la peau délicate de ses joues, que le voile de son chapeau abritait contre le soleil et la poussière. Enfin ses yeux, animés par l'excitation de la marche, regardaient tout avec curiosité, le ciel, les arbres, les rochers, les herbes, la mousse, les fleurs, tout excepté Frédéric.

— Parle-lui donc, triple sot! se disait le sergent. N'es-tu pas honteux, toi qui as particulièrement connu les demoiselles de Paris, de n'oser adresser la parole à cette petite cabotine?

Serverette ne méritait guère ce nom. Mais il faut excuser les impatiences de Frédéric.

— Vous verrez, continuait-il en se parlant à lui-même, qu'elle ne se retournera pas de mon côté.

Enfin il se décida, il s'approcha de Serverette.

— Mademoiselle, lui dit-il, — et sa voix tremblait, — ne craignez-vous pas que la marche vous fatigue? Peut-être feriez-vous mieux de monter dans la voiture?

— Non! monsieur, non! répondit-elle. Je suis très-heureuse d'aller à pied. Le ciel est si pur, l'air si doux!...

Elle s'interrompit et regarda de l'autre côté; ce n'était pas le compte de Frédéric. Il trouvait, après tout, qu'on lui devait un remerciement pour le service qu'il avait rendu en donnant place aux gens et aux bagages dans la voiture du bataillon.

En ce moment, Serverette s'arrêta pour cueillir une belle fleur bleue qui s'épanouissait dans une fente de rocher au-dessus de sa tête. Elle leva la main, se dressa sur la pointe des pieds et laissa échapper une exclamation de dépit en se voyant trop petite. Frédéric passa derrière elle, éleva la main à son tour et prit la fleur. Un joli

sourire d'enfant joyeux vint illuminer le visage de Serverette. Alors Frédéric, transporté, baisa la fleur cause de cette joie, et la lui offrant :

— Voulez-vous, dit-il doucement, la garder en souvenir de moi ?

Serverette tourna vers lui ses beaux yeux, dans lesquels se lisait l'étonnement.

— Mais, monsieur, je ne vous connais pas, répondit-elle.

— Vous apprendrez à me connaître. En attendant, prenez. Cela ne vous engage guère.

— Il faut que cela ne m'engage pas du tout. A cette condition, j'accepte.

Elle accepta la fleur, en effet, et la mit à son corsage.

La glace fut ainsi rompue entre eux. Ils firent le reste du chemin côte à côte, et la conversation ne s'arrêta pas un seul moment. Ce qu'ils purent se dire, on le devine. Entre un jeune homme de vingt-trois ans et une jeune fille de dix-sept, la confiance est prompte à s'établir. Il raconta son histoire en l'embellissant peut-être un peu. Elle raconta la sienne dans toute sa simplicité. Ils se convinrent, et ce ne fut pas sans déplaisir qu'ils virent apparaître tout à coup, au sommet d'une colline élevée, la petite ville de Privas, accrochée là comme un nid d'aigle et qui devait être témoin de leur séparation.

— Mademoiselle, dit Frédéric, nous arrivons. Tout à l'heure, il faudra nous quitter. Si je vous connaissais depuis longtemps, j'oserais vous dire que je vous aime. Mais peut-être ne croyez-vous pas à la spontanéité en amour. Je me contenterai donc de vous faire savoir que vous laissez en moi une impression profonde. Quel que

Digitized by Google

soit le nom qu'il vous plaise de lui donner, elle ne s'effacera plus. Dans ces deux heures, je vous ai si complétement appréciée que je ne saurais plus m'empêcher de m'intéresser à vous, avec l'espoir de n'être plus le premier venu dans votre vie. J'ignore si nous nous reverrons; mais je ferai tous mes efforts pour me retrouver auprès de vous. Me permettrez-vous de chercher à vous rencontrer?

Si ce petit discours, prononcé gravement par Frédéric, eut surtout un mérite, ce fut celui de la sincérité. Serverette l'avait écouté sans l'interrompre et les yeux baissés.

— Savez-vous, répondit-elle doucement, que c'est fort joli ce que vous venez de me dire là et qu'il y aurait de quoi tourner la tête à une fillette plus naïve? Je ne suspecte pas la franchise de vos sentiments. Mais nous sommes bien jeunes l'un et l'autre pour parler de choses si graves, alors surtout que tout nous sépare. Vous voilà soldat, et votre avenir peut être brillant. Mais moi, pauvre petite chanteuse, je ne suis destinée à rien de bien gai. Ma vie s'écoulera ici : il n'y faut pas mettre d'ambitieuses visées, si je veux la rendre supportable. J'ai bien réfléchi. J'ai une volonté... sérieuse, ajouta-t-elle en souriant, et je suis résolue à suivre ma voie sans chercher à en sortir.

— Mais cette vie n'est pas faite pour vous, s'écria Frédéric, que cette réponse charmait et affligeait à la fois.

— Pourquoi? Qu'était mon père? Qu'est mon oncle? Cette vie, madame Héloïse l'a bien menée. A-t-elle été malheureuse?

— Mais, si un honnête homme venait vous y prendre et vous offrir son amour, s'il vous plaisait, lui répondriez-

vous par un refus, sous le prétexte de ne pas changer votre destinée?

— J'ignore ce que je ferais, répondit Serverette.

— Alors, laissez-moi espérer.

— Je ne puis vous enlever l'espérance, reprit-elle en l'interrompant. Mais je ne vous en donne aucune. Ce serait vous accorder un droit. Vous m'avez posé une question. Je refuse d'y répondre. Laissons à l'avenir le soin de la résoudre, et, avant tout, connaissons-nous mieux.

Frédéric cherchait une phrase éloquente, lorsque tout à coup un roulement de tambour se fit entendre. On arrivait aux portes de Privas, et le bataillon se groupait pour entrer en ville.

— Je vous quitte, mademoiselle, dit alors Frédéric. Nous nous aimerons, j'en suis sûr. Il y a des pressentiments qui ne trompent pas, et si nous ne devions pas nous retrouver de si tôt, n'oubliez que vous avez ici un ami dévoué.

Ces derniers mots émurent Serverette.

— Adieu, dit-elle. Soyez heureux, vous le méritez.

— Je ne le serai qu'avec vous, si vous voulez un jour...

Ayant dit ces mots, Frédéric, sans achever sa phrase, s'échappa pour rejoindre ses camarades, laissant silencieuse et pensive Serverette, que Chibrac interpella tout à coup.

— Allons, fillette, dit-il, hâtons-nous. La diligence de Saint-Étienne va partir. Nous arrivons à temps.

A ce moment madame Héloïse s'approcha, et, s'adressant à Serverette :

— Ma société vous déplait donc, mademoiselle, que vous lui avez préféré celle d'un soldat?

Le visage de la jeune fille devint pourpre. Mais elle ne répondit pas.

— Nous gronderons plus tard, murmura timidement Chibrac en entrainant les deux femmes vers la diligence.

De l'endroit où il était, Frédéric put voir son amie monter dans la voiture. Il la regarda autant que ses yeux purent la suivre, et, lorsque la voiture eut disparu, il essaya de connaître ce qui se passait en lui-même. L'examen auquel il se livra lui arracha ce cri :

— Suis-je donc amoureux? Déjà!

A ce moment, le bataillon entrait tambours battant dans la petite ville, dont tous les habitants étaient dans les rues ou aux croisées.

III

Au delà de Privas, la route va toujours en s'élevant, jusqu'au moment où elle arrive au col de l'Escrinet, l'un des points culminants de la chaîne du Coiron. En cet endroit le voyageur peut s'arrêter quelques instants et admirer le panorama qui se déroule sous ses yeux. Derrière lui se trouve la vallée de l'Ouvèze, qu'il vient de quitter, et à l'extrémité de laquelle il voit se perdre dans un horizon brumeux les montagnes du Dauphiné.

Devant lui le spectacle n'est pas moins grandiose. Tandis qu'il peut découvrir au loin, vers le Nord, le haut sommet du Mézenc, à ses pieds s'étend une plaine couverte de collines accidentées, semblable à une mer pétrifiée. C'est dans l'un des vallons formés par ces collines que se trouve, à droite de la route, Saint-Étienne de Boulogne.

Ce petit village est situé au milieu de prairies, plantées de châtaigniers centenaires dont l'ombrage devient, pendant l'été, une des merveilles de la contrée. Les maisons sont blanches et mieux tenues que celles des autres villages de l'Ardèche. Tel quel, Saint-Étienne de Boulogne est un adorable pays, plus favorisé que ceux qui l'entourent, autant par la belle route qui le met en com-

munication avec le chef-lieu du département que par la fertilité de son sol.

Le soir du jour où le sergent Frédéric Laffrey, à la tête de son bataillon, avait rencontré sur la route de Privas la famille Chibrac, le village célébrait sa fête votive, qui, à huit heures, était dans tout son éclat. La population, en habit de gala, encombrait les rues, accrue encore par les gens venus des environs. Sur les promenades s'élevaient des baraques de saltimbanques; les chevaux de bois tournaient, au son monotone et bruyant d'un orgue de barbarie; ici, on jouait aux quilles; là, les jeunes gens, une carabine à la main, envoyaient des balles de carton dans la poitrine d'un Charlemagne en bois peint, qui ouvrait les bras chaque fois qu'il était frappé au cœur.

Plus loin, sous une tente, on dansait, et de tous côtés on entendait des cris, des rires, des bruits de pétards, de viroulets, de fusées et autres pièces d'artifice adoptées pour la circonstance. Une illumination générale ajoutait encore à la singularité de ce spectacle. Des lampions dans des verres de couleur, des chandelles dans des lanternes vénitiennes jetaient sur tout ce mouvement leur pâle clarté qui luttait en vain contre les rayons d'une lune blanche, tremblant au fond d'un ciel sans nuages.

Mais, ce n'est pas sur les promenades de Saint-Étienne que la foule se portait avec le plus d'empressement. Les gens se bousculaient en criant, aux portes d'un cabaret, surmontées d'une enseigne où se lisaient ces mots en lettres coloriées : Café Barbusse. *Ce soir grand concert donné par la famille Chibrac.*

Tout le monde voulait entrer à la fois. C'est en vain que le garde champêtre s'efforçait de retenir la foule. On ne l'écoutait pas.

— Messieurs, criait-il, il n'y a plus de place.

On lui répondait par des murmures, et les portes du café Barbusse menaçaient à chaque instant d'être enfoncées.

Dans l'intérieur, le tumulte était aussi à son comble. Au milieu d'un épais nuage formé par deux cents fumeurs, hommes et femmes étaient assis ou plutôt entassés autour de tables chargées de bouteilles pleines ou vides et de verres vides ou pleins.

Ceux qui n'avaient pas trouvé de chaises s'étaient accroupis sur les chambranles des croisées. La bière et la limonade gazeuse mêlées faisaient les frais de cette orgie. Les garçons se frayaient avec peine un passage à travers les consommateurs qui les interpellaient bruyamment. Ne pouvant répondre à tous, ils avaient pris le parti de ne répondre à personne. La patience n'est pas la vertu des paysans du Midi. Le bruit des verres frappant les tables en était bien la preuve.

Au fond de la salle, éclairée par la lueur fumeuse d'une douzaine de quinquets, s'élevait une estrade recouverte d'une grande toile blanche et garnie de buis et de bruyères dont la chaleur de cette atmosphère chargée de miasmes avait en quelques heures absorbé la fraîcheur et terni l'éclat. Sur l'estrade aux pieds de laquelle se trouvaient deux musiciens — flûte et violon — madame Héloïse et Serverette avaient pris place.

La première était vêtue d'une robe en satin rose dont les états de service se lisaient sur l'étoffe fanée en maintes déchirures mal dissimulées.

Les épaules et les bras de madame Héloïse sortaient nus et avec abondance, au grand ébahissement des spectateurs, qui les dévoraient du regard, de cette robe belle autrefois comme la femme qui la portait. Madame Héloïse

avait en outre des fleurs dans les cheveux, aux oreilles des boucles en strass, et aux doigts une douzaine de bagues. Ni le bruit ni la fumée ne paraissaient la troubler. Elle trônait triomphalement, jetant des sourires à droite et à gauche, comme pour dire à ses admirateurs : « Regardez-moi, je suis ici pour le plaisir de vos yeux. »

A son côté, Serverette était assise, vêtue d'une robe blanche montante, n'ayant pour toute parure que les belles tresses de ses blonds cheveux, ses dix-sept ans et sa beauté. Elle ne souriait pas; elle était pâle, au contraire, et serrait convulsivement dans ses mains un flacon de sels, dont elle aspirait l'odeur à chaque instant. De telles soirées étaient pour elle un supplice. Délicate, distinguée, nerveuse, elle ne supportait qu'avec peine le contact des gens au milieu desquels elle était condamnée à vivre.

Quant à Chibrac, on pouvait le voir auprès d'une table, au milieu d'une demi-douzaine de paysans qui le regardaient avec curiosité, heureux et fiers d'avoir pu lui faire accepter un verre de bière.

Tout à coup, l'individu qui jouait du violon et qui dirigeait l'*orchestre* l'appela.

— Monsieur Chibrac! c'est votre tour.

Chibrac essuya ses lèvres et gagna l'estrade, dont il gravit solennellement les degrés, au milieu des applaudissements. Le silence se fit comme par miracle.

— Qu'allez-vous chanter, monsieur? lui dit le chef d'orchestre à voix basse.

Chibrac regarda sa montre. Elle marquait neuf heures.

— *Les plaintes de Chactas sur la fosse d'Atala*, répondit-il.

L'homme au violon chercha la musique, l'homme à la flûte en fit autant, et ils préludèrent. Puis, de sa belle

voix, Chibrac entonna la romance. Tous les bruits avaient cessé, non-seulement dans la salle, mais encore au dehors, d'où l'on entendait le chanteur. Il était maintenant dans son triomphe, subjuguant ses auditeurs, sur lesquels il promenait un regard froid et assuré. Il avait grandi de vingt coudées. Son habit noir étriqué, son pantalon trop court, son gilet blanc chiffonné s'étaient transformés, pour lui, en une tunique éclatante faite d'azur et d'or. Il n'était plus sur la terre. Il nageait dans l'idéal.

Une triple salve d'applaudissements le rappela à la réalité. Il s'inclina légèrement; mais on l'obligea à recommencer le dernier couplet, et ce ne fut que lorsqu'il eut fini qu'il s'éloigna brusquement pour aller respirer un air plus pur. Alors Serverette dit simplement une romance simple. Mais tant est grande l'influence des choses vraies, qu'elle obtint un succès complet, au grand déplaisir de madame Héloïse, qui, par deux fois, lui cria assez haut pour que tout le monde entendît :

— Saluez donc le public, mademoiselle.

Ayant terminé sa romance, elle prit une petite sébile pour faire la quête selon l'usage. Mais sa tante la lui arracha des mains, en disant qu'elle quêterait elle-même. Elle voulait un succès aussi et l'obtint, en allant promener ses bras et ses épaules à travers la foule des consommateurs, qui purent les apprécier de près.

Avait-elle cru punir Serverette? Dans ce cas, elle se trompait étrangement, car la jeune fille souffrait beaucoup de l'obligation qu'on lui faisait d'aller tendre la main aux consommateurs. Un peu plus tard, elle chanta un duo avec son oncle. Madame Héloïse se fit entendre aussi dans les *Trois Maris de Jeanne*, chansonnette qui n'avait guère alors que vingt-cinq ans d'existence.

Cependant, tandis que dans l'intérieur du cabaret, la soirée s'écoulait ainsi, au dehors la fête perdait peu à peu son éclat.

L'heure était avancée déjà.

Les bougies dans leurs lanternes de papier colorié, les lampions dans leurs godets aux trois quarts vides ne jetaient qu'une clarté mourante.

Sous la main qui lui arrachait des sons criards et discordants, l'orgue de Barbarie semblait demander grâce.

Les chevaux de bois ne tournaient plus qu'avec peine autour du pivot qui les mettait en mouvement.

Les marchands forains et les saltimbanques se préparaient à fermer leurs baraques et comptaient la recette de la journée, représentée par des piles de gros sous.

Sous la tente qui abritait les danseurs, il ne restait que quelques couples intrépides qui s'étaient promis de clore le bal et d'épuiser la patience et les forces des musiciens.

Egayés par les plaisirs de la soirée, et aussi par de copieuses libations, les gens qui rentraient chez eux se livraient à mille folies. Les uns criaient, les autres sautaient, et, avant de se séparer, les amoureux profitaient de l'obscurité de la nuit pour échanger une dernière confidence.

A ce moment un personnage, jeune encore, vêtu avec une certaine recherche, traversait les groupes, marchant lentement, la tête basse, les mains derrière le dos, sans rien voir, sans rien entendre, et livré tout entier à des réflexions complétement étrangères au spectacle que nous avons essayé de décrire. Il semblait s'appliquer à chercher les endroits plongés dans l'ombre, comme s'il eût craint d'être reconnu. Néanmoins, malgré ses précau-

tions, de temps en temps, quelques chapeaux se levaient devant lui, mais il ne répondait pas aux saluts dont il était l'objet.

Tout à coup, au moment où il déboucha sur la principale place du village, une vive clarté vint frapper ses yeux et l'obligea à lever la tête. En face de lui, le café Barbusse était ouvert.

Par les fenêtres et la porte, on pouvait voir tout ce qui se passait dans l'intérieur de la salle. La robe rose de madame Héloïse, la robe blanche de Serverette attirèrent son regard. Machinalement, il s'avança jusqu'à l'une des croisées entr'ouvertes. Abrité par l'ombre de la maison, il examina les deux femmes avec des regards singuliers, comme si, libertin condamné à la vertu, il eût flairé la possibilité d'une débauche secrète.

Chibrac chantait au milieu d'un silence profond. Madame Héloïse comptait machinalement les bagues dont ses doigts étaient chargés, cherchant à lutter contre le sommeil. Quant à Serverette, soit effet de ses efforts pour résister à la fatigue, soit qu'elle fût absorbée par de tristes pensées, ses yeux largement ouverts regardaient devant elle, nageant dans l'infini ; son visage avait une touchante expression. Ainsi posée, elle était idéalement belle.

A son aspect, l'inconnu demeura pétrifié de surprise et d'admiration.

Jamais il n'avait rien vu d'aussi gracieux, rien rêvé d'aussi complet que cette jeune fille au visage pâle, aux yeux noirs, dont la tête semblait plier sous le poids de sa chevelure blonde et abondante. Sous sa robe, moins chaste qu'elle, on devinait un corps pétri de jeunesse et de santé, amoureusement taillé par la nature et devenu,

sous la main de cette artiste divine, un chef-d'œuvre éclatant.

Le mystérieux personnage était en extase. Ses yeux, allumés par un désir aussi violent qu'imprévu, dévoraient Serverette.

Ses lèvres frémissaient.

Dans ses veines, son sang, subitement réchauffé, coulait plus vite, montant à son front en brûlantes effluves. Ses mains crispées s'appuyaient contre le mur comme pour s'y enfoncer.

Il resta longtemps ainsi. Autour de lui, quelques curieux, également attirés par le spectacle, s'efforçaient de voir son visage, afin de le reconnaître. Mais l'ombre le protégeait, et sa contemplation ne fut pas troublée.

— Suis-je fou! se dit-il tout à coup. Si Agathe me savait là, je pourrais renoncer au testament.

Et comme pour échapper à la tentation qui l'obsédait, il quitta la place et s'enfuit; mais l'image charmeresse dont il venait de repaître ses yeux le poursuivait comme un séduisant fantôme dont il pouvait faire une réalité plus séduisante encore.

—Ah! s'écria-t-il, n'être pas libre! Vivre dans le luxe, et n'avoir rien! Toucher la fortune du doigt, avec elle toutes les jouissances, tous les plaisirs, et tout attendre d'une sotte qui peut vivre trente ans!...

Il s'arrêta effrayé par le son de sa propre voix, car il avait parlé tout haut, et chercha à se calmer avant d'arriver chez lui. Mais ses sens étaient déchaînés, le désir aveuglait son regard; tout ce qu'il refoulait dans sa poitrine de passions violentes cherchait une issue. Serverette était devant lui sans qu'il pût la saisir. Il étendait les bras. On eût dit un fou.

— Le sort en est jeté! Je veux la revoir.

Et il revint en courant vers la porte du cabaret, et sans réfléchir, sans hésiter, il en franchit le seuil.

Pour la première fois, il entrait dans cette salle. Mais Barbusse le connaissait aussi bien que toutes les personnes présentes. Tous les yeux se dirigèrent vers lui, non sans étonnement. Il soutint hardiment ces regards curieux. Un grand nombre de gens saluèrent. Il fit comme eux, et marcha d'un pas sûr vers une table vide placée à côté de l'estrade sur laquelle siégeaient les artistes. Barbusse s'avança, et, tout en essuyant la table, il dit :

— Vous venez très-tard, monsieur Chavanet. Il n'y a plus qu'un morceau. Nous allons bientôt fermer. Mais, si vous désirez entendre les chanteurs, demain ils donneront un autre concert.

Pendant que Barbusse parlait, celui qu'il venait d'appeler Chavanet avait recouvré toute sa présence d'esprit.

— Je ne goûte guère les spectacles de ce genre, vous le savez, répondit-il, et ce n'est point pour la musique que je suis entré. Je meurs de soif. Apportez-moi de la bière.

Barbusse fit la grimace et se mit en devoir d'obéir.

Quant à Chavanet, tout en s'efforçant de paraître indifférent à ce qui se passait autour de lui, il regardait Serverette. Il était assis de telle sorte qu'en étendant la main il pouvait toucher le bas de la robe de la jeune fille. Il la voyait respirer, il pouvait compter ses dents blanches et fines, admirer sa bouche admirablement dessinée, et ses mains, un peu brunes peut-être, — car le soleil les avait caressées, — mais d'une forme irréprochable.

Vue de près, Serverette était plus belle encore que lorsqu'il l'avait examinée du dehors. Perdu dans sa cou-

templation, il ne voyait qu'elle. Il aurait voulu s'approcher, lui parler, toucher ses cheveux.

Il ne songeait ni à l'heure qui s'avançait, ni aux questions que lui ferait sa femme lorsqu'il rentrerait, ni aux explications qu'il devrait fournir le lendemain si elle savait qu'il avait osé s'asseoir dans un cabaret hanté par des chanteurs. Son être entier s'absorbait dans un désir de plus en plus excité, qu'il voulait satisfaire.

Cependant, s'il avait pu détailler la beauté de Serverette, il n'avait pas entendu sa voix ; mais elle chanta, et il la trouva plus séduisante encore. Ce morceau marquait la fin du concert. La foule se retira. Madame Héloïse et Serverette, aidées par Chibrac, ramassèrent les cahiers de musique. Puis, ayant salué les personnes qui restaient encore dans le café, elles disparurent pour aller goûter un repos chèrement acheté.

Alors Chavanet se leva et sortit. Le village était plongé dans le silence et l'ombre.

A l'extrémité nord de Saint-Étienne, on voyait à cette époque une très-belle maison moderne, adossée contre une colline dont son parc couvrait tout un versant. Cette maison, que les paysans appelaient très-justement le château et qui fut détruite plus tard dans des circonstances que révélera ce récit, était la demeure de M. et madame Chavanet, riches propriétaires de la contrée.

C'est vers le château que Chavanet se dirigea.

Au moment où il y rentrait, il entendit sonner minuit. Sur le perron, il rencontra une servante.

— Ah ! monsieur, dit-elle, madame vous a attendu jusqu'à onze heures. Elle s'est couchée alors ; mais elle était triste et irritée de ne pas vous voir.

Chavanet ne répondit pas et monta au premier étage.

Il entra en marchant sur la pointe des pieds, dans la chambre de sa femme. A la lueur d'une veilleuse suspendue au plafond, celle-ci étendue, dans un grand lit entouré de rideaux de couleur brune, dormait d'un sommeil paisible.

Chavanet poussa un soupir de soulagement. Il était bien aise de pouvoir penser à Serverette.

Digitized by Google

IV

L'histoire du ménage Chavanet est, à elle seule, une comédie dans le drame que nous racontons. En même temps, elle s'y lie d'une manière si étroite que nous sommes obligé d'interrompre ici le fil de notre narration, afin de résumer certains faits qui serviront à la rendre plus intéressante et en éclairciront les détails.

Vers la fin de la Restauration, le château de Saint-Etienne de Boulogne appartenait à un vieux gentilhomme nommé le baron de Mériat. Ruiné par la Révolution, qui lui avait tout pris, sauf cette propriété, le baron, après une existence des plus aventureuses, était rentré en France au commencement de l'Empire. Eclairé par ses propres malheurs sur les besoins et les influences de son temps, il se maria avec la fille d'un paysan enrichi par l'achat de biens d'émigrés payés en assignats et qui couvrit sa fille d'or, afin de la rendre digne de devenir baronne.

Ce mariage ne fut pas heureux. Humilié dans sa femme, créature des plus insignifiantes et assez mal élevée, le baron la délaissa dans son splendide château, où elle mourut en donnant le jour à une fille qui fut nommé Agathe. L'enfant ramena le père dans la maison désertée par lui et devint l'objet de toute sa sollicitude.

Comme elle devait être fort riche, il résolut de faire d'elle une demoiselle accomplie.

La nature contraria ses résolutions. Agathe devint laide en grandissant et fut affligée de la plus terrible de toutes les laideurs, la laideur bête. A seize ans, elle était maigre comme un échalas, ignorante comme un enfant et superstitieuse comme une Espagnole. Sa figure plate, ses gros yeux bleus ne révélaient aucune intelligence. Elle avait des cheveux en si petite quantité qu'elle dut renoncer à se coiffer comme les femmes, ce qui lui donna l'air d'un écolier travesti. En dépit de tant d'imperfections, les prétendants ne lui manquèrent pas. Sa dot était d'un million, et il devait lui en revenir deux autres à la mort de son père. Elle fut donc traitée comme si elle eût été jolie, jusqu'au jour où elle déclara formellement qu'elle ne se marierait pas. Elle était tombée dans une dévotion exagérée et caressait l'espoir d'entrer un jour dans une communauté religieuse à laquelle elle ferait don du château de Mériat, qu'on transformerait en couvent.

Le baron mourut en 1823, et la jeune fille se trouva seule au monde à vingt ans, maîtresse de sa fortune et de son sort. Dès le lendemain, elle manifesta l'intention d'entrer sur-le-champ aux carmélites de Lyon. Néanmoins, elle crut devoir faire part de son projet au curé de Saint-Etienne de Boulogne, dont son père lui avait ordonné, avant de mourir, de prendre les conseils en toutes circonstances.

Cet ecclésiastique se nommait Peretty. Après avoir été soldat et fait les guerres de la république, l'abbé Peretty s'était jeté dans les ordres à la suite d'une aventure terrible dans laquelle il avait causé la mort de son meilleur ami. Il touchait alors à la cinquantaine et conservait de ses habitudes passées la taille droite, le geste

rapide, la parole brève. C'était un excellent homme et un saint prêtre, qui n'avait d'autre défaut que la faiblesse de son caractère, résultat d'une extrême bonté. Néanmoins, lorsqu'il connut la résolution d'Agathe de Mériat, il la combattit vivement.

— Pourquoi, lui dit-il, réaliseriez-vous un projet qui n'aurait jamais eu l'assentiment de votre père? Sa mort ne vous a pas faite libre à ce point que vous ayez le droit de transgresser ses volontés.

— J'obéis à celles de Dieu, répondit froidement la jeune exaltée.

— Par quelle voix Dieu vous les a-t-il communiquées? demanda l'abbé Peretty. Par la voix de quelques fanatiques, qui croient servir la religion en enrichissant les communautés religieuses. Dites-leur que vous êtes ruinée, et vous verrez s'ils persisteront à vous reconnaître une vocation aussi entraînante.

— Hé quoi! monsieur le curé, c'est vous qui me détournez de notre sainte mère l'Église, à laquelle je voudrais me consacrer?

— Je ne vous en détourne pas. Je veux seulement que vous réfléchissiez plus longtemps avant de prendre une résolution sur laquelle vous ne seriez pas libre de revenir plus tard. Et comme il vit la jeune fille ébranlée par ses paroles, il ajouta : — Si vous entrez en religion, si vous donnez vos biens à une communauté, savez-vous ce qui arrivera? C'est que les ennemis de l'Eglise, si acharnés contre elle en ce moment, s'élèveront encore contre les empiétements des congrégations. Ils vous présenteront comme victime d'un odieux manége. Ils accuseront l'ordre dans lequel vous entrerez d'avoir exploité votre faiblesse, votre position, et vous aurez fait à la religion plus de mal que de bien, car on croira nos ennemis et on ne vous

croira pas, alors même que vous prouverez l'énormité de leurs mensonges.

— Il ne m'est donc pas permis de me consacrer à Dieu? s'écria Agathe.

— Rien ne vous en empêche. Mais restez dans le monde, où vous pouvez accomplir plus de bien que dans un couvent. Il y a tant de misères à soulager, tant de bonnes œuvres à créer! Vous vouliez faire de ce château un couvent. Eh bien, vous pourriez en consacrer une partie à recevoir quelques-unes des orphelines du pays. Vous affecteriez à cette œuvre une somme relativement insignifiante, dont le revenu servirait à élever vos filles adoptives et à les doter plus tard. C'est une idée que je vous donne en passant. On pourrait en trouver beaucoup d'autres. Pensez-vous que Dieu ne vous saura pas autant de gré du bien que vous ferez ainsi que d'une retraite prématurée?

Ces paroles laissèrent une vive impression dans l'esprit d'Agathe. Elle reconnut sans peine que la sagesse avait parlé par la bouche de l'abbé Peretty et, avec l'ardeur d'un esprit inoccupé jusque-là, elle adopta avec enthousiasme le projet d'un orphelinat à fonder dans le village. On traça plusieurs plans, dont l'un fut adopté. Une aile du château et cinq cent mille francs furent consacrés par l'héritière à cette bonne œuvre, et un an plus tard, douze jeunes filles étaient élevées à ses frais, par deux religieuses que Mgr de Viviers lui avait envoyées avec empressement.

L'administration de l'orphelinat suffit pendant quatre années aux besoins intellectuels d'Agathe. En se consacrant à cette œuvre, elle avait définitivement éloigné tous les prétendants, et sa vie s'écoulait uniforme entre les soins qu'exigeaient la gestion de ses biens et les pratiques

d'une dévotion étroite et minutieuse. C'est à cette époque que survint un événement qui devait bouleverser le cours de son existence.

La plupart de ses intérêts se trouvaient entre les mains d'un notaire de Privas qui, ne pouvant un matin se rendre auprès d'elle pour lui faire signer des pièces importantes, lui envoya l'un de ses clercs nommé Gabriel Chavanet. C'est ainsi qu'un hasard vulgaire fut l'origine des événements dont nous avons entrepris le récit.

Ce Chavanet était le fils d'un imprimeur de Privas qui, après avoir, comme on dit, tiré toute sa vie le diable par la queue, s'était livré sur ses vieux jours à une heureuse spéculation. Il avait fondé dans le chef-lieu du département de l'Ardèche un journal politique, destiné à défendre les intérêts du clergé. Malheureusement, son fils ne devait guère profiter de bénéfices si promptement acquis. L'imprimeur avait des vices coûteux qui absorbaient tout, et jamais il ne lui vint à l'idée de faire participer son fils au bonheur de sa spéculation.

Jusqu'à sa majorité, ce dernier travailla dans l'atelier de son père, sans recevoir un sou de lui. Alors, désespéré de voir se gaspiller une fortune dont il avait pu légitimement espérer la possession, désireux de se créer des ressources plus abondantes que celles qu'il pouvait raisonnablement attendre de son père, Gabriel Chavanet accepta un emploi de troisième clerc dans l'étude du principal notaire de Privas, Me Auberteau, qui lui promit de l'avancement. Il recevait soixante francs par mois; et moyennant quelques articles destinés au journal, qu'il bâclait à l'étude entre un testament et un contrat, son père continua à le nourrir et à le loger.

Il semble que Gabriel dût être moins malheureux que la plupart des jeunes gens qui croupissent dans les petites

villes de province, sans avenir, sans position. Mais c'était un ambitieux. Il voulait être riche, car il avait soif de toutes les jouissances que la vie peut donner à ceux qui ont la fortune. Il était intelligent, audacieux, souple d'échine, fin de langage, en un mot fait pour réussir. Depuis un an qu'il était clerc de notaire, il n'avait d'autre but que d'économiser la somme nécessaire pour se rendre à Paris et y tenter la fortune. Il avait résolu de partir le jour où il posséderait mille francs et calculé qu'en s'imposant des privations de toutes sortes, il lui faudrait deux ans pour réunir cette somme.

Il vivait donc d'une vie misérable, honteuse presque, comme le plus crasseux des avares, n'ayant pas un camarade, fuyant par calcul les cafés, les femmes, le jeu, en un mot toutes les choses qu'il aimait et dont son père ne se privait pas, — n'ayant que le désir de quitter au plus vite une ville qu'il détestait.

Il avait à peine vingt-deux ans; mais il paraissait plus âgé, grâce à une épaisse barbe blonde qui donnait à sa physionomie un caractère très-accusé. Il était de taille moyenne, bien pris, avec de beaux yeux, un joli pied et des mains très-blanches qu'il soignait, parce qu'il pouvait le faire sans dépenses.

Malheureusement, ces avantages propres à séduire une jeune fille mieux douée que lui sous le rapport de la fortune ressortaient mal sous ses vêtements étriqués, usés, grossièrement coupés. On eût dit Apollon habillé en clerc de notaire. Tel était le jeune homme qu'on annonça un matin à mademoiselle Agathe de Mériat, au moment où elle allait se mettre à table pour déjeuner.

— Qu'on le fasse entrer au salon. Je vais le recevoir, dit-elle à sa femme de chambre, créature dévouée qui l'avait vue naître.

— Eh! mademoiselle, répondit celle-ci, il serait bien plus simple de le recevoir à table, et de lui offrir à manger. Il a l'air exténué, le pauvre garçon!

— Y penses-tu, Manette? Puis-je déjeuner avec un jeune homme?

— Il ne vous mangera pas, allez! reprit Manette avec une liberté familière qui lui était habituelle et qu'Agathe tolérait. Et elle ajouta : — Ce n'est pas un amoureux, soyez-en sûre! Nous ne sommes plus accoutumées à des visites de ce genre.

Mademoiselle de Mériat baissa les yeux en grondant Manette, dont les plaisanteries la faisaient rougir; puis, avec un soupir, elle donna l'ordre de faire entrer M. Chavanet. Il apparut suant, couvert de poussière. On était au mois de juillet, et le malheureux venait de faire quinze kilomètres à pied, afin de ne pas débourser les six francs que son patron lui avait donnés pour louer une voiture.

— Monsieur, lui dit rapidement Agathe sans le regarder, vous devez être fatigué. Faites-moi l'honneur de partager mon repas. Nous causerons d'affaires lorsque vous aurez réparé vos forces.

Gabriel Chavanet s'inclina sans répondre, prit place à table et se mit à manger silencieusement.

Comme beaucoup de vieilles filles dévotes, mademoiselle de Mériat, bien qu'elle fût encore jeune, était gourmande et aimait la table. Aussi Chavanet fit-il un succulent repas. Sa faim apaisée, il leva la tête, jeta les yeux autour de lui et demeura émerveillé.

La table, luxueusement servie, chargée de mets recherchés et d'une vieille argenterie de famille, était dressée au milieu d'une vaste salle à manger, garnie de boiseries en vieux chêne sculpté. Quatre grands buffets occupaient les angles de cette pièce qu'éclairaient autant

de croisées ouvertes en ce moment et par lesquelles entrait un air frais et parfumé. De sa place, Chavanet voyait s'étendre, à perte de vue, un parc admirable, rempli de fleurs rares et d'arbres exotiques. Les dépenses fabuleuses faites par le baron de Mériat dans cette propriété se devinaient d'un seul coup d'œil.

Le clerc porta ensuite son examen sur la maîtresse de tant de belles choses, qui, silencieuse et le nez dans son assiette, semblait ne pas s'occuper de lui. A l'aspect de cette fille de vingt-cinq ans, laide, mal faite, maigre, coiffée comme un paysan, vêtue d'une simple robe de laine brune, il crut rêver, s'être trompé, et déjeuner avec une femme de charge. Mais un mot prononcé par Manette lui prouva que c'était bien la baronne qui mangeait de l'autre côté de la table.

— Voilà donc, se dit-il, la propriétaire de trois millions !

Alors, il crut devoir prendre la parole et s'exprima en ces termes :

— Je vous remercie, mademoiselle, de votre complaisance. J'étais véritablement affamé, et ce déjeuner m'a fait grand bien. Maintenant, je suis à vos ordres et vous entretiendrai de vos affaires quand il vous plaira.

— Mais tout de suite, répondit Agathe, qui ne savait plus quelle contenance tenir en face de ce jeune homme.

Elle fit deux pas pour passer dans le salon où le café était servi. Mais quel ne fut pas son trouble lorsqu'elle vit Chavanet s'avancer vers elle et lui offrir son bras! Elle s'y appuya en tremblant et son émotion fut telle que le clerc s'en aperçut. C'est que, pour la première fois, elle venait de toucher un homme jeune et qu'elle n'avait pu éviter cette réflexion, qui, traversant son cerveau, s'était imposée à elle : — Il en serait ainsi tous les jours, si

j'étais mariée. Je ne mangerais plus seule. J'aurais un compagnon et je pourrais m'appuyer sur lui sans craindre les tentations de l'esprit malin.

Au salon, Chavanet exposa l'objet de sa mission, fit mettre les signatures là où elles devaient être apposées et Agathe ne put encore s'empêcher de remarquer qu'en dépit de la pauvreté de son costume, il avait d'excellentes manières et un langage choisi. La conférence dura une heure. Il semblait que le clerc n'eût alors qu'à se retirer. Mais, tout un plan venait de surgir dans sa cervelle. Il avait deviné cette femme.

— Mademoiselle, dit-il, je ne sais si j'aurai l'honneur de revenir à Saint-Etienne. Ne voudriez-vous pas me permettre de visiter l'orphelinat dont vous êtes la fondatrice? J'en ai entendu parler avec beaucoup d'éloges et je ne voudrais pas partir sans avoir vu ce que peut la vertu alliée à la fortune.

Pour le coup, Agathe le trouva charmant. Elle se leva et, d'une voix presque gracieuse, lui répondit :

— Votre demande me flatte et m'est agréable. Je vais vous conduire moi-même.

Ils descendirent ensemble et traversèrent la grande cour pour se rendre dans l'aile du château affectée aux orphelines. Tout à coup, mademoiselle de Mériat trébucha contre une pierre.

— Veuillez prendre mon bras, lui dit Chavanet pour la seconde fois.

C'est ainsi qu'elle lui fit visiter ce qu'il désirait connaître : réfectoire, dortoir, lingerie, infirmerie, classes ; tout l'établissement, de la cave au grenier. Chavanet ne partit qu'après le coucher du soleil, plein d'enthousiasme apparent.

— Ce jeune homme est fort bien.

Telle fut l'impression d'Agathe, qui la confia le même soir à Manette. Celle-ci ne manqua pas de répondre que les hommes avaient du bon et qu'eux seuls pouvaient compléter le bonheur d'une maison.

A la même heure, Chavanet, à demi mort de fatigue, mais plein de joie, comptait, retiré dans sa chambre, ses économies.

— J'ai là cinq cents francs, pensait-il, la moitié de la somme qui me permettrait de m'en aller à Paris. Dois-je les engager dans une partie que je peux perdre? Bah! le sort en est jeté. Je me lance.

Et il se mit au lit. Le lendemain, il renouvela sa garde-robe. A huit jours de là, il était complétement transformé et apparut alors ce qu'il était vraiment, un beau garçon.

Un matin, mademoiselle de Mériat, qui était abonnée au journal du père Chavanet, resta frappée de surprise en voyant ces mots écrits en grosses lettres sur la première page du journal : *Une Visite à l'Orphelinat de Saint-Etienne de Boulogne.* Sous ce titre, qui tirait l'œil, il y avait un article sans signature où était racontée l'histoire de cette fondation. On y parlait de l'héroïque jeune fille qui sacrifiait sa vie à élever de pauvres enfants, alors qu'elle aurait pu la passer dans le monde, au sein des plaisirs. On louait ses vertus. On la citait comme la bienfaitrice de la contrée. Toutes ces choses étaient racontées sous une forme délicate et discrète. Il y avait aussi des éloges pour le vénérable curé Peretty, pour les religieuses, autant de traits qui touchèrent vivement Agathe.

— Ce ne peut être que ce jeune homme, se dit-elle.

Et sur-le-champ, elle fit atteler et se rendit chez son notaire, à Privas, où elle espérait trouver Chavanet.

Son espoir ne fut pas trompé. Le clerc était là, superbe, élégant, et ce n'est qu'en tremblant qu'elle lui adressa ces mots :

— Bien que vous m'ayez traitée mieux que je ne mérite, monsieur, vous m'avez causé une grande joie. Je ne l'oublierai pas.

Puis elle l'invita à dîner pour le dimanche suivant.

Ce jour-là, elle s'était faite belle. Une robe en soie avait remplacé la robe de laine. Ses cheveux étaient frisés, et soit que la toilette l'eût embellie, soit qu'une émotion inaccoutumée eût mis des couleurs sur ses joues, Chavanet la trouva presque jolie. L'abbé Peretty vint dîner. Il avait, lui aussi, des remerciements à adresser au jeune homme, et crut devoir lui donner un conseil.

— Avant de vous compromettre pour nous, mesurez vos forces et réfléchissez. Vous serez vivement attaqué. Les robes noires n'ont pas beau jeu, en ce moment.

— J'obéis à des convictions, répondit gravement Chavanet.

Un regard d'Agathe le remercia.

Le même soir, la pauvre fille dut s'avouer qu'elle était follement amoureuse de ce jeune homme. Depuis huit jours elle dormait mal, pensait sans cesse à lui et éprouvait des émotions inconnues.

Elle passa cette nuit dans les larmes, car elle se croyait bien coupable de l'aimer et de subir des sensations délicieuses et cruelles à la fois, en se le rappelant. Ses scrupules et ses remords devinrent tels qu'elle crut devoir se confier au curé Peretty. Ce dernier la rassura et lui conseilla le mariage.

— Je sais que M. Chavanet est pauvre, mais vous êtes

riche pour deux, et, s'il est honnête, vous pouvez faire son bonheur et le vôtre.

Telle fut la réponse du bon prêtre.

— Je voudrais savoir s'il remplit ses devoirs religieux, dit timidement mademoiselle de Mériat.

— Je le saurai, reprit l'abbé. En tous cas, il a de bons sentiments.

La semaine suivante, Chavanet eut à répondre à un journal de Lyon qui, après avoir cité son article, comme la preuve des empiétements constants du clergé, disait : « Si l'abbé P... n'est pas un intrigant, mademoiselle de M... est une niaise. Voilà ce qui ressort pour nous de l'histoire de l'orphelinat de Saint-Étienne de Boulogne. »

La réplique de Chavanet fut foudroyante.

— Vous avez défendu la bonne cause, lui dit le lendemain mademoiselle de Mériat, sans oser le regarder en face, malgré l'envie qu'elle en avait. Les partisans du trône et de l'autel sont tenus de récompenser vos efforts. Si vous désirez quelque chose, faites-le connaître.

— Je n'ambitionne aucune récompense, répondit Chavanet, car je n'ose aspirer à la seule chose qui assurerait mon bonheur.

— Qu'est-ce donc?

— Je vous aime, murmura-t-il en tombant à genoux.

A cette déclaration désirée, mais imprévue, Agathe fut si troublée qu'elle se laissa prendre les mains que son amoureux couvrit de baisers.

— Ah! monsieur, que faites-vous? s'écria-t-elle tout à coup. N'offensons pas Dieu! Laissez-moi! Relevez-vous! Sachez avant tout que je ne veux d'autre époux

qu'un chrétien fervent, fidèle observateur des pratiques de notre sainte religion.

— Je suivrai vos exemples.

— Eh bien! s'écria-t-elle en s'enfuyant, honteuse et rougissante, dans trois jours l'abbé Peretty vous fera connaître ma réponse.

La réponse fut affirmative.

V

Le mariage ne donna pas à Chavanet les avantages qu'il avait cru en retirer. Son existence se trouva assurée, mais personnellement, il ne fut pas enrichi d'une obole. Cédant aux conseils de son notaire, qui peut-être avait deviné les arrière-pensées de son ancien clerc, Agathe s'était mariée séparée de biens, de telle sorte que Chavanet, obligé de tout attendre d'elle, fut placé sous sa dépendance. Elle en abusa cruellement. Tyrannique comme une femme dévote et mariée tard, Agathe, loin de se plier aux volontés et aux désirs de son mari, le plia aux siens.

Elle n'y eut d'ailleurs aucune peine. Dès le premier moment, elle le trouva docile, soumis, empressé. Ses exigences s'en accrurent, mais elle ne parvint pas à le lasser. Voici pourquoi.

Huit jours avaient suffi à Chavanet pour connaître sa femme tout entière. Il avait deviné les faiblesses de ce caractère sot et entêté, de cet esprit étroit, de ce cœur sans horizon, complétement livrés aux calculs chimériques d'une religion mal entendue. Il avait compris l'inutilité des efforts qu'il pourrait tenter pour ramener sa femme dans des voies plus justes. Il n'essaya donc pas de la lutte et s'appliqua, au contraire, à flatter Agathe par tous les

moyens qui lui parurent bons à lui faire obtenir d'elle ce qu'il en attendait. Or, ce qu'il en attendait était considérable. Madame Chavanet n'avait pas encore fait son testament, et Gabriel savait que ce testament ne serait en sa faveur qu'autant qu'il se montrerait fidèle à toutes les choses qu'elle adorait.

C'est pour ces motifs qu'au lendemain de son mariage, loin de contrarier les goûts d'Agathe, il devint son humble valet et se fit en quelque sorte son reflet. Il s'était promis de faire un voyage à Paris. Il y renonça parce que sa femme lui fit observer que, dans cette ville corrompue, il s'exposerait à des tentations qui compromettraient son salut. Il n'alla jamais au bal, même à Privas, parce qu'elle prétendait que les femmes qui osaient se décolleter dans ce monde seraient certainement damnées dans l'autre, avec ceux qui auraient encouragé leur immoralité.

En revanche, elle exigea que tous les matins il l'accompagnât à la messe, et que le dimanche il assistât à tous les offices; qu'il s'affiliât à un tiers ordre de franciscains; qu'il fît maigre le vendredi et le samedi; qu'il s'imposât des jeunes rigoureux.

Certes, ce sont là de louables pratiques, lorsqu'elles ont une conviction profonde, une grande exaltation et la foi pour mobiles. Mais, en les ordonnant à son mari, sans comprendre l'intérêt qui le poussait à les subir, en l'enfermant dans le cercle étroit d'une dévotion intolérante, Agathe ne réussit qu'à faire de lui un chef-d'œuvre d'hypocrisie, rôle pour lequel il avait, d'ailleurs, d'excellentes dispositions, ainsi que le prouve l'histoire de son mariage.

Au fond, tout son être se révoltait contre ce qu'il appelait des singeries. Marié à vingt-deux ans, sans avoir

rien goûté des choses de la vie, dont il pressentait les douceurs; convaincu, depuis, que sa femme ne lui donnerait jamais aucune des satisfactions qu'il souhaitait; comprimé sans cesse dans sa chair et dans son esprit; obligé de mettre un masque sur son visage pour cacher ses colères, il avait le cœur rempli de mauvaises passions, déchaînées, irritantes, résultats de ses désirs inassouvis et de ses appétits non satisfaits. Mais il les refoulait dans son sein, se consolant par la pensée qu'un jour il leur donnerait le champ libre, car il espérait que sa femme mourrait avant lui, en le faisant héritier de son immense fortune.

Une fois qu'il eut accepté ce rôle, il ne chercha pas à s'y soustraire, il le remplit au contraire jusqu'au bout. Il devint l'ami le plus intime du curé Peretty, qui ne devina rien de tant d'odieux calculs. L'orphelinat n'eut pas d'administrateur plus zélé et plus habile que lui. Il se laissa nommer fabricien de l'église de Saint-Étienne, président d'une société charitable de Privas, fraya surtout avec les prêtres de la contrée, et ne manqua jamais de se rendre à Viviers une fois l'an, afin d'y présenter ses hommages à son évêque, qui descendait au château de madame Chavanet, lorsque les tournées pastorales l'amenaient au village. Il passa bientôt pour un saint homme, et, tandis que, par la conduite la plus religieuse, il flattait l'orgueil de sa femme, d'autre part il l'entoura de soins et lui donna des gages nombreux d'une respectueuse tendresse.

Jamais Tartufe, — s'il est vrai que Tartufe ait existé tel que l'a dépeint Molière, — ne déploya plus d'art et de ressources pour faire croire à des sentiments qu'il ne professait pas. Il n'y eut entre Chavanet et lui qu'une différence, c'est que Tartufe était repoussant et que le

mari d'Agathe resta séduisant, ce qui le rendit plus dangereux encore.

Il affectait une tenue sévère, mais élégante, soignait comme par le passé ses mains, sa barbe, ses cheveux, fumait beaucoup, mangeait bien et se montrait passionnément épris de sa femme. La religion sanctifiait toutes ces choses, et l'abbé Peretty disait que la présence dans les rangs des fidèles d'un homme supérieur et bon vivant tel que M. Chavanet était d'un bel exemple. Dans son honnêteté native, le pauvre curé ne pouvait croire à une hypocrisie aussi complète.

Cette comédie dura huit ans, pendant lesquels Agathe, quoique n'ayant pas d'enfant, fut parfaitement heureuse. A cette époque, Chavanet la décida à le laisser aller à Paris, à l'effet de se mettre en relations avec le président général des orphelinats de France. Ce voyage fut un événement dans la vie de Chavanet. Il avait alors trente ans, et durant un mois, vécut comme un fou, dans les plaisirs les plus raffinés, en homme longtemps désireux de tous, avant d'en avoir goûté aucun.

A son retour, qui fut fêté comme celui de l'enfant prodigue, il déploya pour sa femme plus de tendresse que par le passé. Il en fut récompensé par ces paroles qu'elle lui dit un soir :

— En vous laissant aller à Paris, j'ai voulu vous soumettre à une épreuve. Le séjour de la capitale pouvait vous perdre. Vous y avez conservé la sainteté de votre âme et la chasteté de votre corps, au prix de combats que je devine et qui veulent une récompense. Je vous promets qu'à ma mort tout mon bien vous reviendra. Je vais faire mon testament en votre faveur.

— Que dites-vous là, chère amie? s'écria Chavanet en feignant la plus vive tristesse. Vous m'affectez dou-

loureusement en parlant ainsi. Vous vivrez longtemps.

— Je ne le crois pas, répondit-elle en secouant la tête. En votre absence j'ai consulté les médecins sur certains malaises que j'éprouve depuis longtemps. J'ai tous les symptômes d'une maladie de foie.

Elle les avait tous, en effet, et le plus apparent de tous une pâleur jaune qui couvrait son visage, en s'accusant de plus en plus.

— Nous vous guérirons, dit Chavanet.

— Dieu me trouvera prête, ajouta-t-elle, en levant les yeux au ciel, et j'irai en paix vous attendre là-haut. Et comme il s'avançait doucement pour l'embrasser, elle l'éloigna doucement par ces mots : —Prions, afin que la Providence nous réunisse un jour.

En dépit de ces sinistres pressentiments, madame Chavanet ne mourut pas et négligea de faire son testament. Son mari n'osait lui rappeler sa promesse, et dut reprendre la vie monotone et hypocrite que le voyage de Paris avait interrompue. Mais c'est en vain qu'il fit appel à la patience qui jusqu'à ce moment l'avait servi.

Un séjour d'un mois au sein des plaisirs parisiens, loin de calmer ses passions, les avait déchaînées plus fort que par le passé. Alors, pour être assuré de les pouvoir satisfaire promptement, si sa femme vivait longtemps encore ou si elle ne lui laissait rien, il résolut de se faire une fortune.

Chargé des intérêts d'Agathe, de la gestion de ses biens, de la vente des récoltes, composées surtout de vers à soie et de châtaignes, il avait en main tous les revenus de la maison Chavanet, qui s'élevaient à environ cent quatre-vingt mille francs. Il commença à prélever un bénéfice sur les contrats qu'il fut chargé de conclure et

les sommes qu'il dut recouvrer. Bien qu'il se renfermât dans le cercle d'une stricte prudence, tous les moyens lui furent bons pour s'enrichir. Il vola sa femme avec l'aplomb d'un intendant du siècle dernier. Certains bénéfices furent réalisés ainsi. Il en demanda de nouveaux à de sages spéculations, que ses premiers capitaux lui permirent de tenter. Sept ans après son retour de Paris, il possédait, à l'insu de sa femme, une réserve de cent cinquante mille francs. C'est encore à l'insu d'Agathe qu'il connut à Privas, dans le même temps, une femme nommée madame de Pélussin, qui devint son amie, et auprès de laquelle il trouva des distractions et des plaisirs dont il sera parlé plus tard.

Mais ces diverses circonstances ne parvinrent pas à le rendre heureux. Rongé par une ambition démesurée qui s'accroissait en raison des obstacles qu'elle rencontrait, vivant dans l'espérance d'un testament qui n'arrivait pas et qui, d'ailleurs, ne pouvait trouver sa consécration définitive que dans la mort d'Agathe ; obligé de flatter toujours celle-ci, de feindre des sentiments contraires à ceux qu'il professait en réalité, de se livrer à des pratiques religieuses dont il était las, de vivre au sein d'un monde qui lui faisait horreur, il souffrait cruellement.

Rempli de passions excessives, il n'en pouvait satisfaire aucune sans s'exposer au ressentiment de sa femme, de laquelle il attendait tout, et à perdre le fruit d'efforts surhumains qui duraient depuis tant d'années. Hypocrisie et colères sourdes, ainsi se résumait son existence dans le cours de laquelle ses forces plusieurs fois pensèrent le trahir.

C'est ainsi que, lassé de ce lourd fardeau, il se laissa aller à faire la cour à une paysanne fort belle dont le mari découvrit cette intrigue. Chavanet ne sauva son

honneur qu'en achetant à un prix très-élevé le silence de cet homme. Jamais, durant un espace de quinze années, il ne fut plus près d'être compromis. Il trembla en pensant aux résultats qu'aurait eus son imprudente conduite si sa femme l'avait connue.

Cet événement le rendit circonspect. Plus que jamais il fréquenta l'église, les prêtres, les gens dévots. Il entreprit des pèlerinages dans toute la contrée, n'ayant d'autre but que de maintenir sur les yeux de sa femme le bandeau si habilement posé par lui. Il y réussit. Les explications qui précèdent ont dit au prix de quels sacrifices.

A l'heure même où la famille Chibrac donnait son concert au café Barbusse, on célébrait au château Chavanet le quinzième anniversaire du mariage des maîtres de cette opulente demeure. Dans un pays où la société élégante n'abonde pas, dans une maison livrée à la dévotion la plus exagérée, les plaisirs de la table sont les seuls qu'on puisse se permettre pour célébrer dignement une fête de famille.

Autour d'une table somptueuse, dans cette salle à manger où, quinze ans avant, le clerc de notaire Chavanet était entré sordidement vêtu, couvert de sueur et de poussière, douze personnes avaient pris place. C'étaient Chavanet, sa femme et dix invités, tous choisis dans la plus haute société du pays, et parmi lesquels se trouvaient l'abbé Peretty et Me Auberteau, notaire à Privas. On était au dessert, le meilleur moment d'un repas, s'il faut en croire ceux qui aiment la table. Les estomacs sont rassasiés, la digestion commence, et c'est pour l'unique plaisir de savourer telle ou telle friandise préférée que les mains touchent aux plats, que les lèvres touchent aux verres.

Comme on était au mois de septembre, toutes les fenêtres de la salle à manger donnant sur le parc restaient ouvertes. Des odeurs saines et fraîches entraient par vives bouffées, combattant non sans avantage, la chaleur qui avait peu à peu saisi les cerveaux, ainsi que cela arrive à la fin de tout repas trop copieux. En même temps, des sons lointains de voix et de musique arrivaient jusqu'aux convives, comme pour leur faire savoir qu'ils n'étaient pas seuls en liesse et que le village célébrait sa fête votive.

La conversation était bruyante. Tout le monde y prenait part. La béatitude se lisait dans les yeux de toutes les personnes présentes, à l'exception cependant de Chavanet, qui semblait livré à de vives préoccupations, et du vénérable curé Peretty qui, par égard pour l'habit qu'il portait et le caractère dont il était revêtu, se faisait un devoir de garder le silence et de ne manger qu'avec une extrême sobriété. Quant à madame Chavanet, l'animation inaccoutumée de son visage ordinairement pâle indiquait qu'en ménagère bien entendue, elle s'était crue obligée de goûter à tous les plats, afin d'apprécier les talents de son cuisinier.

Tandis qu'autour d'elle, on se livrait à une discussion politique très-animée, elle causait à voix basse avec son notaire, maître Auberteau, assis à sa gauche. C'est cet entretien qui paraissait absorber l'attention de Chavanet, bien qu'il ne pût en entendre un mot. On s'expliquera ses préoccupations lorsqu'on connaîtra la conversation qui avait lieu en face de lui.

— J'y suis bien décidée, mon cher Auberteau, disait madame Chavanet. Vous rédigerez ce testament dans la forme que je vous indique. Je lègue toute ma fortune à Chavanet, sous la seule réserve qu'il continuera à don-

ner asile à mes orphelines dans l'aile du château qui leur est affectée aujourd'hui, et dont je leur laisse la location gratuite pendant trente ans, à dater du jour de mon décès.

— Décidément, toutes ces dévotes ont le vin triste, pensa le notaire. Et tout haut il reprit : — Mais, madame, rien ne presse. Vous ne voulez pas mourir encore. A quoi bon un testament dont le moindre inconvénient sera de vous faire assister au mécontentement de vos autres parents qui comptent hériter?

— Nous sommes tous sous la main de Dieu, répondit gravement Agathe. Je puis mourir ce soir, demain, cette nuit. Je ne veux pas qu'après moi un homme qui m'a si tendrement aimée et comprise pendant quinze ans, se trouve sans ressources par un effet de ma négligence. Je suis résolue à lui laisser tout mon bien. Autant mettre les affaires en règle dès à présent. Si je vis, j'aurai du moins donné à mon mari une preuve d'affection.

— Vous avez donc été heureuse? demanda indiscrètement maître Auberteau.

Agathe ne lui sut pas mauvais gré de cette question. Elle le regarda, et d'un geste lui montrant son mari :

— C'est un saint! dit-elle.

Au moment où Auberteau prononçait ces paroles, on annonçait que le café était servi. On se leva afin de passer au salon. Le notaire en profita pour s'approcher de Chavanet, et, s'exprimant avec une familiarité qu'autorisaient son âge et le souvenir des relations passées :

— Eh bien, heureux coquin, dit-il à son ancien clerc, vous êtes donc né coiffé? Vous voilà maître de tout le magot!

— Que voulez-vous dire? demanda Chavanet, bien qu'il sût de quoi il s'agissait.

— Que votre femme vient de m'ordonner de rédiger un testament aux termes duquel vous devenez son légataire universel. C'est une résolution bien arrêtée. Elle veut que cela soit ainsi. Je vous en félicite, et, pour ma part, je suis ravi.

— Voilà donc de quoi ma femme vous parlait! En vérité, le moment est singulièrement choisi.

— C'est ce que j'ai pensé. Mais elle m'a paru frappée de pressentiments sinistres. Depuis quelque temps, elle parle beaucoup de sa fin prochaine.

— Hélas! je ne le sais que trop, s'écria Chavanet. Il baissa la tête, comme frappé de douleur, puis il reprit :
— Mon cher monsieur Auberteau, faites le testament, puisqu'elle l'exige; mais ne le lui donnez à signer que si elle le demande. Je ne veux pas être une cause de chagrin pour elle. Avant de tenir à sa fortune, je tiens à son bonheur, et je l'aime trop pour pouvoir envisager froidement l'éventualité douloureuse qu'elle pressent, et qui, je l'espère, ne se produira pas. J'ai confiance dans la bonté de Dieu.

Ayant ainsi parlé, Chavanet, sans laisser au notaire le temps de lui répondre, tourna sur ses talons et alla rejoindre ses invités.

— Ah ça! me serais-je trompé jusqu'ici? se demanda maître Auberteau, que les paroles prononcées par Chavanet jetaient dans un étonnement profond. Serait-ce un saint, comme le dit sa femme?

Une heure plus tard, tous les convives étaient partis, sauf le curé. Chavanet sortit, sous prétexte de le ramener au presbytère, mais en réalité afin de pouvoir rêver, sans être troublé, à ce qu'il venait d'apprendre. Agathe allait tester en sa faveur; elle l'avait promis, et Chavanet pouvait maintenant espérer la possession de cette fortune

qui devait lui permettre de satisfaire ses caprices et de réaliser ses projets.

Cependant il n'éprouvait aucune joie. C'est qu'il se disait que ses maux n'étaient pas encore finis. Agathe pouvait vivre longtemps, plus longtemps que lui peut-être, et tant qu'elle vivrait, il était condamné à la prudence hypocrite à laquelle il devait une première victoire, sous peine de voir sa femme annuler le testament qu'il avait eu tant de peine à obtenir.

Or, nous l'avons dit, la tâche qu'il s'était imposée devenait chaque jour plus lourde. Ses passions, accrues sans cesse, se montraient de plus en plus exigeantes. Il voulait jouir de la vie, donner carrière à ses vices, faire sa trouée sur un théâtre plus vaste où tout lui viendrait à souhait, le jour où il aurait affermi sa puissance par l'étalage de sa fortune. Voilà ce qu'il avait désiré pendant quinze ans, ce qu'il désirait encore plus énergiquement. Mais la mort d'Agathe devait être le prix de toutes ces choses, et le misérable l'appelait de tous ses vœux, en maudissant le ciel qui restait sourd à ses prières.

Dans son cerveau surexcité, derrière toutes ces pensées qui montaient du fond de son être, comme la vase qui, dans les jours de tempête, monte à la surface des eaux agitées, il entrevoyait bien la possibilité d'en finir avec cette situation intolérable en se débarrassant d'Agathe. Mais le crime l'épouvantait, non pour ce qu'il a de hideux, mais pour les conséquences qu'il pouvait entraîner.

C'est dans ces circonstances que Serverette s'offrit à ses regards, sur l'estrade du café Barbusse. Nous allons suivre maintenant les progrès effrayants, mystérieux, de cette violente passion.

VI

Chavanet dormit mal. Néanmoins, l'agitation à laquelle il était en proie s'apaisa. La nuit, le repos, le silence provoquèrent en lui une réaction bienfaisante, grâce à laquelle il put examiner les choses avec sang-froid. Il voulait connaître Serverette; mais il voulait aussi ne pas éveiller les soupçons de sa femme. Il avait hâte de donner satisfaction à ses désirs; mais il tenait à ne pas compromettre la position que ses constants efforts lui avaient faite auprès d'Agathe.

C'est à chercher les moyens de vaincre ces difficultés qu'il consacra la plus grande partie de la nuit. Mille pensées assiégeaient son cerveau; mille projets se présentèrent à son imagination. Il ne s'arrêta à aucun d'eux et, en définitive, résolut de ne rien faire sans avoir pris conseil de son amie, madame de Pélussin, dont le nom a été prononcé dans le chapitre précédent.

Il se leva avec le jour et descendit aux écuries pour donner l'ordre de seller son cheval. Dans la cour, il rencontra Manette.

— Vous préviendrez madame, lui dit-il, qu'une affaire imprévue et pressée, que je lui expliquerai, m'appelle à Privas. Je serai de retour pour le dîner.

Quelques instants après, il était à cheval sur la route.

On approchait alors des derniers beaux jours. Dans le Midi et surtout au sein des montagnes, il n'est pas de saison plus charmante que le commencement de l'automne. La nature revêt toutes les grâces du printemps, mais d'un printemps attristé par l'approche de l'hiver. Le ciel est doux, l'air calme, le soleil encore chaud, et cependant les feuilles tombent, les bruyères se flétrissent et l'herbe qui couvre la crête des collines jaunit. On dirait le dernier sourire d'une femme condamnée à mourir, quoique belle toujours.

Mais rien dans ce spectacle ne pouvait émouvoir Chavanet. C'est en vain que les oiseaux chantaient en passant sur sa tête, en vain que la terre rafraîchie exhalait des parfums sains et vivifiants. Courbé sur son cheval lancé au galop, il ne cherchait des émotions qu'en lui-même et en trouvait assez pour demeurer insensible à la grandeur et à l'éclat du paysage qu'il traversait.

Au bout d'une heure, il se trouvait aux portes de Privas. Il s'arrêta devant une auberge où il était connu, confia son cheval aux mains du palefrenier et poursuivit à pied son chemin. Sauf une promenade qui s'étend au-dessus de la vallée de l'Ouvèze, Privas n'a que des rues étroites et mal pavées, des maisons d'une architecture lourde et disgracieuse, recouvertes d'une poussière rouge qui révèle le voisinage des mines de fer qu'on exploite à quelques kilomètres de là.

Chavanet traversa la ville à peine éveillée. Puis, ayant passé devant le jardin de la préfecture, il se trouva sur une vaste place, bornée d'un côté par les murs de ce jardin, et de l'autre par une longue grille en fer forgé,

tapissée de lierre, au-dessus de laquelle on apercevait le pignon d'une maison construite en briques, comme un château du temps de Louis XIII. Une porte avait été ménagée dans la grille. C'est vers cette porte que Chavanet se dirigea.

Au bruit qu'il fit en agitant la sonnette, on accourut, on lui ouvrit, et il se trouva en face d'une grande fille au regard effronté, jeune encore, bien découplée, véritable type de soubrette parisienne.

— Vous, monsieur! s'écria-t-elle en voyant Chavanet. A cette heure! C'est à peine si je viens de me lever!

Chavanet commença par l'embrasser avec une familiarité riche en sous-entendus. Puis il répondit :

— Léocadie, il faut que je parle sur-le-champ à ta maîtresse.

— Madame n'a pas encore sonné. Mais je vais cependant, à cause de vous, entrer dans sa chambre.

— S'est-elle couchée tard?

— A trois heures. On a joué durant la moitié de la nuit.

Tout en parlant, Chavanet et Léocadie se dirigeaient vers la maison, à travers une double haie de buis embaumés, surmontés de lilas que l'automne avait privés de leurs fleurs.

Cette maison avait un étage et cinq croisées de façade. Au rez-de-chaussée se trouvait la salle à manger, un grand et un petit salon, et, sur le derrière, la cuisine et l'office. Les chambres étaient au-dessus.

Chavanet attendit pendant dix minutes environ. Tout à coup la porte s'ouvrit, Léocadie apparut et lui dit :

— Madame vous prie de monter chez elle.

Chavanet la suivit. Quelques minutes après, il était

assis au pied du lit dans lequel reposait encore madame de Pélussin.

C'était une de ces femmes dont l'âge est éternellement un problème. Elle n'avait plus vingt-cinq ans, mais elle n'en avait pas quarante. On ne pouvait rien dire de plus précis en recherchant l'époque de sa naissance. Même à cette heure matinale, si terrible pour les femmes qui vieillissent, parce qu'elles ne peuvent alors dissimuler l'altération de leurs traits contractés et gonflés, celle-ci était jolie. Son front n'avait pas de rides. Ses beaux cheveux bruns mal attachés descendaient audacieusement sur ses épaules, dont ils faisaient ressortir la blancheur et la fermeté. Tout, d'ailleurs, autour d'elle, dans cette chambre digne du salon, était habilement disposé pour flatter le caractère un peu sombre de sa physionomie, et Chavanet, bien qu'accoutumé à voir fréquemment son amie, fut surpris de la trouver si belle.

Madame Pauline de Pélussin habitait Privas depuis quelques années seulement. Elle y était arrivée à la suite d'un célèbre personnage politique, entraîné dans la chute du cabinet de 183., et obligé d'accepter un poste relativement infime dans l'une des plus petites préfectures de France, après avoir rempli d'importantes fonctions à Paris.

Au milieu de ses malheurs, madame de Pélussin, dont il avait assuré le sort, en l'honorant de son amour devenu plus tard une douce habitude, ne voulut pas l'abandonner. Il n'y eut pas grand mérite. Demeurée veuve après deux années de mariage, repoussée par sa famille aux conseils de laquelle elle restait sourde et qui ne pouvait lui pardonner sa conduite, elle n'avait plus que ce protecteur. Elle le suivit donc à Privas et s'en trouva si bien que lorsqu'il mourut, quelques mois plus tard, elle réso-

lut de ne pas se presser pour retourner à Paris. Sa fortune, médiocre dans une grande ville, lui assurait à Privas une existence tranquille. En outre, elle tenait des générosités de son protecteur une maison et un riche mobilier. Il lui fut donc facile de consentir, dans son propre intérêt, à seule fin de réaliser des économies et d'attendre les événements, à un exil momentané.

Mais elle s'efforça d'en charmer les longueurs, en ouvrant son salon, non pas aux femmes de la ville, qui jamais ne se seraient décidées à y venir, mais à quelques fonctionnaires moins scrupuleux, heureux de trouver chez elle, avec des distractions qui leur manquaïent ailleurs, certaines allures libres qu'on n'eût tolérées dans aucun autre salon. Elle sortait peu, ne faisait pas parler d'elle, et menait une vie si retirée que quelques gens curieux et désœuvrés, comme on l'est en province, cherchèrent à découvrir s'il n'y avait pas dans sa maison un amant mystérieux, qu'elle y tenait caché et auprès duquel elle restait toujours. On ne découvrit rien de semblable, parce que rien de semblable n'existait.

La vérité, c'est que le cercle des amis de madame de Pélussin était fort restreint. Pour y être admis, il fallait avoir fait preuve d'intelligence, d'esprit, d'élégance, avoir connu la vie de Paris et même révélé certains vices qui, dans cette singulière maison, comptaient comme autant de titres d'honneur. Le secrétaire général de la préfecture était le roi de ce salon, et ne l'était que parce qu'il avait été assez vicieux pour se laisser ruiner par le jeu et par les femmes.

La maîtresse du logis se montrait surtout difficile à l'endroit des présentations nouvelles, si dificile qu'après un séjour de plusieurs années à Privas, sa société ne se composait que d'une douzaine d'hommes, les uns mi-

litaires, les autres magistrats de divers ordres, tous célibataires et étrangers au pays, qui se faisaient une loi de ne jamais ouvrir la bouche sur les causes de leur assiduité auprès de madame de Pélussin, ni sur ce qui se passait chez elle.

Aucun d'eux n'était son amant. Mais tous pouvaient caresser l'espoir de le devenir. Peut-être aussi ne le désiraient-ils pas. Madame de Pélussin mettait dans ses amitiés une tendresse et une ardeur qui ne laissaient chez ceux qui en subissaient l'influence aucune place pour un autre sentiment. En un mot, il était plus agréable d'être de ses amis que d'être son amant.

Elle donnait à tous une égale part d'affection et les avait groupés autour d'elle, non-seulement par la puissance de son charme personnel, mais encore par l'espérance qu'elle faisait sans cesse luire à leurs yeux de devenir un jour la cause de leur fortune ou de leur avancement.

— Je retournerai plus tard à Paris, leur disait-elle. Alors, grâce à l'influence que je saurai reconquérir, je vous y ferai venir tous l'un après l'autre, et nous nous retrouverons là-bas tels que nous sommes ici.

En attendant la réalisation de ce beau projet, on s'efforçait de passer agréablement le temps.

Tous les soirs, on jouait chez madame de Pélussin, et souvent jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Ses invités étaient autorisés à amener leur maîtresse, si elle était jeune, jolie et assez intelligente pour que Pauline consentît à la former aux belles manières. Car, — c'était encore un trait distinctif de son caractère, — elle ne dédaignait pas de s'intéresser aux amours de ses amis, au besoin même de les favoriser, en donnant des conseils à celle qui en était l'objet.

C'est ainsi qu'elle avait pu se former une société de trois ou quatre femmes, en quelque sorte dressées par elle, non qu'elle les aimât, mais afin d'ajouter encore à l'attrait de son salon, en mettant en relief, par la comparaison, ses propres qualités, son élégance et sa beauté.

Parfois on soupait. La soirée prenait alors toute la physionomie d'une fête de la régence. On se livrait à ces petites orgies dans l'intimité, sans que personne songeât à en révéler le secret au dehors, tous ayant également intérêt à le garder. Madame de Pélussin aurait impitoyablement chassé les bavards. Ils auraient ainsi perdu par leur faute les douceurs du présent et les espérances de l'avenir.

On peut donc s'expliquer maintenant que Pauline eût, malgré tout, dans la ville, la réputation d'une femme presque honorable. Certaines lui reprochaient avec amertume d'avoir vécu maritalement avec un homme qui n'était pas son mari; mais la manière dont elle portait son deuil semblait indiquer qu'elle avait aimé sincèrement.

On croyait que, depuis la mort de son amant, elle menait une vie irréprochable, et ses pires ennemis ne soupçonnaient rien de ce qui se passait chez elle. Ils croyaient avoir tout dit, lorsqu'ils donnaient à entendre que, si madame de Pélussin restait à Privas, c'était que, grâce à ses petits revenus, elle n'y manquait de rien, tandis qu'à Paris elle aurait été obligée pour vivre d'affronter de nouvelles aventures.

Ainsi, voilà ce qu'avaient pu l'habileté de Pauline et la discrétion de ses amis. Au sein d'une petite ville, parmi des gens curieux, bavards, indiscrets, rien de ce qui se passait dans sa maison n'avait jamais transpiré

au dehors. On la croyait isolée, sans amis, sans relations, sans plaisirs. Le lecteur sait maintenant quelle erreur c'était là.

Trois ans après la mort de son protecteur, Pauline de Pélussin fit la connaissance de Gabriel Chavanet. Si nous avons eu le bonheur de peindre fidèlement et clairement le caractère de ces deux personnages, il est facile de comprendre quelle sympathie les rapprocha l'un de l'autre. Privé de toutes les choses qu'il désirait, condamné à une vie monotone et à la société d'une femme laide et dévote, Chavanet s'éprit de Pauline. A son tour, elle devina sa nature ambitieuse, mais comprimée sous l'existence qu'il s'était imposée par calcul. Elle admira ses efforts, apprécia son énergie, pressentit l'éclat de son avenir et résolut de s'attacher à sa fortune, de façon à retourner à Paris avec lui, assurée du rang qu'elle y voulait tenir.

Elle se montra facile, mais à de rares intervalles, en faisant comprendre à Gabriel qu'elle ne pouvait ni ne voulait s'engager dans un liaison qui aurait pour effet d'exciter la jalousie de ses amis. En même temps, elle lui expliqua les douceurs de son amitié.

— Tous mes amis, dit-elle, ont commencé par être amoureux de moi. Je ne pouvais cependant être à tous. Je les ai donc apaisés peu à peu. Aujourd'hui ils m'adorent platoniquement, se contentant de me voir, de m'entendre et de jouir de mon être intellectuel et de mon cœur. Il faudra que vous en veniez là. J'ai pu, dans un moment de surprise, me livrer à vous. Ce n'était pas de l'amour cependant, car, sur ce chapitre, ma vie est close. Sans éprouver aucun regret de m'être donnée, je dois vous dire que je ne saurai plus faire ce que j'ai fait.

— Mais je vous aime ! s'écria Chavanet.

— Non, ce n'est pas moi que vous aimez. Vous n'aimez aucune femme. Vous ne ressentez que des aspirations. Vous les prenez pour de l'amour, parce que vous ignorez les divers degrés d'affection qu'un homme peut éprouver. Essayez d'être pour moi ce que sont mes autres amis, et il vous sera facile de vous contenter de mon amitié.

Ces paroles laissèrent une trace profonde dans l'esprit de Chavanet. Il comprit de quel secours pouvait lui être madame de Pélussin. Elle avait discrètement parlé de ses relations de Paris, démontré la possibilité de recouvrer son influence dont profiteraient ceux-là qui lui auraient été fidèles. Chavanet ne parla plus d'amour. Quant à Pauline, elle manœuvra si bien qu'en quelques mois il devint son esclave, mais un esclave fier de sa chaîne et heureux d'en montrer les marques.

L'introduction de Chavanet dans l'entourage de madame de Pélussin ne laissa pas que d'y causer quelques troubles. Les favoris s'alarmèrent en voyant Pauline accepter les soins d'un nouveau venu qui n'avait encore donné aucune preuve de son affection. Mais elle leur expliqua ses projets et demanda pour lui le secret qu'ils avaient gardé jusque-là, sur toutes les choses qui la concernaient.

— C'est un dévot, dit l'un d'eux, il est affilié à toutes les sociétés religieuses.

— Et c'est par là qu'il est plus fort que vous tous, répondit-elle en révélant en quelques mots la conduite de son ami.

On accepta donc Chavanet, qui, d'ailleurs, se rencontrait rarement avec les intimes de la maison. N'ayant pas la libre disposition de ses soirées, il venait dans la

journée, consultait Pauline sur ses affaires, lui faisait part de ses plans d'avenir, mettait devant elle son cœur à nu.

Au moment où commence ce récit, leurs relations duraient déjà depuis quatre ans, à l'insu de madame Chavanet, qui ne devait jamais les connaître. Pauline y gagna de riches présents, car Gabriel se plaisait à l'en accabler. Mais lui-même n'eut pas à se repentir de sa confiance. Son amie ne lui donna que de bons conseils. Il aimait à l'appeler son Egérie, et elle remplissait si bien son rôle, qu'en toutes circonstances, il la consultait avec fruit.

Il n'y a donc plus à s'étonner qu'il eût voulu lui parler de Serverette. Il raconta ses impressions de la veille, et peignit avec éloquence la fougue de ses désirs.

— C'est une belle et bonne passion qui fond sur vous, répondit Pauline intéressée par son récit. J'espère qu'elle n'enlèvera rien à l'attachement que vous me portez et que je m'efforce de vous rendre.

— Elle ne pourra que l'accroître, s'écria Chavanet. Car, je veux que cet amour qui peut me rendre heureux après tant d'infortunes, grandisse à votre ombre.

— Il faut surtout que votre femme ne puisse rien en deviner.

— Comment faire? murmura Chavanet. J'aime cette fille; il me la faut, je l'aurai, ajouta-t-il en se levant, les mains frémissantes et l'œil enflammé.

— Eh! sans doute, pauvre cher, vous l'aurez. Il ne s'agit que d'être prudent. Nous allons voir.

Ayant dit ces mots, Pauline baissa la tête et se mit à chercher un moyen de vaincre les difficultés qui s'opposaient aux désirs de Chavanet.

VII

La famille Chibrac avait été engagée pour trois soirées par le propriétaire du café Barbusse. Le matin du jour où devait avoir lieu le second concert, à l'heure où Chavanet se rendait auprès de madame de Pélussin, Serverette réveilla son oncle de bonne heure et lui dit :

— La journée s'annonce merveilleusement belle. Le ciel est radieux; le soleil va se lever. Ne voulez-vous pas faire comme lui et venir courir les champs avec moi?

Les désirs de Serverette étaient des ordres pour Chibrac. Il fut habillé en un clin d'œil, et, quelques instants après, laissant derrière eux les dernières habitations du village, ils étaient en pleine campagne.

Serverette se livrait à des ébats dignes d'un enfant. Elle était si heureuse de se trouver en liberté, loin de madame Héloïse, qui dormait encore, qu'elle manifestait sa joie en sautant, en riant, en chantant, en embrassant Chibrac, qui ne s'était jamais trouvé à plus jolie fête.

Elle s'arrêtait aux bords des fossés pour cueillir les fleurs des bruyères qui jetaient leur dernier éclat. Elle trempait ses mains dans l'eau pure des sources qui descendaient en cascades du haut des rochers. Elle s'élançait étourdiment à la poursuite des oiseaux qui fouillaient la

poussière, posés au milieu de la route, et qui fuyaient à son approche.

C'est en jouant ainsi qu'elle arriva, suivie de son oncle, au pied d'une montagne située non loin de Saint-Etienne, qui dresse fièrement son front dans les cieux et qu'on appelle la roche du Gourdon. Elle proposa à Chibrac d'en tenter l'ascension.

— Tu veux gravir le Gourdon? s'écria le chanteur. Mais c'est de la folie!

— Mon cher oncle, je vous en prie, ne me refusez pas.

Chibrac ne savait pas résister.

— Allons! dit-il. Puisque tu le veux, en route.

Ce n'est qu'après une longue marche qu'ils arrivèrent au sommet de la montagne. En posant le pied sur le dernier plateau de cet amoncellement de roches, Serverette poussa un cri de joie et de victoire :

—Que c'est beau! s'écria-t-elle en regardant le paysage qui se déroulait à ses pieds.

Son visage avait une animation singulière. Ses yeux brillaient de plaisir. Le vent, qui règne toujours à ces hauteurs, passait dans ses cheveux qu'il dénouait sans cesse. Elle était si belle ainsi, que son oncle lui-même le remarqua :

— Que te voilà jolie, ma Serverette! Est-ce le contentement?

— Oui, répondit-elle, je suis bien heureuse!

Bientôt il fallut songer à redescendre, et la descente ne s'opéra pas aussi facilement que la montée. Dix fois Chibrac dut prendre sa nièce dans ses bras. La jeune fille ne pouvait plus marcher. Les pierres meurtrissaient ses pieds. Elle était redevenue sérieuse, et son oncle n'était plus aussi content; il se reprochait d'avoir cédé

au caprice de l'enfant. Il redoutait un accident, fort possible sur les flancs escarpés de la montagne, et ne redoutait pas moins les remontrances que ne manquerait pas de lui adresser madame Héloïse, si quelque chose de cette équipée revenait à ses oreilles.

Cependant ils arrivèrent sans accident au point d'où ils étaient partis, et, en s'y retrouvant, Chibrac poussa un long soupir de soulagement. Quant à Serverette, soit qu'elle eût éprouvé quelque émotion trop vive, soit que le sentiment du danger qu'elle venait de courir lui fût révélé tout à coup, elle se sentit faiblir et perdit connaissance sous les yeux de son oncle, qui vola à son secours en poussant un cri de terreur.

— En voici bien d'une autre, murmura-t-il. S'aviser de s'évanouir en un pareil moment, elle à qui pareille chose n'est jamais arrivée.

Et, la prenant dans ses bras, il essaya de la rappeler à la vie.

A ce moment, un individu apparut devant lui. C'était un jeune homme de trente ans environ, vêtu comme un paysan ou un braconnier, portant un fusil en bandoulière et un sac de chasse sur l'épaule. Son visage brun, encadré de cheveux noirs, respirait à la fois la douceur et l'énergie. Sa taille était haute, ses épaules carrées, ses mains nerveuses; tout en lui révélait une dose particulière de vigueur physique. On eût dit un athlète.

A l'aspect de Chibrac et de Serverette évanouie, il ne put retenir une exclamation de surprise.

— Qu'est-il donc arrivé à cette demoiselle? demanda-t-il.

Chibrac le mit en deux mots au fait de la situation.

— Alors, ne vous inquiétez pas, ajouta l'individu. Foi de Barbassons, ce malaise va se dissiper. C'est l'effet de

l'émotion, un peu de faiblesse. Peut-être n'avez-vous pas encore déjeuné?

— C'est vrai, répondit Chibrac à qui cette question rappela que depuis longtemps son estomac criait famine.

Barbassous enleva délicatement la jeune fille, toujours inanimée dans les bras du chanteur, et la déposa au pied d'un châtaignier. Puis, ayant trouvé dans son sac de chasse une gourde pleine d'eau, il mouilla les mains et les tempes de Serverette, avec une sollicitude touchante. Elle rouvrit les yeux.

— Mademoiselle est guérie, reprit-il, tandis que par prudence, il passait sur les lèvres de la jolie malade un mouchoir imbibé de rhum.

Elle fut bientôt sur pied, et, allant à son oncle, elle se pencha à son cou, en murmurant à son oreille ces seuls mots :

— Me pardonnez-vous la peine que je vous ai causée ?

— Oui, petite, je te pardonne tout, bien que tu m'aies terriblement effrayé. Voilà le brave garçon qu'il faut remercier. Il t'a mise sur pied en cinq minutes.

— Monsieur, je vous remercie de tout mon cœur, dit chaleureusement Serverette.

Barbassous interloqué ne put répondre et se contenta de faire deux pas en avant.

— Maintenant, s'écria Chibrac, en route, et à la prochaine auberge, un bon déjeuner!

Cette fois, Barbassous prit la parole.

— Si mon intérêt me guidait, dit-il, je pourrais vous envoyer chez ma mère, qui donne à boire et à manger, à quelques minutes d'ici, non loin du village. Mais vous avez besoin de réparer vos forces avant de vous remettre en route, et vous me feriez beaucoup d'honneur, si vous

Digitized by Google

vouliez partager mes provisions... Vous déjeunerez moins bien, mais vous n'attendrez pas.

— Votre offre est faite de si bon cœur, que nous l'acceptons, répondit Chibrac.

En cinq minutes, Barbassous eut vidé son sac. Il contenait un pain noir, trois harengs et un perdreau froid, qui arracha à Chibrac un cri de surprise.

— Je vis de ma chasse, dit Barbassous en montrant son fusil, et je mange le gibier que ma mère ne peut pas vendre.

Chibrac cessa d'être étonné et le déjeuner commença.

— Tout est bien qui finit bien, dit le chanteur lorsqu'il eut enfin la bouche pleine. Savez-vous que vous nous avez rendu un fier service, ajouta-t-il en s'adressant à Barbassous. Comment allons-nous le reconnaître?

— J'en parlerai à mademoiselle, lorsqu'elle aura mangé, répondit le braconnier en regardant la jeune fille, qui laissa échapper un geste d'étonnement. Déjeunez en paix, reprit-il. Nous avons le temps.

On parla d'autre chose.

— J'ai fini, s'écria tout à coup Serverette. Que voulez-vous de moi, monsieur?

Barbassous se gratta le front.

— C'est bien hardi ce que j'ai à vous demander. Hier je vous ai entendue au concert...

— Vous nous avez donc reconnus? s'écria Chibrac.

— Sans doute, et je serais bien heureux si mademoiselle voulait chanter pour moi ce qu'elle a chanté hier.

— Je le veux et de tout mon cœur, répondit-elle, plus flattée par cet hommage rendu à sa grâce et à son talent que par les louanges de la foule.

— C'est bien, jeune homme, vous avez du goût! Moi

aussi, je vous ferai entendre un morceau. Je vous dirai les *Plaintes de...*

Barbassous interrompit Chibrac.

— Mademoiselle commence ! dit-il.

Serverette, en effet, venait d'entonner la romance de la veille. Sa voix douce et frêle envoyait aux échos une musique que les échos renvoyaient et qui parut divine à Barbassous, dont l'émotion se lisait dans ses yeux fixés sur la jeune fille. Il semblait boire, comme une liqueur savoureuse, les sons qui s'échappaient du gosier de Serverette, et déjà elle avait fini qu'il l'écoutait encore, sans changer d'attitude, car il ne savait comment exprimer son admiration.

— Vous allez maintenant m'entendre, s'écria Chibrac qui venait de se lever brusquement. Je vous dois bien cette preuve de mon estime. Un malheureux artiste ne saurait vous en donner d'autre.

Il y eut trois minutes de silence. L'artiste se recueillait. Puis, tout à coup, sa voix s'éleva forte et stridente comme un coup de canon et troubla, pour un moment, la paix de cette solitude. Mais, tant d'efforts ne devaient pas être appréciés, car Barbassous, absorbé dans une muette contemplation, ne voyait rien, n'entendait rien autour de lui.

Il regardait toujours Serverette, et devant la fixité de son mâle et beau regard, la jeune fille baissa plusieurs fois les yeux. Pendant ce temps, Chibrac chantait toujours, les bras pathétiquement tendus vers un tertre gazonné placé à ses pieds et qui figurait la fosse d'Atala. Il était complétement entré dans la peau de Chactas, et s'il eût été moins vêtu et coiffé de quelques plumes d'oiseaux sauvages, son illusion eût été complète.

Tout à coup, tandis qu'il adjurait en vain la bien-aimée

couchée sous le tertre de revenir à la vie, un élégant cavalier, qui ne parut pas moins surpris que lui, se montra au détour de la route et s'arrêta subitement. Le chanteur en fit autant.

— Continuez, monsieur, dit le cavalier. Les grands chemins sont à tout le monde. On doit y être libre, et je serais désolé d'interrompre votre romance. Vous avez une admirable voix et j'aime les arts.

— J'aurai donc un auditeur de plus, répondit Chibrac en s'inclinant et en montrant, par un geste plein de noblesse, Barbassous et Serverette assis derrière lui.

En même temps, il reprit de plus belle, en ayant soin cependant de recommencer le couplet.

Quant à Chavanet, — car c'était lui qui venait de surgir ainsi sur le théâtre des événements que nous racontons, — à l'aspect de Serverette, il sentit tout son sang monter à son front, et dut se cramponner à sa selle pour ne pas être renversé de cheval. Il revenait de Privas, la tête remplie d'un plan machiavélique que lui avait suggéré madame de Pélussin. La rencontre de la jeune fille en cet endroit avait quelque chose de si imprévu, qu'il y vit le symptôme d'une réussite complète. Il lui suffit du temps que Chibrac consacra à terminer sa romance pour se calmer, et lorsque ce dernier s'arrêta, il descendit de cheval et s'avança pour le féliciter. Au même moment, Barbassous se leva, se découvrit, et s'inclina profondément devant Chavanet.

— Vous connaissez ce monsieur ! lui demanda Serverette à voix basse.

— Je le crois bien. C'est monsieur Chavanet, le plus riche propriétaire du département. C'est un saint ! ajouta-t-il, en saluant de nouveau.

Décidément, Chavanet devait être un saint pour tout

le monde, excepté pour madame de Pélussin. Serverette, pour sa part, trouva que les saints du pays avaient de singulières allures, des yeux dont l'expression n'offrait rien de sympathique. Elle se rappela même avoir vu celui-là, la veille au soir, dans le café. Ce n'étaient pas là des gages de sainteté. Néanmoins, elle n'eut aucune peine à ajouter foi aux affirmations de Barbassous.

Après avoir adressé ses compliments au chanteur, Chavanet s'avança vers le braconnier et lui tendit la main, marque de bienveillance à laquelle celui-ci répondit par de nouveaux saluts.

— Eh bien ! mauvaise graine, lui dit le saint en riant, on mène donc toujours une vie d'aventures?

Barbassous s'excusa en racontant par suite de quelles circonstances il se trouvait en compagnie de la famille Chibrac.

— Mademoiselle a été indisposée?... s'écria Chavanet avec sollicitude, désireux de gagner les bonnes grâces de la jeune fille. Je regrette de n'avoir pas été là pour lui donner des soins.

— J'en ai reçu de ce brave garçon, répondit Serverette en regardant avec reconnaissance Barbassous, qui ne se doutait guère qu'à ce moment l'opulent M. Chavanet enviait son sort.

Tout à coup, un éclair de joie passa sur le visage de celui-ci. Il venait de trouver le moyen de rendre un service à la jeune fille.

— Mademoiselle, lui dit-il, si vous retournez à Saint-Etienne, il serait peut-être dangereux pour vous de faire la route à pied, après votre indisposition de tout à l'heure. Je mets mon cheval à votre service. Il est doux comme un agneau. D'ailleurs, vous pourrez vous asseoir sur la

selle, et je le mènerai moi-même afin que vous ne couriez aucun danger.

Cette proposition déplut à Serverette. Mais son oncle ne lui laissa pas le temps d'exprimer son embarras et s'adressant à Chavanet :

— C'est de grand cœur, monsieur, que j'accepte votre offre pour ma nièce. La pauvre petite est brisée de fatigue. Elle chante ce soir, et vous nous tirez d'un grand embarras.

— Mais, mon oncle, j'irai bien à pied, objecta Serverette mécontente de la facilité avec laquelle Chibrac acceptait la proposition d'un inconnu.

— Après ce qui vous est arrivé, mademoiselle, je ne souffrirai pas que vous commettiez une telle imprudence. Vous pouvez sans crainte tolérer que je vous rende ce petit service.

Ayant ainsi parlé, Chavanet se mit en devoir d'arranger la selle de son cheval, qui piaffait d'impatience. Alors Serverette, reconnaissant qu'elle aurait mauvaise grâce à refuser, s'avança vers Barbassous, qui se tenait timidement à l'écart.

— Je n'oublierai jamais, lui dit-elle, ce que vous avez fait aujourd'hui pour moi. Je ne veux pas vous dire adieu, mais au revoir.

— Oui, oui, murmura le braconnier en proie à une émotion dont il n'était plus maître, je vous reverrai.

Il ne put rien ajouter à ces paroles, et, ramassant tristement son sac et son fusil, il s'éloigna à pas lents, tandis que Chibrac aidait Serverette à se mettre en selle.

Chavanet prit la bride, et accompagné du chanteur, qui marchait à ses côtés, il se dirigea vers Saint-Etienne de Boulogne, tout en lui parlant à voix basse.

Une fois en route, Serverette, brisée de fatigue, ainsi

que l'avait dit son oncle, s'absorba si complétement dans ses réflexions qu'elle perdit peu à peu le sentiment de ce qui se passait autour d'elle. Elle pensait à Frédéric, et, sans oser s'avouer encore qu'elle l'aimait, elle se disait qu'il serait doux de vivre avec lui, dans une maisonnette, au sein du beau pays qu'elle traversait. Cela serait assurément un sort meilleur que celui auquel les circonstances l'avaient condamnée. Elle n'était faite ni pour les aventures, ni pour être admirée par les gens auxquels elle se donnait tous les soirs en spectacle, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre. Elle n'était pas faite pour subir les caprices de madame Héloïse, pour courir les grands chemins ainsi qu'une bohémienne.

Son pauvre petit cœur se serrait à la pensée qu'il y avait des projets qui lui étaient interdits, parce que jamais elle ne pourrait les réaliser. Elle n'osait regarder au delà de l'horizon tracé devant elle. Ainsi qu'elle l'avait dit à Frédéric, elle ne devait pas mettre de visées ambitieuses dans sa vie. Elle devait imposer silence à tous ses désirs, si bornés qu'ils fussent. Ayant soif de paix et d'idéal, elle était condamnée à toujours se trouver en contact avec une tumultueuse et brutale réalité.

Ces pensées qui depuis longtemps dormaient en elle, orageusement soulevées ce jour-là, par la contemplation d'une nature éternellement sereine, amenèrent dans son âme une tristesse profonde. Au moment où, rappelée à elle par la voix de son oncle qui parlait avec animation, elle releva la tête, ses yeux étaient baignés de larmes.

— Monsieur, disait Chibrac, tout ce que vous venez de me confier au sujet de ma nièce, me touche et m'émeut. Elle sait combien je l'aime. Cependant je n'hé-

siterais pas à m'imposer et à lui imposer le chagrin d'une séparation, si l'assurance de son bonheur devait en être le prix.

A ces mots, Serverette surprise prêta l'oreille.

— Pauvre chère enfant, continua son oncle, savoir qu'elle ne manquera de rien, que ma mort ne la laissera pas dans la misère et l'isolement, n'y a-t-il pas là de quoi me faire consentir aux plus cruels sacrifices?

— De quoi s'agit-il, mon oncle? s'écria Serverette saisie tout à coup d'une âpre curiosité.

— Tout à l'heure, monsieur vient de faire à ton sujet certaines propositions. Ma Serverette, nous allons peut-être nous séparer!

— Nous séparer?

Chavanet prit à son tour la parole.

— Mademoiselle, j'ai entretenu en effet votre oncle d'une combinaison propre à assurer votre sort. Il vous en parlera. L'endroit ni l'heure ne sont propices pour causer de choses aussi graves. Nous nous reverrons, et vous serez alors instruite des choses qui vous concernent.

A ce moment ils arrivaient aux portes du village. Sans rien ajouter à ce qu'il venait de dire, Chavanet arrêta son cheval. Serverette, intriguée, se laissa descendre par son oncle, qui l'embrassa tendrement avant de la déposer à terre. Puis ils entrèrent tous les trois dans le village, se séparant, diversement émus, Chavanet pour retourner au château, Chibrac et Serverette pour revenir au café Barbusse.

Cette première aventure de Chavanet causa dans Saint-Étienne une vive émotion dont il eut connaissance avant même de rentrer au château. On l'avait rencontré sur la route, tenant en laisse son cheval sur lequel se trouvait une jolie fille. La veille, on l'avait vu au cabaret, où sa

présence avait pris les proportions d'un événement. On ne causa pas d'autre chose le soir dans le village. Les ennemis du châtelain disaient, non sans ironie, que les gens les plus vertueux ont leurs faiblesses. Ses amis essayaient de répondre, en rappelant la parabole du bon Samaritain qui, rencontrant un malheureux dans un fossé, étancha le sang qui coulait de ses blessures et le ramena à sa maison.

Ces propos injurieux, autant pour Serverette que pour Chavanet, n'auraient guère inquiété ce dernier s'il les avait connus. Il travaillait au même moment à faire réussir le plan inspiré par madame de Pélussin, dont la réalisation allait réduire à néant les calomnies et accroître sa réputation de bienfaisance et de sainteté.

VIII

Durant toute cette journée, madame Chavanet avait été en proie à une agitation extraordinaire. Elle ne s'expliquait pas la conduite de son mari. Pour la première fois depuis quinze ans, il avait passé une soirée loin d'elle, sans qu'elle en connût l'emploi, et fait un voyage à Privas, sans lui en avoir préalablement exposé le but.

Cette femme désœuvrée ou occupée simultanément de petites choses, auxquelles elle donnait une importance excessive, et de grandes choses qu'elle rapetissait à plaisir, exagérait outre mesure les résultats de ce qu'elle appelait un manque de confiance.

Manette, la fidèle Manette, reçut la confidence de ses chagrins, et s'efforça de consoler sa maîtresse, dont elle connaissait les travers.

— Monsieur a promis qu'il reviendrait pour le dîner, dit-elle. Il reviendra et vous expliquera alors les affaires qui l'ont obligé à partir à l'improviste. Soyez patiente jusque-là.

— Non! non! répondit Agathe, tout est fini, bien fini. Il a cessé de m'aimer. C'est la première fois qu'il m'abandonne pour si longtemps, sans m'avoir prévenue. Hier, il a mis les pieds au cabaret, et il n'a pas même entendu la messe ce matin.

— Oh! il n'ira pas en enfer pour ça! objecta irrespectueusement la vieille servante.

A cette observation, Agathe leva la tête, et s'efforçant de mettre une grande sévérité dans son langage :

— Manette, dit-elle, je vous ai défendu déjà de tourner en ridicule les choses de notre sainte religion...

— Moi! interrompit Manette, je tourne en ridicule!...

Agathe continua sans l'entendre :

— Bien que vous n'ayez pas cette ferveur que je souhaiterais chez tous les gens qui me servent, je vous garde, en souvenir de mon père, et par égard pour votre âge. Ne m'obligez pas à user de rigueur envers vous.

Cela fut dit sévèrement. Manette leva les épaules et sortit pour ne pas être tentée de se jeter dans une querelle. Elle aimait sa maîtresse, mais ne supportait qu'impatiemment le rigorisme que celle-ci prétendait exercer autour d'elle.

Restée seule, Agathe s'abandonna au plus violent désespoir. Puis, elle tomba à genoux et pria Dieu de ne pas la soumettre à d'aussi cruelles épreuves, ajoutant cependant qu'elle était prête à les supporter pour l'amour de lui.

Fort heureusement, l'arrivée de Chavanet vint mettre un terme au débordement de cette douleur folle et ridicule. Lorsqu'en entrant dans le salon qui en avait été le témoin, il vit sa femme plus laide encore que de coutume, ses yeux étant rougis et gonflés par les larmes, il ne put retenir un mouvement de surprise, accompagné de ces mots :

— Que vous arrive-t-il, chère amie?

Pour toute réponse, Agathe se jeta sur lui, et sans l'embrasser, sans lui parler, elle le saisit par le bras et l'entraîna dans sa chambre. Cette chambre était froide

et sévère. Ni les plaisirs de l'amour ni les joies de la maternité ne l'avaient égayée jamais. A côté du lit se trouvait un prie-dieu, en vieux chêne, surmonté d'un crucifix en ivoire. C'est vers ce prie-dieu qu'elle conduisit son mari.

— Jurez-moi, dit-elle alors, que votre conscience ne vous reproche rien et que vous êtes toujours digne de moi.

A cette apostrophe inattendue, Chavanet regarda sa femme, comme pour pénétrer la cause de son exaltation.

— Oserez-vous jurer? reprit-elle.

— Je jurerai tout ce que vous voudrez, s'écria-t-il impatienté, bien que je ne comprenne pas un mot à tout ceci.

Ces paroles furent un baume bienfaisant pour Agathe.

— Je veux vous croire, dit-elle d'une voix plus calme. Je vous sais incapable d'un faux serment. Mais alors, m'expliquerez-vous votre rentrée tardive de cette nuit et votre départ précipité de ce matin?

Un sourire passa sur le visage de Chavanet.

— C'est donc cela? Mais en vérité, je suis désespéré d'avoir été la cause d'un semblable tourment, alors que je cherchais à vous procurer une douce surprise. Si vous voulez savoir à quoi j'ai employé mon temps, depuis hier, je vais vous le dire; mais, dès à présent, je n'ai aucune peine à affirmer que je l'ai bien employé.

Tout à fait apaisée par ce ton de franchise si parfaitement joué, Agathe revint vers le salon, où son mari la suivit. Là, s'asseyant dans un fauteuil et lui en montrant un autre en face d'elle, elle ne prononça que trois mots :

— Je vous écoute.

Depuis qu'il avait quitté madame de Pélussin, Chavanet avait pu, durant plusieurs heures, arranger dans son esprit la fable sur laquelle il comptait pour avoir raison des difficultés que rencontraient ses vues sur Serverette. Agathe le trouva donc prêt à répondre, et il s'exprima en ces termes :

— Hier, après le dîner, j'ai accompagné, comme vous le savez, l'abbé Peretty jusqu'au presbytère. En revenant, assez lentement d'ailleurs, car j'aime à goûter les douceurs d'une belle soirée, j'ai passé devant les croisées du café Barbusse. Elles étaient ouvertes, et j'ai pu voir dans l'intérieur du café, sur une estrade, deux femmes, deux malheureuses comédiennes, l'une fort mûre déjà, l'autre toute jeune, une enfant presque, dont la physionomie délicate attira mes regards. Assurément, ce n'était point là sa place. Il n'y avait qu'à la regarder pour s'en convaincre. Je pensai aussitôt que ce serait peut-être une bonne action à accomplir que de retirer cette jeune fille du bourbier dans lequel elle roulera tôt ou tard, si on ne soustrait son âme à la perdition. Je ne sais comment cette inspiration me vint ; mais je sais qu'elle ne vint pas seule, car, en même temps, je me dis que nous n'avions pas d'enfant, et que cette petite chanteuse, recueillie par nous, et placée d'abord à l'orphelinat, pourrait un jour devenir pour ma chère Agathe une compagne dévouée, pour moi une fille aimée, si les qualités de son esprit et de son cœur ressemblent à celles de son visage. Qu'ajouterai-je encore? Que j'aie été entraîné à entrer dans le café pour voir de plus près la jeune fille qui avait éveillé en moi de telles pensées, que, convaincu qu'elle vous plairait, j'aie voulu aller ce matin à Privas recueillir des renseignements sur elle, vous le comprenez maintenant sans peine. Je désirais, en vous exposant l'idée qui m'était

venue, pouvoir vous dire qu'il ne tenait qu'à nous de la réaliser.

— Et vous avez réussi? demanda madame Chavanet, aux yeux de laquelle son mari avait grandi de cent coudées.

— Complétement. La jeune fille est honnête, les renseignements excellents; son oncle, — car elle vit avec son oncle, — disposé à nous la confier. Voyez, mon amie, si vous voulez accomplir cette belle action. Je vous le dis sans exagération, mais avec certitude : c'est une âme à sauver, et peut-être une fille chère à nous donner pour nos vieux jours.

Pour toute réponse, Agathe, transportée d'enthousiasme, tomba à genoux :

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, je vous rends grâces à vous qui m'avez donné un tel mari. Je vous demande pardon pour les odieux soupçons que j'avais conçus.

Puis, se relevant, elle ajouta :

— Venez, j'ai hâte de réaliser vos généreux projets.

— Eh! doucement, mon amie, répondit Chavanet. Ce soir, mademoiselle Serverette est tout entière à son public. Elle chante encore, et vous ne pourrez la voir que demain matin, à moins qu'il ne vous convienne d'aller au café Barbusse.

Agathe témoigna par un geste de l'horreur qu'elle éprouvait pour ce lieu maudit.

— N'en disons pas de mal, objecta son mari en souriant, si nous faisons quelque bien à cette jeune fille, nous ne devrons pas oublier que c'est là que nous l'avons trouvée.

Sur ces mots, ils passèrent dans la salle à manger. A voir le bon appétit des deux époux, on ne se fût jamais douté que l'un tramait un horrible complot contre une

innocente jeune fille, au nom des sentiments les plus sacrés, et que l'autre avait souffert, pendant les heures précédentes, les tortures de l'attente et de la jalousie.

Cependant, tout se préparait au café Barbusse pour le second concert de la famille Chibrac. Bien avant l'heure où les portes devaient être ouvertes aux consommateurs, madame Héloïse se promenait en lançant des roulades propres à exercer sa voix, dans la salle presque vide du café, au grand ébahissement de trois ou quatre privilégiés auxquels on en avait permis l'accès. Elle était déjà parée pour la soirée. Elle avait remplacé la robe rose de la veille par une robe jonquille non moins endommagée. Pour le lendemain, elle en réservait une verte et grise qui devait faire pâmer d'aise ses adorateurs.

Dans un coin, Chibrac s'entretenait avec Barbassous, qui venait d'arriver et le suppliait de ne rien révéler des incidents de la journée à madame Héloïse, à laquelle on les avait soigneusement cachés afin d'éviter ses remontrances.

Quant à Serverette, retirée dans sa chambre, située au-dessus du café, elle attendait l'heure du concert, en se livrant à un repos dont elle avait le plus grand besoin. La pauvre petite était pâle, oppressée, préoccupée, livrée aux plus terribles indécisions, car elle pressentait un grand changement dans son existence, dont les conséquences pouvaient se résumer ainsi : d'une part, il fallait qu'elle renonçât à vivre avec son oncle qu'elle aimait; mais, d'autre part, elle se voyait soustraite à jamais à sa vie errante et pouvait raisonnablement espérer de devenir la femme de Frédéric Laffrey.

S'il était interdit à ce dernier d'épouser Serverette la chanteuse, rien ne l'empêchait d'épouser Serverette devenue la pupille de M. Chavanet.

La jeune fille en était là de ses réflexions, lorsque tout à coup on frappa brusquement à la porte, et la voix de madame Héloïse se fit entendre.

— Allons, mademoiselle, vous ne serez jamais prête. Voilà la foule qui arrive. Vous devriez être en bas.

— Je descends, ma tante, répondit Serverette.

Elle s'habilla à la hâte, mit comme la veille une robe blanche et rejoignit madame Héloïse, qui l'accueillit en grondant.

Cette mauvaise humeur laissa Serverette insensible.

En entrant dans la salle, elle venait d'éprouver une vive joie intérieure. Elle avait reconnu, au premier rang, parmi les spectateurs, entre Barbassous et Chibrac, le sergent Frédéric Laffrey.

En la voyant apparaître, Frédéric lui adressa un léger sourire qu'elle seule put saisir et qui amena sur ses joues pâlies de légères couleurs rosées.

Mais, au même moment, une tristesse soudaine s'empara de son cœur. Par un sentiment de pudeur facile à comprendre, elle regrettait que Frédéric la vît ainsi, sur les planches, obligée d'être aimable et gaie pour cette foule de gens inconnus, grossiers pour la plupart.

Heureusement cette pénible impression fut de courte durée. Bientôt elle se livra sans arrière-pensée au plaisir de voir son ami. Lui-même la regardait aussi souvent qu'il le pouvait faire sans attirer l'attention des gens qui l'entouraient. Il était assis devant la même table que Barbassous et causait beaucoup avec lui.

En voyant ces deux hommes qui lui avaient également rendu service et témoigné déjà leur sympathie, Serverette se sentit rassurée sur son avenir. N'avait-elle pas là deux protecteurs? Sa confiance en eux était si grande qu'elle résolut de leur demander conseil, si elle était

mise en demeure d'avoir à choisir entre sa position présente et une position nouvelle.

Le concert se divisait en deux parties séparées par un entr'acte de vingt minutes. A la fin de la première, Frédéric et Barbassous quittèrent leur place et suivirent Serverette dans une salle voisine, où ils se trouvèrent seuls tous les trois.

— Il était écrit que nous devions nous revoir, dit en souriant Serverette à Frédéric. Je vous remercie d'être venu, et vous aussi, ajouta-t-elle en s'adressant à Barbassous.

— Je suis heureux de me trouver auprès de vous, répondit Frédéric, surtout après votre aventure de ce matin, dont j'ai connu les détails par votre sauveur. Je lui ai exprimé ma reconnaissance pour le secours qu'il vous a donné, et puisqu'il vous aime, je veux faire de lui mon ami, s'il y consent.

Barbassous ne trouva rien à répondre. Mais on put comprendre à l'expression de son visage qu'il n'était pas moins heureux que Frédéric.

— Vous parlez de mon aventure de ce matin, reprit alors Serverette en s'adressant à ce dernier. Mais il m'en est survenu une autre depuis. Je veux même, à ce sujet, vous consulter tous les deux.

— Qu'est-ce donc? demandèrent-ils ensemble.

La jeune fille leur fit connaître les propositions de Chavanet, dont son oncle lui avait communiqué tous les détails, et leur posa ensuite cette question :

— Si, demain, ces propositions sont renouvelées, que dois-je répondre?

— Il faut accepter, répondit Barbassous.

— Qu'est-ce que ce Chavanet? demanda Frédéric.

Barbassous, qui connaissait le châtelain de longue

date, et qui croyait le bien connaître, donna sur son compte des renseignements dignes de la réputation que celui-ci avait eu l'habileté de se faire dans le pays. Il parla de sa femme dans les mêmes termes. Auprès d'eux, Serverette serait heureuse et peut-être un jour hériterait-elle de leur fortune, puisqu'ils n'avaient pas d'enfants.

— S'il en est ainsi, répondit Frédéric, je suis de l'avis de Barbassous. Vous devez accepter.

A ce moment Chibrac entra dans la salle où les trois jeunes gens s'entretenaient, et, s'approchant de sa nièce, il lui dit à voix basse :

— Monsieur Chavanet vient d'entrer dans le café et m'a pris à part pour m'annoncer qu'il nous attendait demain matin au château. Il faudra donc que ce soir nous révélions tout à ta tante.

— O mon oncle, vous le lui direz vous-même.

— Seul, je n'oserai jamais! avec toi, je serai plus fort.

Cependant la seconde partie du concert allait commencer.

— Je voudrais vous voir demain, dit Serverette à ses nouveaux amis.

— Cela se trouve bien, répondit Frédéric. J'ai une permission de vingt-quatre heures à partir de ce soir. Barbassous m'offre un lit dans la maison de sa mère. Je l'accepte. Demain, nous nous trouverons ici pour vous dire adieu avant que vous franchissiez le seuil de votre vie nouvelle.

— A demain.

Elle courut reprendre sa place à côté de madame Héloïse, tandis qu'eux-mêmes sortaient par une autre porte, afin de rentrer dans la salle du concert sans qu'on pût

deviner qu'ils venaient de rester vingt minutes avec Serverette.

Chavanet, assis à la même place que la veille, et, cette fois, avec l'autorisation de sa femme, qui avait eu beaucoup de peine à ne pas le suivre, fut ce soir-là, sans s'en douter, l'objet d'un examen attentif de la part de Serverette. La jeune fille, bien que sa première impression, ainsi que nous l'avons dit, n'eût pas été favorable à son futur protecteur, était trop touchée et trop reconnaissante des offres qu'il avait faites, pour ne pas le regarder avec sympathie. Il résulta de ce nouvel examen abordé par elle, dans ces dispositions, une impression meilleure. Elle se promit de rendre à Chavanet et à sa femme, par une affection profonde et dévouée, tout le bien qu'ils voulaient lui faire.

Puis son regard se porta sur Frédéric et Barbassous. Elle avait sous les yeux trois hommes qui ne la connaissaient que depuis deux jours et qui déjà l'aimaient chacun à sa manière : Chavanet en libertin, Frédéric par caprice, et Barbassous avec un fanatisme mêlé de respect.

IX

En apprenant le même soir les offres brillantes dont Serverette était l'objet, madame Héloïse entra dans une violente colère. Sa jalousie, depuis longtemps excitée par la jeunesse, la beauté, les succès de sa nièce, s'accrut encore et s'exhala en plaintes amères. Elle accusa celle-ci d'ingratitude, et après une scène terrible, que les efforts de Chibrac ne purent calmer, elle déclara que sa nièce n'obtiendrait jamais son consentement. Serverette riche, tandis qu'elle-même végéterait dans la médiocrité, voilà ce qu'elle ne voulait pas!

— Vous oubliez, ma tante, que vous ne pouvez rien contre ma volonté, dit vivement Serverette impatientée et blessée par les injures dont on venait de l'accabler. Vous n'êtes pas ma mère. Je ne dépends que de mon tuteur, mon oncle que voici. Je sais qu'il ne refusera pas de ratifier tout projet propre à assurer mon bonheur. Il sait bien que je ne suis pas une ingrate.

Sur ces mots, elle sortit, au grand ébahissement de sa tante, qui, se trouvant seule avec son mari, prit le parti d'avoir une attaque de nerfs. Mais Chibrac était fait à ces bruyantes manifestations d'un doux caractère, et, comme il était minuit, il s'alla coucher, après avoir ar-

rosé d'un peu d'eau fraîche le visage contracté de sa chère moitié.

La nuit, qui porte conseil, dit-on, ramena madame Héloïse à des sentiments plus calmes et la disposa à entendre les excellents conseils que lui donna son mari. Le lendemain matin, lorsqu'elle vit sa nièce, elle essaya de balbutier quelques excuses.

— Pas un mot de plus, ma tante, s'écria Serverette en l'embrassant affectueusement.

Sur le coup de huit heures, exacte au rendez-vous fixé par Chavanet, la famille se mit en route pour se rendre au château.

Le château Chavanet datait du commencement du siècle dernier. C'était une construction un peu massive, surmontée d'une terrasse à balustres élégants. Des extrémités de ce corps de logis partaient deux ailes, entre lesquelles se trouvait une vaste cour pavée et que du côté de la route un grand mur reliait entre elles. Les écuries et les logements des domestiques occupaient l'une de ces ailes. L'orphelinat fondé par madame Chavanet était installé dans l'autre.

Le parc était derrière le château. Situées de ce côté, les chambres des maîtres et les salons jouissaient de la vue merveilleuse du parterre et des bois qui s'étendaient au delà jusqu'au sommet d'une colline qui protégeait l'habitation contre le vent du nord.

L'intérieur de cette somptueuse demeure, dans laquelle on aurait pu loger plusieurs familles, était surtout remarquable par un escalier en marbre blanc orné d'une balustrade en fer forgé, chef-d'œuvre de l'art florentin.

Au sein de ces froides splendeurs, une femme élégante aurait été heureuse de se créer une retraite plus

intime à l'aide de toutes les merveilles de l'industrie moderne habilement alliées aux souvenirs du passé. Mais Agathe n'avait rien changé à l'état des choses, en dépit des efforts de son mari. Elle couchait dans un grand lit de forme antique qui, surmonté d'un immense baldaquin, ressemblait d'autant plus à un autel que la chambrette elle-même avec ses sculptures ressemblait à une chapelle. L'appartement de Chavanet avait la même physionomie.

La famille Chibrac fut invitée à se rendre auprès de madame Chavanet.

Madame Héloïse avait arboré, malgré la chaleur du jour et les avis de Serverette, une toilette grâce à laquelle elle espérait et devait faire sensation. C'était une robe noire en velours de coton et un crêpe de Chine blanc à ramages brodés. Le chapeau était également noir, mais orné de plumes blanches. Aussi la pauvre femme ressemblait-elle à un corbillard, ressemblance que la majesté de ses allures ne pouvait guère dissiper.

Serverette était telle que Frédéric Laffrey l'avait rencontrée sur la route de Privas. Sous cette toilette modeste, elle resplendissait de jeunesse et de santé.

Quant à Chibrac, il se drapait dans son habit noir avec la noblesse d'un grand d'Espagne, et marchait avec une solennité compassée digne de la grave affaire qu'il allait traiter.

En traversant les salons d'où les plaisirs étaient depuis si longtemps bannis, Serverette, qui suivait Chibrac et madame Héloïse, sentit son cœur se serrer, à la pensée que sa vie s'écoulerait peut-être entre ces tristes murailles. Heureusement, en passant devant l'une des croisées entr'ouvertes, elle aperçut le parc vert et embaumé, et son âme se rasséréna.

Madame Chavanet reçut ses visiteurs dans sa chambre, étendue sur une chaise longue où les émotions de la veille l'avaient clouée. Son mari était à sa gauche; à sa droite l'abbé Peretty, appelé dans cette grave circonstance pour donner un conseil que Chavanet savait déjà devoir être favorable à ses desseins.

A l'aspect des artistes, Agathe ne put retenir un mouvement de surprise.

— Ils n'ont pas leurs costumes! dit-elle naïvement à son mari.

Elle croyait les voir vêtus tous les trois comme les saltimbanques qui font la parade dans les foires, sur le devant de leurs baraques.

— Ceux-ci sont des gens simples et qui exercent modestement leur profession, répondit Chavanet en souriant. Ils ont des mœurs douces et honnêtes et s'habillent comme tout le monde.

Cependant Chibrac et madame Héloïse s'étaient avancés en saluant les personnes présentes. Serverette se tenait discrètement à l'écart. Chavanet fit quelques pas à sa rencontre.

— Veuillez vous approcher, mademoiselle, dit-il. Ma femme tient à vous voir de près.

Serverette obéit. Agathe, frappée par l'éclatante beauté de la jeune fille, se releva lourdement sur ses coussins, et s'adressant à l'abbé Peretty :

— Qu'en pensez-vous, monsieur le curé? demanda-t-elle. Tant de beauté dans une position déjà si pleine de périls, n'est-elle pas un malheur?

L'abbé ne répondit pas. Mais il trouvait dans la physionomie de Serverette un charme pénétrant.

Chavanet, comme pour s'excuser de la conduite de sa

femme, qui n'adressait pas la parole à ses visiteurs, leur offrit des siéges.

— Mademoiselle, dit alors Agathe, mon mari, qui est doué d'une âme pieuse et charitable...

Chavanet fit un geste pour couper court à cet éloge.

— Ne m'interrompez pas, mon ami, reprit Agathe, je ne sais pas mentir. Et, revenant à Serverette, elle continua. — Mon mari m'a communiqué les projets qu'il avait formés à votre endroit. Vous devez les connaître, et puisque vous voilà ici, c'est que vous y adhérez. Je les approuve aussi, et il ne tiendra qu'à vous qu'ils se réalisent. Veuillez d'abord répondre à mes questions.

— Je vous écoute, madame, répondit Serverette.

— Êtes-vous catholique?

— Oui, madame.

— Avez-vous fait votre première communion?

— Sans doute, madame.

— Observez-vous vos devoirs religieux?

A cette troisième question, Chibrac se leva, et, de sa forte voix, à laquelle il n'avait jamais donné une expression plus pathétique :

— Ma nièce a été élevée dans la religion de ses pères, s'écria-t-il.

Sans lui répondre, Agathe se tourna vers l'abbé Peretty.

— Je croyais, dit-elle, que tous les artistes étaient excommuniés.

— Mais, madame, reprit Chibrac, nous ne jouons pas la comédie.

— D'ailleurs, ajouta timidement l'abbé, on peut travailler à son salut dans toutes les professions.

Rassurée sur ce premier point, Agathe continua :

— Puisqu'il en est ainsi, il me reste à vous demander

s'il vous convient de vivre auprès de nous. Je n'ai pas d'enfant, ajouta-t-elle en baissant les yeux. Parmi les orphelines que j'élève, il n'en est pas une à laquelle j'aie osé donner dans cette maison une éducation et un rang qui, plus tard, l'exposeraient peut-être à tous les dangers du monde. Pour vous, je n'aurai pas les mêmes scrupules, puisque je vous retire d'un bourbier dans lequel vous auriez pu croupir toute votre vie...

Ici, Agathe fut violemment interrompue :

— L'art, un bourbier! s'écria Chibrac en bondissant.

— Je veux dire, reprit-elle un peu embarrassée, que l'âme de mademoiselle était vouée à la perdition éternelle — car dans votre profession, il est bien difficile de se sanctifier.

Les bras de Chibrac s'agitaient comme pour démentir de telles paroles. Madame Héloïse regardait avec impassibilité sa robe de velours noir. Serverette versait des larmes de honte en se voyant l'objet d'une scène aussi grotesque. Heureusement, l'abbé Peretty mit un terme à cette pénible situation.

— Vous vous méprenez, ma charitable amie, dit-il doucement à Agathe. Voulez-vous me permettre de parer à mademoiselle?

Chavanet entendit ces mots et d'un regard remercia l'abbé. Ce dernier alla vers Serverette, l'entraîna dans l'embrasure d'une croisée, et pendant quelques instants l'entretint à voix basse. Le silence le plus complet régnait parmi les autres personnages.

— Voilà qui est fait, s'écria joyeusement l'abbé en revenant vers eux, suivi de Serverette. Puis, s'adressant à Agathe : J'ai fait part de vos projets à mademoiselle; sauf le consentement de son oncle et tuteur, elle les accepte avec reconnaissance.

— Mon consentement est acquis, murmura Chibrac dont la voix tremblait.

— Je n'oublierai jamais, madame, ce que vous faites pour moi, dit alors Serverette, qui, par un mouvement plein de grâce enfantine, vint s'agenouiller devant sa bienfaitrice. Je m'efforcerai de vous aimer comme si vous étiez ma mère. Voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

Agathe fut séduite tout à fait et avança son front, que Serverette embrassa.

— Bien ! bien ! mon enfant, murmura-t-elle.

Alors, Chavanet tendit la main à la jeune fille, qui ne la prit pas.

— Et moi, mademoiselle ?

— Ma reconnaissance pour vous égalera l'affection que je vouerai à madame.

Chavanet fit la grimace. Il attendait mieux.

— Mademoiselle sait, reprit alors l'abbé Peretty, qu'elle passera un an à l'orphelinat en qualité de pensionnaire. Si, à l'expiration de ce délai, sa bienfaitrice a toujours à se louer de sa conduite et de son caractère, elle prendra sa place dans cette maison et sera adoptée par M. et madame Chavanet, ici présents.

— C'est bien cela ! répondit Chavanet.

A ce moment Chibrac, qui, pendant tout cet entretien, avait senti croître son émotion, s'avança vers sa nièce.

— Chère enfant, s'écria-t-il en fondant en larmes, il faut donc nous séparer !

Serverette entoura de ses bras le cou de son oncle et, le couvrant de baisers, elle lui dit :

— C'est pour notre bonheur à tous que j'accepte. Mais, nous nous reverrons souvent.

— Vous pourrez venir autant que vous voudrez,

ajouta l'abbé Peretty. On ne veut pas vous empêcher de voir votre nièce.

Ces bonnes paroles diminuèrent la douleur de Chibrac.

Pendant ce temps, madame Héloïse, immobile jusque-là, avait pris Chavanet à l'écart :

— Monsieur, dit-elle piteusement, vous vous chargez de la fortune de ma nièce, et nous ne saurions trop vous remercier. Mais, nous autres, qu'allons-nous devenir ? Elle était presque notre gagne-pain.

— J'ai tout prévu, répondit Chavanet. A dater de ce jour, vous recevrez une rente annuelle et viagère de douze cents francs.

— Vous serez donc notre bienfaiteur à tous! reprit madame Héloïse, subitement rassérénée à la pensée que désormais elle n'aurait plus à courir les villages et les cabarets, et pourrait vivre en grande dame à Orange.

Tous les arrangements étant arrêtés ainsi, il fut convenu que Serverette entrerait huit jours plus tard à l'orphelinat, mais que, dès ce moment, elle ne chanterait plus au café Barbusse, ni dans aucun autre. Madame Chavanet lui donna quelques conseils, et la famille Chibrac, après avoir exprimé sa reconnaissance, se retira, suivie de Chavanet, qui l'accompagna jusqu'au bout de l'escalier.

Arrivé là, il dit à Serverette :

— Mademoiselle, vous avez embrassé madame Chavanet en l'appelant : Ma mère. Vous allez donc devenir ma fille. Ne me permettrez-vous pas de vous donner un baiser paternel?

Serverette rougit, un peu décontenancée par cette proposition; mais elle tendit son front, sur lequel Chavanet eut l'audace de poser ses lèvres, qui frémirent au contact de ce visage chaste et virginal.

Le même jour la famille Chibrac repartit pour Orange. Frédéric et Barbassous l'accompagnèrent jusqu'à Privas. En quelques heures, le sergent et le braconnier s'étaient étroitement liés, à la faveur de leur mutuelle affection pour Serverette. Avant de la quitter, ils lui prodiguèrent de tendres adieux.

— Vous voilà bien près de devenir une grande dame, lui dit Frédéric. N'allez pas oublier vos amis !

— Je n'oublierai pas, répondit Serverette. Puis, s'adressant à Barbassous : Nous devons vivre l'un près de l'autre, dit-elle, venez me voir souvent. Si j'avais besoin d'un protecteur, c'est à vous que j'irais.

— Mademoiselle ! s'écria Barbassous ému jusqu'aux larmes, l'heure où je vous ai connue restera la plus belle de ma vie ; mon bras et mon cœur sont à vous.

Il était sincère autant que désintéressé en parlant ainsi. La veille, dans un moment d'exaltation, Frédéric lui avait avoué qu'il aimait Serverette, et Barbassous, un moment séduit par la beauté de la jeune fille, s'était empressé de refouler ses propres sentiments, décidé à n'en parler jamais, comprenant quels obstacles le séparaient d'elle.

Serverette continua, en s'adressant au sergent Laffrey :

— Il ne m'est pas permis de vous parler de mon amitié. Après ce qui s'est passé entre nous, ce serait trop ou trop peu. Il y a quelques heures, je n'aurais jamais consenti à vous laisser croire que je pourrais être un jour votre femme. Mais les circonstances ont changé. Serverette devenue la fille adoptive de madame Chavanet sera digne du lieutenant Frédéric.

Ces mots furent dits avec une grâce inexprimable. Frédéric y vit une preuve nouvelle de la délicatesse de cette charmante fille qui, tout en cherchant à intéresser

son ami à son propre bonheur, ne voulait pas cependant lui imposer un engagement prématuré.

— Je me demande si tout ceci n'est pas un rêve, répondit le sergent. Il y a trois jours encore, ma vie était faite de tristesse et de regrets. Je vous ai connue et aimée, et désormais mon ambition a un mobile si puissant, qu'il me semble que tout va me réussir. Je ne tromperai pas votre confiance. Le jour où l'épaulette me sera donnée, ce jour-là, je viendrai chercher ma femme. J'en fais ici la promesse solennelle, et j'en prends Barbassous à témoin.

— On peut donc se connaître et s'aimer en même temps? s'écria Serverette livrée à une joie infinie.

— C'est une jouissance réservée aux âmes d'élite, dit gravement Barbassous.

— Que d'événements en quelques jours! ajouta la jeune fille en se laissant embrasser par ses deux amis.

Durant les huit jours qui suivirent, la famille Chibrac, de retour à Orange, ne s'occupa que des préparatifs du départ de Serverette. Madame Héloïse, soit qu'elle sût gré à sa nièce d'être la cause de sa nouvelle fortune, soit qu'au moment de se séparer d'elle, elle voulût lui faire oublier les souffrances du passé, se montra pleine de tendresse et de sollicitude.

— Tu nous as porté bonheur, lui disait-elle, dans le transport de sa reconnaissance. Grâce à toi, la vie nomade est finie, au moins pour moi, car je ne sais si ton oncle voudra y renoncer.

— Jamais! répondit Chibrac, qui avait entendu ces paroles. Je n'aurais pas assez de courage pour supporter la perte de Serverette et abandonner ma carrière artistique. Le culte de l'art seul pourra me consoler de ne plus vivre auprès de mon enfant.

— Vous viendrez me voir, dit la jeune fille, qui cherchait à consoler son oncle.

Il répondit affirmativement, mais, en même temps, il se rappelait que Chavanet lui avait donné à entendre qu'il ne serait pas convenable, en raison de sa profession, qu'il se montrât trop souvent à Saint-Étienne de Boulogne.

A l'expiration du délai fixé par les bienfaiteurs de Serverette, la jeune fille se mit en route pour revenir au château. Son oncle seul l'accompagnait. En embrassant pour la dernière fois madame Héloïse, elle sentit son cœur se serrer. Sa vie passée n'avait pas été toujours heureuse. Mais elle avait trouvé un dédommagement dans l'affection de son oncle. Cette affection allait manquer à sa vie. Il fallait plaire à des visages nouveaux. Sortirait-elle victorieuse de cette épreuve? Ces pensées maintinrent longtemps une tristesse indicible que ne pouvait diminuer l'attitude désolée du malheureux Chibrac.

Enfin, un matin du mois d'octobre, douze jours après les événements racontés dans les premiers chapitres de ce récit, Serverette vint prendre possession de sa nouvelle demeure.

Les adieux de Chibrac furent déchirants. Le pauvre homme sanglotait à fendre l'âme. Il fallut que Barbassous, qui l'avait accompagné jusque-là, l'entraînât pour mettre un terme à cette scène cruelle. Serverette n'était pas moins émue.

— Monsieur, dit son oncle à Chavanet, je vous laisse ma fille et je vous la confie.

Ce fut son dernier mot. Il repartit pour Orange le même soir.

Désormais sa nièce se trouvait seule, au milieu de

gens qu'elle se promettait d'aimer, mais qui lui étaient encore inconnus.

Quant à Chavanet, il était radieux : Serverette était en son pouvoir.

Digitized by Google

X

Six mois seulement s'étaient écoulés depuis l'entrée de Serverette dans la maison Chavanet, et déjà la plus grande partie du programme dont madame Agathe Chavanet avait exigé d'elle l'exécution avant d'en faire sa compagne et sa fille, était remplie. Le noviciat qu'on lui avait imposé touchait à son terme.

Placée d'abord à l'orphelinat au même titre que les pensionnaires qui s'y trouvaient alors, la jeune fille avait abrégé l'apprentissage de la vie nouvelle à laquelle on la destinait.

Dès son arrivée, les religieuses s'étaient aperçues qu'elles n'avaient plus rien à apprendre à leur nouvelle recrue. Grâce à la sollicitude bien entendue de Chibrac, elle savait tout ce qu'une femme doit raisonnablement savoir.

Elle fut donc regardée bientôt non comme une élève, mais comme une maîtresse. On lui confia la surveillance de ses petites camarades, et elle apporta dans ses fonctions tant de douces qualités que les enfants ne tardèrent pas à l'aimer comme une sœur dont l'âge et la supériorité devaient inspirer autant de respect que d'affection.

Partout elle se prodigua. Dans les classes, à l'infirmerie, dans les ateliers, on la vit toujours et partout donner

l'exemple de l'aménité, de la patience, de la soumission. Cette nature fière et cruellement éprouvée s'humanisa, si l'on peut dire ainsi.

Il est vrai que, dans son âme chaste, de grands changements s'étaient opérés. Quelques mois d'une vie faite de retraite et de repos l'avaient en quelque sorte transformée.

Après avoir longtemps vécu d'une existence bruyante, livrée surtout aux impressions extérieures, Serverette, guidée par les directrices de l'orphelinat et par l'abbé Peretty, s'était vouée plus assidûment aux pratiques religieuses qui, sagement observées, ont pour effet d'apaiser l'exaltation des âmes jeunes et ardentes. Ne goûtant que de pures et calmes joies, elle n'avait plus, comme autrefois, à comprimer ses aspirations. Par conséquent, plus de révoltes intérieures, plus de ces colères sourdes qui font tant de mal et ouvrent l'esprit au dédain et à l'orgueil. Se contentant de s'abandonner aux élans de sa belle nature, elle n'avait qu'à se laisser aimer, recueillant ainsi tous les bénéfices d'un aimable caractère auquel on se plait à rendre ce qu'il donne ou veut donner.

Agathe fut séduite par le bon cœur, l'intelligence et l'esprit de Serverette. Elle avait d'abord voulu que la jeune fille passât une année entre les mains des religieuses, afin qu'on pût à loisir étudier son caractère et au besoin le réformer. Mais l'inutilité de ces précautions fut bientôt démontrée, et madame Chavanet ayant reconnu que sa petite amie était digne d'affection, il fut décidé que Serverette prendrait, sans attendre l'expiration du délai d'un an primitivement fixé, la place qu'on lui destinait dans l'avenir.

La chambre de Serverette fut installée à côté de celle

d'Agathe, et dès ce jour commença pour elle une existence plus conforme à ses goûts et à ses qualités.

Agathe n'avait pas une mauvaise nature. L'isolement de son enfance, la mélancolie de sa jeunesse, l'absence des baisers maternels, les terreurs que lui causait son père, qui ne comprenait la tendresse que mitigée de sévérité, enfin la stérilité de son mariage, l'avaient jetée et maintenue dans une existence toujours dominée par la crainte de l'enfer. Ce n'est pas Chavanet qui pouvait, — tel qu'on le connaît maintenant, — apporter dans cette vie froide et sans issue, la lumière et la chaleur. Quant à l'abbé Peretty, c'est en vain qu'il avait essayé d'en élargir les horizons.

Serverette ouvrit le cœur d'Agathe aux rayons du soleil. Elle communiqua à ce cœur presque éteint, bien qu'il n'eût jamais vécu, quelque chose des feux qui brûlaient en elle. Sa gaieté, ses sourires, l'égalité de son humeur eurent raison des préjugés entassés dans cet esprit borné, et si la conversion ne fut pas complète, du moins Agathe trouva dans ce premier changement une gaieté et un repos d'esprit inconnus pour elle jusque-là. La présence de cette jeune fille dans sa maison lui donna-t-elle quelque chose des douceurs de la maternité dont elle avait été privée? Qui le sait? Mais, ce qu'on peut dire, c'est qu'elle éprouva pour la première fois un sentiment qui ressemblait à l'amour maternel.

La vie de Serverette fut donc une vie heureuse, car, en devenant la joie de cet intérieur, en sachant plaire à tous, elle se vit entourée, choyée, honorée, comme si elle avait été véritablement la fille de madame Chavanet.

On la laissait libre d'agir à sa guise. Loin d'exiger d'elle les efforts qu'elle avait exigés de son mari, Agathe la traitait en enfant gâtée. Le matin, elle l'eût laissée

dormir jusqu'à dix heures, si Serverette n'eût pris l'habitude, dans le but de lui plaire, de l'accompagner à la messe. A table, les meilleurs morceaux étaient pour elle. Manette avait ordre de céder à tous ses caprices, ordre bien inutile, car Serverette n'en avait pas.

Plusieurs fois, elle fut chargée d'aller répandre, au nom de madame Chavanet, des bienfaits parmi les pauvres familles de la contrée. La manière dont elle s'acquitta, de cette tâche la fit chérir par tous ceux qu'elle approchait. Il ne fut bientôt question dans le pays que de la fille adoptive des châtelains. Elle ne l'était pas encore; mais on se plaisait à la parer de ce titre, car il semblait qu'elle eût attiré sur eux des bénédictions sans nombre et fait succéder à la dévotion rigide et hautaine qu'on pratiquait au château, une dévotion tolérante, féconde en bons exemples et en bons conseils, aimable jusqu'en ses leçons.

Le dimanche, aux offices, elle charmait les fidèles par d'harmonieux cantiques, qu'elle chantait avec toute la ferveur extatique dont son âme était remplie, et l'abbé Peretty, ravi de l'entendre et de la voir, la comparait à sainte Cécile.

Enfin, elle avait appris à monter à cheval et sortait tous les jours, soit avec Chavanet, soit avec un domestique. Agathe se mettait alors à la croisée de sa chambre pour voir partir « sa fille ». Celle-ci était charmante dans sa longue robe noire, coiffée d'un chapeau de feutre, orné d'une plume. On la mettait en selle. Sa jument blanche piaffait.

— Prends garde, mon enfant, s'écriait Agathe alarmée.

Pour toute réponse, Serverette envoyait un baiser à

sa bienfaitrice, et son cheval s'élançait au galop par la grille ouverte de la grande cour.

Au sein de sa nouvelle vie, Serverette n'avait pas oublié ses amis. Trois fois en six mois, elle était allée à Orange voir son oncle Chibrac et sa tante madame Héloïse. Celle-ci vivait maintenant dans une heureuse oisiveté, grâce à la rente viagère constituée par Chavanet; l'autre chantait toujours dans les concerts des villages, « par amour de l'art ».

La jeune fille dirigeait souvent ses promenades du côté de la maison de Barbassous, qui, de son côté, venait fréquemment apporter son gibier au château. Elle aimait cet homme, doux et bon comme s'il n'eût pas été doué d'une irrésistible énergie et d'une force athlétique. Se doutait-elle alors qu'il devait occuper dans sa vie la plus grande place?

Quant à Frédéric, qui était toujours en garnison à Privas, n'ayant pas osé parler de lui à madame Chavanet, elle n'avait voulu, par un sentiment d'honnêteté facile à comprendre ni lui écrire, ni le revoir. Mais elle lui faisait fréquemment savoir par Barbassous qu'elle songeait toujours à lui, et qu'aucune de ses idées sur l'avenir ne s'était modifiée.

Telle était sa vie, six mois après les événements racontés dans nos précédents chapitres. Elle touchait alors à sa dix-huitième année. Sa beauté s'épanouissait tous les jours, dans le bonheur, comme une fleur qui s'ouvre peu à peu sous les larmes bienfaisantes de la rosée et sous les chauds rayons du soleil. La santé se lisait en fraîches couleurs sur sa chair douce et ferme. Ses yeux noirs éclairés par une flamme intérieure, et noyés dans un fluide impalpable, brillaient ainsi que deux perles à la surface de la mer. Ses belles formes, délicates comme un

Digitized by Google

chef-d'œuvre, se devinaient à la pureté des traits de son visage, à l'exquise longueur de ses mains, à l'ondulation et à la noblesse de sa démarche.

Chavanet assistait patiemment à ce travail de la nature, n'ayant rien changé dans sa manière d'être et de parler. Il semblait heureux des joies d'Agathe, se félicitait auprès d'elle d'avoir apporté une aussi puissante distraction à sa vie monotone, et témoignait à Serverette l'affection d'un père pour sa fille.

Mais ces apparences tranquilles cachaient d'horribles tempêtes. De même que dans la belle saison, il allait tous les jours sous les arbres de son parc pour épier la prochaine maturité des fruits, afin de les cueillir, de même il attendait que l'heure sonnât de se révéler à Serverette.

Les manifestations enfantines de cette âme innocente, la pudeur qui s'en dégageait comme un délectable parfum, le spectacle de cette pure jeunesse, épanouie dans sa puberté, étaient, pour ce libertin, autant d'attraits irritants.

Il vivait auprès d'elle, l'embrassant tous les jours, — car un père embrasse sa fille, — se grisant de ses paroles, la sentant appuyée confiante à son bras, se faisant ainsi toujours et de toutes choses un nouveau mobile à ses désirs, mais les transformant, par sa continence même, en d'âcres et pénétrantes voluptés; lutte de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants, dans laquelle il ne matait ses sens déchaînés qu'en se créant des espérances coupables qu'il leur donnait en pâture, afin de les apaiser.

Il n'avait renoncé à rien. Le but qu'il avait voulu poursuivre était toujours devant ses yeux, mais il guettait son heure; car, s'il était vicieux, il était aussi patient. Pendant quinze ans, il avait attendu, au prix des plus rudes

sacrifices, le testament de sa femme. Il pouvait bien attendre quelques mois la chute de Serverette.

Tout d'ailleurs lui commandait la prudence. Une proposition mal accueillie, un éclat trop tôt provoqué pouvaient le perdre à jamais dans l'esprit d'Agathe. Il avait à cet égard des résolutions si bien arrêtées que, lorsque ces tentations devenaient trop fortes, il s'enfuyait à Privas, chez madame de Pélussin, qui avait le don de le contenir, tout en l'encourageant dans ses misérables desseins.

— Patience! lui disait-elle, tout viendra à souhait, la fille et l'argent. Comme je vous l'ai souvent répété, il ne s'agit que d'être prudent.

En principe, Serverette avait eu comme un vague pressentiment de ce qui se passait dans l'âme de Chavanet. Ce pressentiment datait du jour où, sous le péristyle du château, au moment où elle en sortait pour la première fois, il avait voulu l'embrasser. Depuis, elle avait parfois surpris ses regards attachés sur elle avec une expression singulière, inexplicable pour elle, mais qui la faisait involontairement pâlir.

Avec le temps et les habitudes d'une vie quotidienne, cette impression s'effaça. Les arrière-pensées, d'ailleurs toujours mal définies, s'évanouirent. Agathe parlait de son mari comme du meilleur des hommes. A l'église, Serverette était témoin de la piété de Chavanet; au château, elle le voyait tous les soirs à genoux au milieu des serviteurs, récitant la prière, conformément à une vieille et touchante coutume. Elle connaissait sa charité. L'abbé Peretty le traitait avec les égards dus à la vertu. Enfin il ne s'était jamais départi d'une affection toute paternelle, toujours respectueusement exprimée. Que pouvait-elle redouter?

La pauvre enfant se livra donc tout entière avec lui au plaisir qu'elle éprouvait de plaire à tous ceux qui lui faisaient du bien et de se montrer reconnaissante. Hélas! cette confiance devait la perdre.

Depuis son arrivée au château, elle avait vu venir l'automne, s'écouler l'hiver et commencer le printemps.

Le printemps, c'est la saison bénie! Tout renaît, tout revit. La terre se réchauffe, les arbres reverdissent, les oiseaux, chassés par les froids, reviennent à tire-d'aile au nid abandonné, les prairies sont en fleurs, et les lilas secouent, dans l'air qu'ils parfument, leurs panaches roses dont les pétales, détachés par la brise, tombent en fine pluie sur l'herbe qui croît à leurs pieds.

A ce renouveau, l'âme de Serverette s'épanouissait avec la nature. Elle aimait à se promener dans le parc, à gravir les montagnes, pour assister à la pousse des bruyères et au dégel des sources, à courir à cheval sur les routes blanches qui sillonnent le pays. Tous les jours, elle entreprenait quelque excursion nouvelle, n'ayant d'autre regret que de ne pouvoir entraîner sur ses traces madame Agathe, que le pauvre état de sa santé, de plus en plus compromise, retenait dans sa chambre.

— J'ai une envie folle, dit-elle un soir à Chavanet.

— Laquelle? demanda celui-ci.

— Je voudrais... mais vous allez rire.

— Dites toujours.

— Je voudrais aller déjeuner demain à l'auberge de Barbassous.

— Rien n'est plus facile, répondit Chavanet en souriant.

— Mais tu n'y veux pas aller seule, apparemment? dit Agathe avec inquiétude.

— Non, sans doute.

— Je vous accompagnerai, Serverette, si vous voulez de moi, reprit Chavanet avec empressement.

— Vous êtes complaisant, et je vous remercie. J'accepte. Nous partirons de bonne heure, afin de pouvoir faire le grand détour.

— Vous partirez après la messe, ajouta madame Chavanet.

Ce que Serverette appelait faire le grand détour consistait à passer par un pauvre hameau qu'on appelle les Moulins, qui se trouve de l'autre côté de la route d'Aubenas, sur la droite de Saint-Étienne. En prenant ce chemin, il y avait, pour arriver à la maison de Barbassous, quinze kilomètres environ à parcourir.

Cette maison était située, comme on le sait déjà, au pied de la montagne que domine le col de l'Escrinet. Barbassous demeurait là avec sa mère, veuve d'un ancien facteur rural. Cette brave femme, déjà fort âgée, vivait d'une petite pension due aux services de son mari, et du produit assez lucratif de son auberge avantageusement connue par les rouliers et les paysans, qui s'y arrêtaient dans le jour pour manger, boire et y coucher, lorsqu'en hiver la nuit les surprenait en cet endroit.

La veuve Barbassous n'avait plus qu'une passion au monde, et c'était pour son fils. Afin de ne pas se séparer d'elle, ce dernier, qui la vénérait, ne s'était ni marié ni fixé dans une des villes voisines, où il aurait pu facilement s'employer, étant armurier de son état.

Pendant la saison de la chasse, il était toujours sur la route ou dans la montagne, le fusil sur l'épaule et le sac au dos. C'est pour cela que, dans le pays, on l'appelait le braconnier, nom qu'il ne méritait pas, car il ne chassait qu'en temps opportun et avec un permis. On ne pouvait, en vérité, appeler braconnage les rares coups de fusil

qu'il tirait en temps prohibé, pour apporter à sa mère quelques-unes des perdrix rouges du pays, si fort prisées par les gourmets. Lorsqu'il ne poursuivait pas le gibier, il travaillait dans les fermes des environs.

Ainsi, la mère et le fils vivaient tranquillement, n'ayant des nouvelles des villes que par les voyageurs qui s'arrêtaient chez eux. Cette existence leur suffisait, à la mère puisqu'elle entrait dans sa soixante et dixième année, au fils parce qu'il savait borner ses désirs, dans le but de donner à celle-ci une vieillesse heureuse.

C'est dans cette maison, dont elle connaissait l'honnêteté, que Serverette avait eu la fantaisie d'aller déjeuner. Elle y trouvait toujours dans la bouche d'un ami des nouvelles de Frédéric; elle y était reçue comme une reine, autant de raisons qui la lui faisaient aimer.

Le matin, elle fut sur pied de bonne heure et entendit, selon l'usage, la messe avec M. et madame Chavanet.

Un palefrenier amena les chevaux à la porte de l'église, de telle sorte que Serverette et son compagnon purent se mettre immédiatement en route.

A neuf heures, ils étaient déjà loin du village.

Encore, à ce moment, la jeune fille pouvait croire que l'ère de son bonheur ne finirait jamais.

XI

Quelle matinée radieuse ! Jamais plus pure lumière n'était descendue du ciel. Jamais plus saines émanations n'étaient sorties de la terre. Dans l'air clair et embaumé, une brise fraîche et douce passait, effleurant la cime des arbres qui rendaient un harmonieux bruissement.

L'âme de Serverette goûtait une sérénité sans mélange et une quiétude absolue. Dans les joies de la nature reverdie, elle retrouvait l'image des siennes, comme dans un miroir l'image de sa beauté. Tout semblait lui sourire. C'est pour la saluer que les branches des arbres oscillaient sur leurs troncs noueux; pour faire entendre à ses oreilles une harmonieuse musique que l'eau jaillissait des rochers et que les oiseaux modulaient leurs chansons; pour réjouir ses yeux que les fleurs s'ouvraient sur son passage, que le gazon des prairies permettait au soleil de transformer les gouttes blanches, dont la rosée l'avait couvert, en autant de perles transparentes et irisées.

Le cheval de Serverette lui-même paraissait fier de son fardeau. Il dressait sa longue crinière, en relevant la tête et marchait noblement. Quant à la jeune fille, elle se livrait tout entière au charme suave de ce beau jour, et l'éclat de son visage révélait la grandeur de ses impressions et l'étendue de ses jouissances. Comme cela arrive

toujours, lorsque l'âme subit une heureuse émotion, elle gardait le silence.

Chavanet, non moins silencieux, allait à ses côtés, absorbé dans une contemplation secrète dont elle était l'objet. Lui aussi était ému, mais seulement par le trouble singulier qu'il éprouvait. Il aurait voulu parler, avouer ses sentiments à la jeune fille. Il n'osait pas, et l'effort qu'il faisait pour se contenir amenait sur son visage l'expression des combats qui se livraient en lui.

Ils avaient ainsi marché une heure et demie environ et ne se trouvaient plus qu'à un kilomètre de la maison de Barbassous, lorsque Serverette manifesta le désir de s'arrêter un moment pour se reposer. Chavanet mit pied à terre et aida sa compagne à descendre de cheval.

Ils étaient en ce moment dans l'un des plus jolis sites du vallon de Luol. Après s'être engagés dans un petit sentier qui s'ouvre à droite de la route, ils venaient d'arriver au milieu d'une vaste prairie recouverte de châtaigniers, qui se continue jusqu'à la cime des collines qui l'entourent et aux pieds desquelles coule un ruisseau. On ne pouvait rien rêver de plus mystérieux, de plus caché, de plus solitaire que ce coin perdu au milieu des montagnes.

Tandis que Chavanet attachait les chevaux à un arbre, Serverette, réunissant sur son bras droit les plis de sa robe, traversa la prairie pour cueillir des pâquerettes et des narcisses qui s'épanouissaient dans l'espace laissé vide par les châtaigniers. Puis, lorsqu'elle eut fait une ample provision de ces modestes fleurs, elle alla s'asseoir sur les premiers degrés de la colline.

De loin, Chavanet avait suivi tous ces gracieux mouvements. Il la vit quitter son chapeau, qui laissa ses beaux cheveux en désordre, et y déposer ses fleurs, dont

elle se mit à faire un bouquet, en les prenant l'une après l'autre et en les arrangeant dans sa main.

A ce moment, une idée diabolique traversa le cerveau du misérable. Ils étaient seuls; elle, sans défiance, tout entière à lui. L'heure n'était-elle pas propice pour parler enfin de cette passion si longtemps contenue? Qui le saurait? Ce n'est pas Serverette qui oserait le dire D'ailleurs, peut-être ne repousserait-elle pas ses aveux.

En vain la prudence conseillait à Chavanet de se contenir encore, d'attendre, de se soumettre aux conseils de madame de Pélussin. Le désir parlait plus haut que la prudence. Dans cette âme pervertie, les vertus de Serverette, sa jeunesse, son innocence, sa chasteté, devenaient autant d'aiguillons qui l'excitaient. Jamais il ne l'avait vue belle comme ce jour-là. Jamais, non plus, elle ne s'était montrée plus confiante. Toutes ces raisons le déterminèrent, et tandis que Serverette, ignorante de ce qui se passait en lui, le regardait venir en souriant et en lui montrant son bouquet qu'elle venait de terminer, il s'avançait vers elle, excité par toutes les inspirations de son cerveau dévergondé.

— J'ai fini, dit-elle, lorsqu'il fut à ses côtés, en attachant les fleurs à son chapeau. Allons chez Barbassous.

— Rien ne presse, répondit-il en tremblant comme un criminel. Cet endroit est si beau qu'on ne voudrait jamais le quitter.

— Nous partirons lorsque cela vous fera plaisir.

Il s'avança encore, se mit lentement à genoux devant elle, et comme elle le regardait avec surprise :

— O Serverette, dit-il, que vous êtes belle!

Elle croyait avoir mal entendu. Il continua :

— N'aurez-vous pas pitié de moi, Serverette? Ne

mettrez-vous pas un terme à mon supplice? Ne verrez-vous pas enfin que je vous aime?

— Vous! vous! vous!

Elle répéta ce mot trois fois, clouée à sa place par une douloureuse stupéfaction.

— Depuis que je vous connais, reprit-il, je porte en moi un amour profond qui me tuera si vous ne me permettez de vous en parler.

Et il tendit vers elle ses mains suppliantes.

Mais elle était déjà debout. Son chapeau avait roulé à ses pieds. Les plis de sa robe étaient réunis sous son bras. Sa main droite serrait fiévreusement une mignonne cravache.

— Vous êtes fou, dit-elle sévèrement, ou vous êtes ivre. Revenez à vous. Partons. Venez.

— Oui, fou d'amour, ivre de désirs. Je t'aime, Serverette. Ne m'entends-tu pas? N'as-tu donc jamais deviné ce feu qui me dévore? Ma voix tremblante, lorsque je t'approche; mes lèvres frémissantes lorsque je t'embrasse, mes yeux égarés lorsque je te regarde, ne t'ont-ils pas révélé la puissance de ma passion?

Elle reculait toujours, tremblante, atterrée.

— Ne t'enfuis pas. Laisse-moi te parler. Écoute-moi. Je t'aimai le soir où je te vis pour la première fois au café Barbusse. Tu étais belle alors, mais depuis que de grâces nouvelles tu m'as révélées. Cependant, j'ai eu le courage de me taire. Je craignais de t'effaroucher. J'ai souffert cruellement. Tu ne connais pas encore cette fièvre que le désir allume en nous. Tu n'as pas sondé la profondeur de ce supplice. T'aimer, te voir, t'entendre, et toujours s'imposer silence, quelle torture! Aujourd'hui, je n'y tiens plus.

— Taisez-vous, malheureux! s'écria-t-elle.

Digitized by Google

Et elle voulut fuir.

Mais, à son tour, il s'était levé. Ce n'est plus à genoux et humblement qu'il parlait, mais debout et en maître.

— Cet amour fondit sur moi lorsque je te vis. Un seul de tes regards l'alluma. J'aurais mieux fait de te le dire; mais je n'osai. Alors, j'eus l'idée de t'obliger à vivre à mes côtés. Je proposai à ma femme de t'adopter. Je pensais qu'ainsi, en me voyant tous les jours, tu apprendrais à me connaître et tu me comprendrais. Tu n'as rien deviné, cruelle enfant, ou tu as feint de ne rien deviner. Il a donc fallu que je te parle. C'est fait. Vas-tu me maudire ?

Il y eut un moment de solennel silence. Ils entendaient battre leur cœur dans leur poitrine soulevée.

— Ainsi, dit lentement Serverette, voilà l'abîme vers lequel vous m'entraîniez; voilà le prix que vous vouliez exiger de vos bienfaits?

— Est-ce donc un crime de t'aimer? Pourquoi Dieu t'a-t-il faite si belle ? pourquoi te plaisais-tu à m'exciter sans cesse ?

— Moi! s'écria-t-elle.

Il continua :

— Sans le vouloir, j'en conviens. Mais je n'en ai pas moins bu le doux poison que me versaient tes yeux et ta bouche. Ton regard m'enivre! Ta parole me bouleverse, et ma vie auprès de toi n'a été qu'un âcre et voluptueux martyre.

— Ah! vous me faites horreur!

En disant ces mots, elle essayait de s'éloigner de lui; mais il se rapprochait sans cesse, la poursuivant comme s'il eût voulu l'enlacer dans ses bras frémissants.

— Tu ne sais pas ce qu'a été ma vie depuis quinze ans. Je ne veux rien te cacher. Je me suis marié sans

amour, par ambition, par calcul. Je voulais être riche, et j'attends encore cette fortune que je croyais tenir alors, et que j'ai vainement poursuivie depuis. Pour l'obtenir, j'ai été vil, lâche, menteur, hypocrite. J'ai feint des sentiments que je n'avais pas, défendu des croyances qui n'étaient pas les miennes. J'ai refoulé mes passions. Je me suis étouffé à plaisir. Eh bien! vois si je t'aime. C'est au moment où je touche au terme de mes efforts, où je vais posséder la fortune qui doit en être le prix, c'est à ce moment qu'au risque de tout compromettre, n'y tenant plus, je tombe à tes pieds. Serverette! Serverette! aie pitié de moi! Ne me repousse pas.

Serverette avait écouté cette confession rapide, saisie d'horreur, comme elle l'avait dit, d'horreur et d'épouvante, en voyant d'un seul coup la grandeur de cette infamie. Elle ne pouvait en croire ni ses yeux ni ses oreilles.

Non, ce n'était pas son bienfaiteur qui lui parlait ainsi, ce n'était pas le mari d'Agathe; ce n'était pas ce chrétien dont elle avait admiré la piété et envié la ferveur. Un trouble affreux s'était emparé d'elle; pour la première fois, elle entendait ce langage de la passion folle dont elle n'avait connu les échos que par quelques livres ouverts par hasard et refermés aussitôt.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, éperdue, ouvrez les yeux de ce malheureux! faites cesser son égarement! — Et s'adressant à lui : — J'en ai trop entendu, dit-elle; vous auriez pu vous épargner des aveux qui vont mettre entre nous une insupportable contrainte et m'obliger peut-être à fuir votre maison. Chavanet tressaillit.

— Fuir ma maison! et pourquoi? Mon amour est-il donc si monstrueux? Suis-je votre père? Suis-je un vieillard? Non! vous pouvez m'aimer sans rougir. Nous

sommes jeunes tous les deux. J'ai trente-huit ans, et jamais mon cœur n'avait été chaud comme à présent. Aimez-moi, ou du moins laissez-moi vous aimer. Mon affection sera douce, tendre, bonne. Elle égalera ma reconnaissance, car vous aurez mis un terme à mes maux. Mon âme ulcérée, vous pourrez la régénérer, la guérir. Je ne vous demande rien que de me laisser devenir votre esclave et d'abaisser sur moi, avec sympathie, votre doux regard.

— Que dit-il, grand Dieu? mais c'est monstrueux ce que vous me proposez; vous aimer, moi! Suis-je votre femme?

— Non; mais un jour tu pourras l'être. Agathe ne vivra pas. Crois-tu qu'alors j'oublierai? Je ne veux jamais cesser de te chérir.

C'en était trop. Ce langage après avoir épouvanté Serverette l'irrita, et c'est d'une voix sévère qu'elle répondit :

— Vous avez donc pu croire que je trahirais ma bienfaitrice. Vous avez pu croire que je deviendrais votre complice; que je lui volerais sa place dans votre vie; que j'installerais l'adultère, presque l'inceste à son foyer? Vous m'avez mal jugée, monsieur; connaissez-moi mieux. Dans la pauvreté, j'avais juré de ne rien faire jamais dont j'eusse à rougir. Ma vie nouvelle n'a pas changé mes résolutions, et ce n'est pas parce que j'ai entrevu la fortune que je manquerais à mon serment. Maintenant, cessez un langage qui m'offense, car si vous persistiez, je n'aurais plus qu'à m'enfuir et à ne plus vous revoir.

— Exciter ton courroux et t'aimer tant! murmura le misérable.

Elle continua :

— Je ne vous en veux pas; je vous plains seulement,

car, si vous tenez, comme vous semblez le dire, à l'opinion que je puis avoir de vous, je ne puis vous cacher que vous vous êtes fait bien du mal. Votre conduite ne laisse en moi qu'un sentiment : le mépris. Vous vous êtes tristement révélé, et quand je songe aux sentiments religieux que vous affichez, aux devoirs que vous pratiquez ouvertement, je me demande comment vous pouvez les allier aux horreurs que vous venez de me dire.

— On ne commande pas à son cœur, répondit-il.

— Tout vous faisait un devoir de vous taire; mon ignorance des choses dont vous avez parlé, mon âge, le respect que vous me devez, puisque votre femme m'appelle sa fille. Et vous me donnez une triste preuve de l'estime que vous avez pour moi. Si vous ne m'aviez pas connue sur des planches, me parleriez-vous ainsi ?

Il ne répondit pas.

— Maintenant, dit-elle, partons. Je retourne au château. Soyez sans crainte, ajouta-t-elle en devinant sa pensée à un geste. Je feindrai une indisposition, je vous promets de ne jamais rappeler, ni à vous ni à d'autres, cette scène dont vous vous repentirez, je l'espère encore pour vous.

En disant ces mots, elle fit un pas en avant pour partir. Mais ce n'était point le compte de Chavanet. Au point où en étaient les choses, il n'avait plus à redouter de se compromettre davantage. Autant les pousser plus loin. Laisser partir Serverette sans rien obtenir d'elle, c'était la perdre à jamais. Cette réflexion fut si rapide qu'au moment où, se croyant débarrassée de ses obsessions, elle allait rejoindre son cheval, il se trouva devant elle. Elle ne dit que trois mots :

— Laissez-moi passer.

Mais il avait pris ses résolutions.

Digitized by Google

— Pas avant que vous m'ayez prouvé que vous pardonnez à mon délire.

— Si c'est du délire, répondit-elle avec effort, je vous pardonne.

— Alors, embrassez-moi.

Et il tendit les mains vers elle.

— Oh! jamais!

— Tu vois bien, s'écria-t-il, que tu m'en veux, que tu ne comprends pas l'effervescence de ma passion. Tu ne me pardonnes pas. Eh bien! si je dois emporter d'ici la marque de ton courroux, je veux le mériter tout à fait. M'as-tu compris?

— Misérable!

— Un baiser, Serverette, un seul!

Comme en même temps qu'il parlait, il suivait tous les mouvements de la jeune fille, en la serrant de près, elle devina où il en voulait venir; la colère monta à son cerveau, et reculant vivement :

— Si vous avez cru, dit-elle, avoir raison de moi par la force mieux que par les menaces, vous vous êtes trompé.

Mais il n'entendait plus. Son visage était pourpre, ses yeux injectés de sang, ses cheveux dressés sur son front, ignoble et terrible à la fois.

— Tu seras à moi! hurla-t-il.

Pour son malheur, son bras effleura la taille de Serverette qu'il cherchait à saisir.

— Coquin! s'écria-t-elle.

Et, par un geste rapide, sa main droite s'avança brutalement. Dans cette main se trouvait sa cravache, dont l'extrémité cingla par deux fois le visage de Chavanet avec tant de force et de telle sorte, qu'il en fut pendant

dix minutes littéralement aveuglé. Il tomba sur ses genoux en jurant.

Sans attendre qu'il pût rouvrir les yeux, Serverette prit la fuite dans la direction de l'auberge, et pendant un moment, le misérable entendit la voix éplorée de la jeune fille qui implorait du secours en criant :

— Barbassous ! Barbassous !

XII

Le même jour, la mort était entrée dans la maison de Barbassous. Sa mère venait de rendre le dernier soupir à la suite d'une courte maladie, à laquelle la vieillesse avait rapidement donné un caractère dangereux.

L'abbé Peretty, après avoir assisté la mère et consolé le fils jusqu'au suprême moment, était retourné à Saint-Étienne, laissant le malheureux garçon agenouillé dans la maison solitaire, devant ce lit sur lequel reposait le corps enseveli déjà par lui.

Si le vénérable prêtre était sorti une heure plus tard, il aurait entendu les cris de Serverette et rencontré la jeune fille qui marchait, affolée de terreur et de colère, vers la maison de Barbassous.

Ces cris éplorés, ce dernier les entendit d'abord, sans les comprendre. Ils devinrent plus distincts; son propre nom résonna à ses oreilles, prononcé par une voix qu'il crut reconnaître. Il se releva et courut au dehors. Alors il aperçut Serverette, les yeux égarés, les cheveux en désordre, marchant rapidement. Il s'élança à sa rencontre et, préoccupé de sa seule douleur, il lui dit :

— Ah! mademoiselle, c'est le ciel qui vous envoie. J'avais besoin de vous voir; ma mère est morte!

Mais, au même moment, en se trouvant plus près de

la jeune fille, il la vit telle qu'elle était, bouleversée, pâle à faire peur.

— Ciel! s'écria-t-il, qu'avez-vous? qu'arrive-t-il?

Mais, frappée de stupeur par la nouvelle que Barbassous venait de lui apprendre, elle ne répondit pas.

— Votre cheval s'est emporté? reprit-il? Êtes-vous blessée?

— Non, répondit-elle, je suis blessée, mais dans le cœur, et ma blessure, personne ne la connaîtra. Mon pauvre ami, j'ignorais ce fatal événement. Ce n'est pas en ce moment que j'irai vous entretenir de mon malheur.

En disant ces mots, elle était arrivée devant la maison. Là, ses forces l'abandonnèrent. Elle tomba sur un banc de pierre placé à côté de la porte, et, pour la première fois depuis le commencement de l'horrible scène, des larmes jaillirent de ses yeux.

La douleur de Barbassous ne tint pas devant le spectacle de celle de son amie.

— Mademoiselle, lui dit-il, je veux connaître ce malheur qui vous frappe. Le mien est consommé. Mes larmes ne feront pas revenir celle qui n'est plus. Je l'ai pieusement soignée jusqu'à la mort. Elle m'a béni. Son âme s'est envolée et j'ai cousu son cadavre dans un linceul. Elle n'a donc plus besoin de moi. Je puis vous servir sans manquer à mes devoirs. Elle vous aimait, et c'est lui plaire par delà la mort que de vous donner le secours dont vous avez besoin. Parlez, je vous en prie.

Pour toute réponse, Serverette entraîna Barbassous dans l'intérieur de la maison.

— Êtes-vous seul? demanda-t-elle.

— Seul avec la morte, répondit-il. La servante est au village pour faire constater le décès, le valet à Privas, où

je l'avais envoyé afin d'avoir un médecin, qui viendra trop tard. Vous pouvez parler.

— J'avais promis de ne rien dire, reprit Serverette. Mais ce secret m'étoufferait si je ne vous le confiais. D'ailleurs, j'aurai besoin de vous.

Et la pauvre petite raconta avec une éloquente indignation la lâche agression de Chavanet et ce qui s'en tait suivi.

Barbassous demeura stupéfait.

— Si vous ne me racontiez pas vous-même ces choses, je ne voudrais pas y croire, dit-il.

Il réfléchit un moment, puis il ajouta :

— Cependant, mademoiselle, malgré l'horreur de sa conduite, il faut être indulgente. Les hommes ne sont pas toujours les maîtres de leur cœur, on doit les plaindre.

— Je serais indulgente, répliqua vivement Serverette, s'il s'était contenté de me parler de son amour et de vouloir me le faire partager. Mais il m'a révélé l'infamie de sa conduite et de ses calculs. Il a osé me dire qu'il ne croyait pas à cette religion dont il se prétend l'apôtre. Tout cela n'est que de l'hypocrisie. Je ne veux pas me venger. Je ne dirai rien à sa femme, mais je ne resterai pas dans sa maison. Je rejoindrai mon oncle Chibrac, je recommencerai ma vie d'autrefois...

Et, en présence de tant d'énergiques résolutions à prendre, elle sentit l'étendue de sa faiblesse, et de nouveau fondit en larmes.

— Ah! s'écria-t-elle, que je suis malheureuse. Je voudrais voir Frédéric.

Barbassous, profondément ému par le spectacle de ce chagrin, cherchait vainement des expressions propres à l'apaiser. Il flottait irrésolu. Que pouvait-il pour Serve-

rette? La venger de Chavanet? mais par quel moyen? Et puis, quel serait le résultat de cette vengeance?

— Mademoiselle, dit-il enfin, vous verrez Frédéric. Je vais le faire appeler. Il viendra, soyez-en sûre. Où et quand voulez-vous le voir?

— Demain, dans la soirée, à dix heures, dans le parc du château, près de la pièce d'eau. Là, nous serons en sûreté. Il pourra entrer dans le parc par les bois.

— Il y sera, j'en prends l'engagement pour lui. Maintenant, continua Barbassous, laissez-moi vous donner un conseil qu'inspire mon attachement. Ne changez rien à votre position; vous devez à l'amour que vous témoigne votre bienfaitrice de ne pas l'abandonner. Elle est bien malade, la pauvre femme, je le sais; elle ne vivra pas longtemps. Prouvez-lui votre reconnaissance en adoucissant les derniers jours qu'elle doit encore passer ici-bas.

— Mais Chavanet me poursuivra de ses obsessions Il me tendra peut-être quelque piége. Je le connais maintenant, il est capable de tout.

— Je veillerai sur vous. D'ailleurs, vous n'avez plus rien à redouter de lui Vous le tenez par la crainte des révélations que vous pourriez faire et qui le perdraient. Il sera prudent. Ne vous trouvez jamais seule avec lui. La présence de sa femme suffira à vous protéger.

— Mais si elle meurt?

— Il est probable qu'alors elle vous laissera une petite part de sa fortune et, devenue libre, vous pourrez le fuir. Croyez-moi, ne lui cédez pas maintenant la place. Il s'agit de votre bonheur, de celui de Frédéric que vous ne pourriez jamais épouser si vous retombiez dans la position d'où Chavanet vous a tirée.

Serverette était indécise. Mais cette dernière considération l'emporta.

— Vos conseils sont excellents, dit-elle à Barbassous. Je les suivrai. Mais je suis bien malheureuse, mon ami! J'ai besoin d'être aimée, entourée, protégée. J'ai besoin surtout d'avoir confiance dans Frédéric. Oh! n'est-ce pas qu'il viendra demain?

— Je l'ai promis, répondit Barbassous.

Pendant cet entretien, Serverette s'était calmée. Elle avait réparé le désordre de sa toilette.

— Qui aurait cru, murmura-t-elle, que cette journée si heureusement commencée finirait ainsi?

Alors, elle se rappela que Barbassous aussi était cruellement éprouvé.

— Je suis bien égoïste, reprit-elle, je ne vous ai parlé que de moi. Parlons de vous, parlons de votre mère.

Barbassous, ému jusqu'aux larmes, raconta les derniers moments de celle qu'il avait perdue. Puis il conduisit Serverette, sur son désir, auprès du lit. La jeune fille souleva le drap, baisa respectueusement le front de la morte et, s'agenouillant, elle pria. Ils revinrent ensuite dans la première pièce.

C'est alors que, par la croisée ouverte, ils aperçurent Chavanet sur la route. Il était remonté sur son cheval, et menait en laisse celui de Serverette. Lorsqu'il fut plus près de la maison, Barbassous put voir sur son visage les sillons rouges encore de la cravache de la jeune fille.

— Vous devez tout ignorer, dit rapidement celle-ci, en allant à la rencontre de Chavanet.

Puis, afin de laisser croire à ce dernier qu'elle avait tenu parole, elle lui dit :

— J'étais inquiète de vous! J'ai raconté à Barbassous

les détails de cet accident; ma chute, la fuite de mon cheval et votre course pour le rattraper.

— Le voilà, répondit audacieusement Chavanet, qui, espérant encore gagner le cœur de celle qu'il avait si odieusement insultée, eut l'audace de la remercier de son mensonge.

— Grâce à Dieu, ajouta-t-il à voix basse en se penchant vers elle, il n'y a pas eu de scandale; c'est ce que je redoutais.

Ce n'est qu'avec peine que Serverette put dissimuler l'horreur que lui inspira cet hypocrite propos. Elle fit connaître à Chavanet le malheur qui avait frappé Barbassous; puis, après avoir de nouveau remercié celui-ci, en lui prodiguant de douces consolations, elle remonta à cheval.

Barbassous lui avait proposé de la suivre à distance jusqu'au château, proposition qu'elle refusa. Mais elle ne voulait plus se retrouver en tête-à-tête avec Chavanet. Lorsqu'elle fut solidement en selle, elle appliqua sur la tête de sa jument un violent coup de cravache. L'animal, qui n'était pas accoutumé à être frappé, partit à fond de train, tandis que Chavanet, qui avait mis pied à terre, se hâtait de remonter afin de la suivre. Mais, durant toute la route, Serverette conserva sur lui une longue avance.

Vingt minutes plus tard, Agathe la vit entrer comme un ouragan dans la cour du château. Le cheval était couvert d'une écume blanche.

— Maudite bête! s'écria Serverette. Elle s'est emportée deux fois, au risque de me tuer. Je ne la monterai plus.

— Et j'en serai très-heureuse, répondit Agathe... Je tremble toujours lorsque je te sais dehors avec elle.

Digitized by Google

En disant ces mots, madame Chavanet ouvrit ses bras à la jeune fille, qui s'y précipita, désireuse d'épuiser dans les caresses l'émotion fiévreuse de cette journée; mais ce fut pour y perdre connaissance, exténuée de fatigue et de besoin.

— Manette! Manette! elle se meurt! s'écria madame Chavanet.

On dut mettre la chère petite dans son lit. A peine couchée, elle revint à elle, sourit à son amie, et s'endormit sous son regard.

Chavanet rentra quelques instants après, confirma les détails donnés par Serverette, et, ce jour-là, il ne fut pas autrement question de cette aventure.

Mais lui n'en devait pas perdre le souvenir.

Durant la nuit, il en repassa tous les détails et dut s'avouer qu'il avait été maladroit.

— J'aurais dû, se disait-il, me contenter de faire connaître mes sentiments.

Mais, même dans ses regrets, il y avait un certain contentement. Serverette s'était révélée à lui dans toute la fougue de son tempérament, avec sa vivacité d'impressions, son orageuse beauté, l'ardeur de son âme, et, dans ces manifestations d'une honnête créature révoltée, le misérable ne voyait que les qualités propres à parer et à rendre plus séduisante la jeune fille sur laquelle il avait jeté son dévolu.

Il n'éprouva d'autre repentir que celui de sa précipitation, d'autre remords que celui de son insuccès. Toute la nuit Serverette fut devant ses yeux, avec son visage éclatant d'indignation. Ses yeux brillaient, ses blonds cheveux étaient épars sur ses épaules, ses belles mains blanches tendues en avant pour le repousser. Il se disait sans cesse : — « Elle était admirable ainsi. » Enfin il

bénissait le coup qu'il avait reçu d'elle et dont à plusieurs reprises, il examina les traces dans une glace, en souriant avec fatuité.

Il est des scélérats qui se font gloire de leur scélératesse. Ainsi Chavanet, en repassant l'une après l'autre les mauvaises actions de sa vie, se félicitait d'être un rude et fieffé coquin.

Le lendemain, dès le matin, il prétexta une affaire importante et se rendit à Privas, afin de faire connaître à sa confidente ces nouveaux événements. Madame de Pélussin ne les jugea pas comme lui.

— Vous vous êtes conduit en sot, en véritable sot, mon cher. Voilà mon sentiment, et je vous le dis tout net. Comment! vous allez parler d'amour à cette petite sauvage, avant de connaître le degré de sa confiance en vous! Puis, non content de cette première imprudence, vous poussez à l'excès vos déclarations; vous vous montrez brutal, et cela, sur un grand chemin, au risque d'être surpris et dévoilé! Vous vous glorifiez de votre patience; mais elle vous a manqué tout à fait en cette circonstance. Cette fillette est exaltée. Il fallait la prendre par de grands côtés, devenir un héros pour elle, l'obliger à vous aimer, et profiter en temps opportun de sa faiblesse et de sa confiance. Au lieu d'agir ainsi, vous avez eu recours à des procédés de soudard! Elle vous a cravaché et vous le méritiez.

Tel fut l'avis de madame de Pélussin.

— J'étais fou! dit piteusement Chavanet.

— Vous avez compromis vos affaires, continua sa digne amie. Serverette va vous fuir comme un pestiféré et vous n'aurez sur elle aucun moyen d'influence. La partie était si belle! ajouta-t-elle avec un soupir de regret.

— Je saurai remettre les atouts dans mon jeu, répondit Chavanet. J'obligerai cette pécore à me revenir.

— Si vous en arrivez là, vous aurez réparé votre maladresse, et alors je vous prédis le succès, si vous voulez suivre mes conseils.

Ce fut le dernier mot de cet édifiant entretien.

Le même jour, à l'heure du dîner, Chavanet se retrouva en face de Serverette, qu'il trouva comme toujours belle et calme, comme si, voulant suivre les conseils de Barbassous, il lui avait suffi d'une nuit de repos pour revenir à des sentiments moins sévères. Dans leur attitude mutuelle, il n'y eut rien de changé, si ce n'est du côté de Serverette, qui ne tendit pas son front à Chavanet, ainsi qu'elle en avait l'habitude. Agathe le remarqua.

— Tu n'embrasses pas ton ami? dit-elle à la jeune fille.

— Elle m'a embrassé, reprit vivement Chavanet, qui fit ainsi un premier pas vers son pardon.

Après le dîner, Serverette fit la partie de sa tante. Chavanet était allé à la cure afin de voir l'abbé Peretty. A neuf heures, la dévote monta dans sa chambre pour se coucher. La jeune fille s'enferma dans la sienne et ouvrit la croisée qui donnait sur le parc. Elle attendait Frédéric.

La nuit était calme; des nuages légers couraient dans le ciel, voilant par instants la lune sans éteindre sa clarté. La brise chantait dans les sapins des collines. Au loin, la pièce d'eau resplendissait comme un vaste plateau diamanté. L'odeur des lilas embaumait l'air; des vers luisants scintillaient sur les roses; les belles de nuit s'entr'ouvraient comme pour sourire aux étoiles. Les grillons criaient sous l'herbe des pelouses, et dans le fond du parc, on voyait, comme un rideau fréquemment agité,

les masses brunes des châtaigniers qui semblaient écraser de leur majesté séculaire la jeune végétation qui montait à leurs pieds.

Tout était joie et amour dans l'âme de Serverette rassérénée. Elle ne voulait se rappeler ni les événements douloureux de la veille, ni ses cruelles appréhensions. Elle était dans la douce attente du rendez-vous et en savourait toute la douceur.

N'est-ce pas un des priviléges de la jeunesse d'oublier vite les impressions mauvaises et de goûter longuement les bonnes? A cette heure solennelle et émue, Serverette croyait à tout ce qui est beau, noble, grand. Elle attendait le repentir de Chavanet, elle avait foi dans Frédéric, elle bénissait Dieu. Pauvre Serverette!

Lorsque dix heures sonnèrent à l'horloge de l'église, elle jeta un châle sur ses épaules, un fichu sur sa tête et descendit à pas de loup.

XIII

Le presbytère de Saint-Étienne est une petite maison blanche entourée d'un jardin. C'est là que l'abbé Peretty, encore dans la maturité de son âge, vivait comme un anachorète. Son existence cachait de grands sacrifices. Il était entré dans les ordres à trente ans, au lendemain d'une aventure qui avait coûté la vie, ainsi que nous l'avons dit, à son meilleur ami. Celui-ci aimait éperdument. Par jalousie, Peretty lui laissa croire que lui-même avait seul les faveurs de la belle. L'amant se crut trompé et se tua, au grand désespoir de la femme, qui perdit la raison.

Terrifié par le double malheur qu'il avait causé, Peretty se fit prêtre dans la plénitude de sa force, de sa vie, de ses passions.

Il soutint d'abord de terribles luttes pour contenir l'effervescence de son tempérament. La nuit, après s'être retourné dans son lit, troublé dans son sommeil par les révoltes de sa chair, il se levait, et durant des heures se promenait les pieds nus dans sa chambre, priant, méditant, écrasant, sous les aspirations de son âme résolue au repentir et au sacrifice, les tentations les plus violentes.

Au moment où nous le présentons à nos lecteurs,

l'abbé Peretty en était arrivé à cet état d'apaisement contre lequel les passions ne sauraient prévaloir. Comme autrefois dans les armées de la République, dans son presbytère il couchait sur un lit de camp, dormait six heures, se nourrissait frugalement, ne buvait jamais de vin et consacrait sa vie à l'étude, à la prière et aux soins qu'exigeaient ses ouailles.

Il n'avait d'autre famille que ses pauvres. Il est vrai que l'entretien de celle-là était fort coûteux. Le plus clair de son revenu y passait, et c'est en vain que depuis vingt ans il se promettait chaque année d'acheter la collection des œuvres des Pères de l'Église. Vingt fois il avait mis de côté, sou par sou, la somme nécessaire à cet achat. Au dernier moment, il distribuait son argent entre les plus nécessiteux des habitants de sa commune.

A cette vie, le curé Peretty avait gagné d'angéliques vertus. Mais il n'avait pu apprendre à connaître les hommes.

De la vie, il ne savait rien que ce que sa propre histoire et l'étude du caractère de ses paroissiens lui en avaient laissé deviner. Cette particularité peut suffire à expliquer comment il avait donné sa confiance à Chavanet sans rien deviner de la perversité de ce dernier.

A l'heure où Serverette attendait l'arrivée de Frédéric, Chavanet se trouvait dans la chambre de l'abbé Peretty, meublée comme une cellule de moine. Dans un coin une couchette en fer. Au-dessus du lit, un crucifix en ébène, cadeau de madame Chavanet ; devant la croisée une grande table en sapin. Deux chaises complétaient cet ameublement.

L'abbé était assis sur son lit, regardant d'un œil attristé Chavanet, qui se promenait fiévreusement dans la chambre.

— Je ne sais, disait celui-ci, quelles folles pensées ont inspiré mes paroles. Mais j'ai osé tenir à Serverette un langage coupable. Je lui ai parlé d'amour. Je me suis transformé, moi dont vous connaissez la vie et la conduite, en un vulgaire séducteur. J'ai fait pénétrer dans cette âme chaste et timide l'idée du mal. J'ai été lâche, emporté, misérable. Mon père, Dieu me pardonnera-t-il?

Chavanet, on l'a deviné, venait de raconter au curé la terrible scène qui avait eu lieu la veille, comme s'il eût éprouvé le besoin violent de confier à un ami cette preuve de sa faiblesse. Puis, sa narration terminée, il avait prononcé des paroles qui exprimaient son repentir, et posé à l'abbé terrifié cette question : Dieu me pardonnera-t-il ?

— Dieu pardonne toujours, répondit Peretty, lorsqu'une contrition sincère est descendue dans le cœur qui l'implore. Vous avez été bien coupable. Mais votre repentir efface déjà votre faute.

— Elle pèsera longtemps sur ma vie, murmura Chavanet avec découragement.

Le curé reprit :

— Il ne faut en conserver le souvenir que pour la regretter. Dieu ne nous a pas créés infaillibles. Dans ses divins décrets, il a voulu que l'homme ne pût jamais légitimement s'enorgueillir, et lorsqu'il le voit approcher de la perfection, il l'humilie, afin d'affirmer sa propre puissance, en prouvant à sa créature sa faiblesse. Il faut s'incliner sous cette humiliante leçon, mais ne pas se décourager. Puisque vous avez le regret de vos actions, vous serez pardonné. C'est la seule chose que vous deviez considérer. N'allez pas vous croire à jamais perdu parce que vous avez péché. N'en sommes-nous pas tous là? Relevez la tête. Pleurez la faute, mais ayez foi dans

la clémence céleste qui jamais n'a été refusée au repentir.

— Vos paroles me font du bien. Elles me réhabilitent à mes propres yeux. J'ai été trop fier de la pureté de ma vie, de la sincérité de mes croyances, de la paix de mon âme. J'ai été humilié, j'ai été puni; mon crime a porté lui-même son châtiment. J'ai donc confiance dans la miséricorde dont vous me parlez. Mais Serverette voudra-t-elle me pardonner?

L'abbé réfléchit un moment.

— Je la verrai, dit-il, je lui parlerai. Elle oubliera ses légitimes griefs.

— Si vous m'obtenez mon pardon, s'écria Chavanet, je vous bénirai éternellement.

En disant ces mots, il s'était rapproché du prêtre, et son attitude humble, triste, ses yeux éteints, ses mains tremblantes, tout semblait dire que le mal avait quitté cette âme qu'il s'était plu à ravager un moment.

— Ma confidence est terminée, ajouta Chavanet. Maintenant, mon père, voulez-vous m'entendre en confession?

Pour toute réponse, l'abbé alla prendre un surplis accroché au mur, s'en revêtit, et s'étant assis sur l'une des deux chaises qui meublaient la chambre.

— Je suis prêt, mon enfant, dit-il.

Chavanet s'agenouilla devant lui et la confession commença. Pendant dix minutes environ, on n'entendit dans cette chambre que le son doux et grave de leurs voix. Le pénitent avouait sa faute. Le prêtre donnait des conseils qui se terminèrent par ces sublimes paroles :

— Allez en paix et ne péchez plus.

Chavanet se leva, et, sous le coup d'une émotion violente, il sortit, marchant d'un pas vif, semblable à un

Digitized by Google

homme allégé d'un lourd fardeau, portant la tête haute, comme si maintenant son front, naguère courbé, eût été digne de toucher les cieux.

Lorsqu'il fut parti, l'abbé pria longtemps.

Le lecteur nous accuserait d'inventer à plaisir d'horribles scènes dans l'unique but de l'intéresser, si nous n'interrompions parfois notre récit pour lui en affirmer la véracité.

Chavanet, hypocrite au point de feindre un repentir qu'il n'éprouvait pas et dont il voulait se faire seulement un marchepied pour obtenir le pardon de Serverette; osant abuser de la crédulité d'un saint prêtre et jouer l'ignoble comédie dont nous venons de résumer les détails; obligeant Peretty à solliciter pour lui l'indulgence de la jeune fille si odieusement insultée, c'est là, nous en convenons, une peinture difficile à faire accepter. Nous n'inventons rien cependant, et la suite de cette histoire le prouvera.

En quittant le presbytère, Chavanet se dirigea vers le château. Il était environ dix heures et demie. A la fin du précédent chapitre, nous avons essayé de décrire la beauté de la nuit. C'est ce calme solennel d'une splendide soirée qui entraîna Chavanet dans le parc. Il avait allumé un cigare dont il aspirait paisiblement le parfum, en calculant les chances de réussite que lui pouvait donner son aveu.

Faire de l'abbé Peretty son avocat convaincu auprès de Serverette, mettre celle-ci dans la nécessité de croire qu'il n'avait osé parler de ses sentiments que dans une heure d'exaltation et de folie, et de lui pardonner, n'était-ce pas un coup de maître?

Tout à coup, à cinquante pas devant lui, il vit passer deux ombres. D'abord, il crut s'être trompé. Puis, il

pensa que des malfaiteurs s'étaient introduits dans le château.

Mais, l'une des deux ombres était une femme; l'autre, un soldat. Protégé par un rideau de lilas, il s'avança doucement, et quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il reconnut, appuyée au bras de ce soldat, Serverette elle-même !

Elle parlait à voix basse, mais avec une grande animation.

— Le drôle! s'écria tout à coup le soldat.

— C'est moi qu'il veut désigner, pensa Chavanet. Elle lui raconte tout.

Alors, désireux d'entendre leur conversation, il prêta plus attentivement l'oreille. Mais il ne put en rien comprendre, sinon que la confidence de Serverette était de temps en temps interrompue par les larmes.

Pendant ce temps, il regardait l'homme auquel il s'adressait et qui avait un double galon sur les manches de son uniforme; son visage était jeune, ses traits fins. Une petite moustache brune dessinait le contour de ses lèvres.

Chavanet resta là pendant dix minutes.

— Toi, mon bonhomme, se dit-il alors, je t'ai suffisamment vu. Je te reconnaîtrai maintenant.

Au même moment, la voix de Serverette devint perceptible.

— Frédéric, disait-elle, aimez-moi. J'ai besoin de me savoir aimée.

— Il s'appelle Frédéric, pensa Chavanet; ne l'oublions pas. Ah! petite, tu veux être aimée! Que voulais-je donc faire? Sotte enfant!

Et il éprouva un véritable dépit lorsqu'il se fut con-

vaincu que Serverette lui préférait un obscur sergent-major.

— Serverette, répondit ce dernier, ayez bon courage Barbassous et moi veillerons sur vous. Je n'ose ni vous écrire, ni vous venir voir, de peur de vous compromettre. Mais notre ami saura toujours où me retrouver. Dites-lui que vous voulez me voir, et je reviendrai.

— Je n'abuserai pas de ce moyen, dit en souriant la jeune fille. Nous ne tarderions pas à être surpris. Mais il a suffi de cette heure passée à vos côtés pour me rendre tout mon courage.

— C'est ainsi que je vous veux. Patientez six mois. Alors, j'aurai l'épaulette, et bientôt après vous serez ma femme.

L'entretien dura quelques instants encore, sans que Chavanet pût en perdre un mot.

Si, en ce moment, l'abbé Peretty avait pu voir son visage, il n'aurait plus ajouté foi à la sincérité de son repentir. Accroupi dans l'ombre, un méchant sourire sur les lèvres, le lâche espion regardait avec des yeux terribles les deux amoureux qui se croyaient seuls. Il se disait qu'il allait pouvoir tirer profit de cette découverte et qu'il saurait vaincre les obstacles qui se trouvaient entre Serverette et lui.

— Maintenant, mon ami, il faut nous séparer.

C'est Serverette qui venait de prononcer ces mots. Frédéric l'attira contre sa poitrine et l'embrassa chastement au front.

— Adieu, Serverette.

— Adieu, Frédéric.

Avec ces paroles, Chavanet entendit le bruit d'un nouveau baiser qui en retentissant à ses oreilles, lui rap-

pela que Serverette lui avait brutalement refusé une caresse semblable.

— Petite idiote, pensa-t-il, j'aurai mon tour. Maintenant je n'ai plus de scrupules. Il serait trop bête d'échouer là où un autre a réussi.

A ce moment la jeune fille passa près de lui. Frédéric venait de disparaître derrière les châtaigniers qui cachaient la clôture du parc, et elle regagnait sa chambre. Chavanet put la dévisager. Elle était transfigurée. La joie éclatait dans ses doux yeux. Un parfum suave se dégageait d'elle. Elle marchait mollement, poétisée par le cadre merveilleux que lui faisait la nature endormie. Chavanet, ébloui, fut tenté de se montrer brusquement, de la saisir et de l'embrasser.

Mais, retenu par un secret instinct, il demeura immobile et se contenta de la suivre du regard. Il la vit disparaître sous le péristyle du château, et un moment après, aux croisées de la chambre qu'elle habitait, une lumière apparut. Alors il quitta sa retraite, et, se plaçant sous la croisée, il essaya de deviner sur le rideau devenu transparent les mouvements de Serverette dont l'ombre s'y dessinait. Cette profane contemplation n'eut aucun succès. Mais elle accrut sa colère et ses désirs.

— J'ai perdu la première partie, s'écria-t-il. Mais à moi la seconde, monsieur Frédéric.

Et sur ces mots, il s'alla coucher.

Le lendemain, au moment où Serverette, après avoir entendu la messe, se préparait à quitter l'église, l'enfant de chœur vint l'appeler de la part du curé, qui attendait dans la sacristie.

— Mon enfant, lui dit Peretty, votre bienfaiteur, M. Chavanet, m'a confié hier, sous le sceau du secret, ce qui s'était passé la veille entre lui et vous.

Serverette pâlit.

— Quoi! s'écria-t-elle, il a osé vous en parler?

— Oui, reprit gravement le curé, et si comme moi vous aviez entendu l'expression de ses regrets, si vous aviez pu vous convaincre de la sincérité de son repentir, vous n'hésiteriez pas, quelle que soit la légitimité de votre ressentiment, à lui pardonner.

Serverette n'en revenait pas. Elle cherchait vainement, en dehors de l'explication de l'abbé, les causes qui avaient pu déterminer Chavanet à des aveux spontanés.

— Il est profondément malheureux d'avoir cédé à un entraînement aussi coupable, continua le curé. Il est prêt à implorer lui-même son pardon. Lui tiendrez-vous rigueur? Ses bienfaits ne plaideront-ils pas en sa faveur?

— Monsieur le curé, répondit Serverette, je lui ai pardonné dans le fond de mon cœur. Que veut-il de plus? Aller au delà m'est impossible, car jamais je n'oublierai sa grossière injure. Quant à ses bienfaits, dont il a voulu se payer avec mon honneur, loin d'atténuer sa conduite, ils ne la rendent que plus coupable, puisqu'il m'a avoué lui-même qu'ils avaient été la conséquence d'un infâme calcul. En me recueillant dans sa maison, il me tendait un piége.

— Il se repent, Serverette, il a confessé sa faute. Serez-vous moins clémente que le prêtre qui l'a absous au nom de Dieu?

Devant ce langage solennel, Serverette était émue et ébranlée. Tout à coup Chavanet, qui attendait au dehors l'issue de cet entretien, apparut. Il plia le genoux en demandant grâce.

Elle ferma les yeux pour ne pas le voir, car elle se

rappelait l'avoir vu déjà agenouillé devant elle; mais alors il n'implorait pas son pardon.

— Relevez-vous, dit-elle enfin. Il n'y a plus en moi aucun ressentiment, je vous en donne l'assurance. Je vous promets en outre d'essayer d'oublier ce que vous regrettez si fort. Je ne saurais vous faire d'autre promesse. Mais elle doit vous suffire.

Et, sans attendre qu'il la remerciât, elle sortit précipitamment pour rejoindre madame Agathe.

XIV

Madame Pauline de Pélussin était une femme habile. Ce qu'on sait d'elle l'a déjà prouvé. A sa place, une femme ordinaire aurait profité des dispositions de Chavanet pour faire de lui son amant, avec l'espoir de l'épouser après la mort d'Agathe, ou de s'enrichir à ses dépens, s'il tardait trop à devenir veuf. Pauline avait mieux raisonné parce qu'elle avait sainement apprécié Chavanet.

Tandis que son intérêt présent lui conseillait de se l'attacher, en consentant à devenir sa maîtresse, elle n'avait écouté que l'intérêt à venir. Elle s'était dit que Chavanet, rendu libre par la mort de sa femme, n'aurait rien de plus pressé que d'aller à Paris, afin de s'y jeter dans le tourbillon des plaisirs, et qu'elle ne serait assez forte ni pour l'empêcher de se livrer à cet entraînement toujours impérieux chez un homme de son âge dont les passions ont été longtemps comprimées, ni pour lutter contre l'attrait de ces plaisirs, le jour où il s'y serait livré. Dès lors, ne s'exposerait-elle pas à être trahie, peut-être même abandonnée, après avoir tout donné?

Ne valait-il pas mieux acquérir des droits plus sûrs, par cela même qu'ils seraient moins pesants, devenir indispensable à Chavanet, au simple titre d'amie, se trans-

former pour lui en une sorte de fée bienfaisante, prodigue en conseils adroits; mettre à son service intelligence et habileté; prendre l'initiative de ses résolutions en lui en laissant le mérite, se montrer désintéressée et exercer sur toute sa vie une heureuse influence dont il resterait toujours reconnaissant, parce qu'il lui serait prouvé qu'il en aurait toujours besoin? La beauté des femmes s'en va lorsque l'âge vient. N'ont-elles pas à leur disposition, pour retenir les hommes, des liens et des attraits moins fragiles?

Voilà les questions que s'était posées madame de Pélussin. On sait comment, son ambition aidant, elle les avait résolues à l'endroit de Chavanet : se livrant assez pour l'obliger à revenir à elle, pas assez pour le rassasier, elle le maintenait dans une excitation constante, que causait un désir toujours nouveau parce qu'il n'était jamais satisfait.

Il y avait donc de l'amour dans les sentiments que nourrissait Chavanet à l'endroit de son amie, mais un amour sans espérance définie et qui, en raison de ce caractère particulier, le ramenait toujours auprès d'elle.

L'amitié qu'un homme peut avoir pour une femme intelligente est délicieuse. Si la femme est jeune et belle, il peut toujours croire qu'il va goûter un nouveau bonheur dans ses bras, sensation dont le charme, assurément supérieur à celui de l'amour, explique la durée de certaines affections intimes et purement intellectuelles.

Que de fois, en allant chez madame de Pélussin, Chavanet s'était dit : « Je veux sortir de cette situation platonique. Son amitié ne me suffit plus. » Cependant, lorsqu'il quittait son amie, la situation était la même, et il était heureux et apaisé.

Ainsi s'expliquait l'influence puissante que cette femme exerçait sur lui et l'espérance qu'elle pouvait nourrir de l'exercer toujours.

Il est vrai qu'elle lui donnait d'aimables conseils, flattait ses passions, encourageait ses vices et l'exhortait à la patience, au nom des plaisirs qu'elle lui procurerait plus tard.

Lorsque Chavanet lui fit connaître la comédie qu'il avait jouée auprès de l'abbé Peretty, pour obtenir le pardon de Serverette, elle le félicita.

— Je suis fière de vous, lui dit-elle, conduisez-vous toujours ainsi auprès de votre femme et auprès de la petite. Je vous promets le testament de l'une et les faveurs de l'autre.

— Mais, répondit Chavanet, celle-ci a un amoureux.

— Un amoureux! Il faut le supprimer.

— Le supprimer! Comment l'entendez-vous? demanda Chavanet alarmé.

Madame de Pélussin, que toute cette intrigue amusait, rit aux éclats.

— N'allez pas croire que je veux vous conseiller de l'assassiner? Je n'aime pas les moyens violents. Mais que diriez-vous si j'enlevais l'amoureux sous le nez de Serverette, et si j'allumais en elle une jalousie qui vous la livrerait dans un moment de dépit?

— Je dis que c'est tout simplement un trait de génie!

— Mon cher, ajouta cette aimable femme en le congédiant, pour vous je vais jouer le grand jeu.

Quinze jours plus tard, Chavanet connaissait le nom, la position, l'histoire de Frédéric. Il livra ces renseignements à madame de Pélussin.

— Un viveur décavé à vingt-deux ans, fit observer celle-ci. Il sera facile d'avoir raison de lui.

Tandis qu'une conspiration s'ourdissait ainsi contre Serverette et contre lui, Frédéric menait dans Privas la vie monotone de garnison.

Encore aujourd'hui, Privas, avec ses montagnes couvertes de neige pendant six mois, ses quatre mille habitants, ses maisons mal bâties, ses rues étroites et mal pavées, n'a d'autre physionomie que celle d'un triste et grand village, bien que ce soit le siége d'une préfecture.

A l'époque où se passent les événements que nous racontons, c'est-à-dire il y a vingt-cinq ans, cette physionomie était tout à fait repoussante. Pas de théâtre, pas un café élégant, pas une promenade proprement tenue. On avait, il est vrai, la possibilité de faire, durant l'été, des excursions dans le pays, qui est admirable. Mais, en en hiver, à part quelques réunions des fonctionnaires, d'ailleurs peu nombreux, les distractions étaient à peu près interdites.

Grâce à sa naissance, à son éducation, aux égards que ses supérieurs eux-mêmes lui témoignaient, les principales maisons de la ville s'étaient ouvertes devant Frédéric. Mais on ne le recevait que dans l'intimité, les sous-officiers n'étant pas invités aux soirées officielles. Son existence était donc sans gaieté et le disposait, par cela même, à chercher des aventures, malheureusement fort rares, la population se composant uniquement de fonctionnaires, d'une douzaine d'avocats, notaires, avoués, négociants, de quelques boutiquiers, et enfin d'ouvriers mineurs, race mal venue, rachitique, épuisée par ses labeurs quotidiens.

L'amour de Serverette avait mis, il est vrai, dans l'existence de Frédéric un rayon de soleil. Mais il ne la voyait, comme nous l'avons dit, qu'à de rares intervalles, n'avait même pas la ressource de lui écrire, et devait se

contenter d'une espérance dont la réalisation, quelle que fût la force de ses sentiments, était encore à l'état de problème. Or, filer le parfait amour à distance n'a jamais été une récréation, surtout pour un soldat.

Si, à côté de ces détails, on tient compte du caractère de Frédéric, des émotions de son passé qui avaient singulièrement élargi son intelligence, de sa grande jeunesse, on comprendra sans peine l'état dans lequel il se trouvait. Barbassous, qu'il allait voir aussi souvent qu'il le pouvait, était le témoin de son ennui. Mais il n'était pas au pouvoir du braconnier de le faire cesser.

Un dimanche, à l'heure où la foule se pressait sur l'unique promenade de Privas, on vit apparaître tout à coup madame de Pélussin. Elle devint bientôt l'objet de l'attention générale. Elle sortait si rarement et était à ce point élégante que sa présence en ville faisait toujours sensation.

— D'où vient-elle? demandaient les hommes intrigués par le mystère de sa vie.

— Qui paye ses toilettes? demandaient les femmes. On dit qu'elle se fait expédier de Paris ses chapeaux et ses robes.

Ce jour-là, madame de Pélussin était complétement vêtue de noir. Mais, à la forme de ses vêtements, à la grâce avec laquelle elle les portait, Frédéric devina une jolie femme, avant même d'avoir vu son visage. Avec ses instincts de Parisien désœuvré, il sentit sa curiosité s'éveiller, pressa le pas et resta frappé d'admiration à l'aspect de cette brune et chaude beauté.

— Qui est cette femme? demanda-t-il à un jeune homme de la ville.

— Vous ne connaissez pas madame de Pélussin? C'est elle, elle-même, mon cher. N'est-ce pas qu'elle est jolie?

Et comme ce nom ne disait rien à Frédéric, son interlocuteur lui raconta l'histoire de Pauline.

Lorsqu'il eut fini et que le sergent releva la tête, la belle promeneuse avait disparu.

A dater de ce jour, il chercha à la revoir, passa devant sa maison, la suivit une fois dans la rue, cherchant à l'aborder sous un prétexte quelconque. Ce fut en vain.

Alors il écrivit pour solliciter la permission d'aller la voir, peignit fort lestement en quelques lignes sa tristesse et ses langueurs, parla de Paris assez pour intéresser une femme qui y avait vécu et qui le regrettait.

A quelques jours de là, comme il se promenait devant la caserne, en compagnie de plusieurs de ses camarades, une belle fille qui n'était autre que Léocadie, la soubrette de madame de Pélussin, s'approcha de lui.

— C'est bien vous qui êtes M. Frédéric Laffrey, dit-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Madame de Pélussin vous attendra chez elle demain à quatre heures.

Et, regardant effrontément les soldats qui sortaient de la caserne, Léocadie s'en alla sans attendre la réponse de Frédéric.

Les amis de ce dernier l'entourèrent aussitôt pour avoir le mot de l'énigme; mais il demeura silencieux comme un poteau.

Le lendemain, il fut exact au rendez-vous, et gracieusement reçu par Pauline, qui reconnut en lui, sous ses habits de sous-officier, un homme du monde, et du meilleur.

— Je n'ai pas l'habitude, dit-elle, d'accueillir sans présentation des gens qui me sont inconnus. Mais votre

lettre m'a séduite. Votre histoire m'a intéressée. Vous êtes un exilé comme moi, un naufragé de la grande tempête qui règne toujours dans l'atmosphère parisienne. C'est à ce titre que ma porte s'est ouverte devant vous.

Et comme il la remerciait :

— Trouverez-vous du plaisir à me venir voir? Sachez du moins que vous rencontrerez ici quelque sympathie. On peut vous l'avouer. Vous avez su plaire.

Ces paroles mirent le feu dans le cœur de Frédéric. C'était un galant homme, et sa conduite jusqu'à ce jour l'avait bien prouvé. Mais il était faible, désarmé en face de la séduisante beauté de Pauline, qu'il savait libre, et qu'il crut facile. Il vit dans l'accueil qui lui fut fait un encouragement donné aux espérances qu'il avait conçues.

Cette première visite fut suivie de plusieurs autres. Il s'abreuva de la séduction qui se dégageait de cette femme aussi charmante que dangereuse. Il ne cessa pas d'aimer Serverette. Mais il ne crut pas lui être infidèle en se laissant entraîner à ce caprice qui jetait une puissante distraction dans sa vie.

Un soir, Pauline consentit, pour lui plaire, à ne pas recevoir ses amis ainsi qu'elle avait coutume de le faire. Il vint, la trouva seule, se montra éloquent et elle fut à lui.

Il convient de le dire, Pauline ne se livra pas par calcul. Surprise par l'esprit de Frédéric, par la chaleur de ses prières, par la douceur de son langage, elle céda sans y être poussée par le désir d'aider Chavanet à avoir raison de Serverette.

On sait que chez les femmes dont la première jeunesse est passée, la passion a d'impérieuses exigences. Pau-

line se donna parce qu'elle fut touchée, parce que cela lui fut doux et agréable, et sans croire qu'elle se livrât à autre chose qu'à un caprice momentané qui n'entraverait en rien ses plans.

Elle devint ainsi la première victime, — une victime heureuse, il faut l'avouer, — du piége qu'elle avait tendu.

Quant à Frédéric, cet événement porta le plus grand trouble dans son existence. Il retrouvait chez Pauline la manière d'être, les allures, l'esprit des femmes aux pieds desquelles sa ruine s'était consommée. Elle avait la pâleur maladive des Parisiennes, — défaut ou qualité plus rare qu'on ne pense, — une beauté piquante, des audaces extravagantes et des timidités d'enfant. Autour d'elle, il revoyait cette élégance raffinée et enivrante au milieu de laquelle il avait vécu pendant quelques années. Dans ce salon, il pouvait se croire à Paris, et les sensations qu'il y éprouvait étaient d'autant plus vives que la discipline et la vie du régiment l'en avaient plus déshabitué.

Il en arriva donc à trouver insupportable tout ce qui ne touchait pas à Pauline. L'horreur de son existence lui apparut plus poignante, et c'est pour l'oublier qu'au lieu de revenir en arrière, et d'arrêter à ses débuts sa nouvelle passion, il s'y plongea de plus en plus, puisqu'il y puisait l'oubli des choses auxquelles il ne voulait pas penser.

Ils se livrèrent donc, l'un et l'autre, à la douceur de s'aimer, lui, sans que l'image de Serverette vînt troubler son bonheur, elle, sans se préoccuper un seul instant des intérêts de Chavanet.

Ni ce dernier ni les autres amis de madame de Pélussin ne connurent jamais ce qu'ils auraient pu appeler

« la chute » de leur amie. Frédéric, bien que subitement transformé, ne laissa rien deviner à ses camarades de sa bonne fortune. Il en jouit silencieusement.

Un mois s'écoula ainsi. Alors madame de Pélussin, chez laquelle, jusqu'à ce moment, il n'avait pu venir que dans le jour où après minuit, lui proposa, afin de l'avoir plus souvent à côté d'elle, de le présenter à ses amis.

On lui fit bon visage, parce qu'elle avait eu soin de l'annoncer comme le neveu de l'un des personnages influents de Paris, avec qui elle se disait en relations. On l'invita à s'asseoir à une table de jeu, et il n'osa refuser, bien qu'il eût fait, deux ans plus tôt, le serment de ne jamais toucher des cartes.

Cette première partie fut heureuse pour lui. On jouait le lansquenet. Il gagna quelques centaines de francs. Ce gain devait lui être fatal.

XV

A dater de ce moment, Frédéric passa la moitié de sa vie chez madame de Pélussin. Il y venait dans le jour aussitôt que les nécessités de son service le laissaient libre. Alors c'était pour Pauline, mais il y revenait le soir à huit heures, et ce n'était plus que pour le jeu.

Ses ressources pécuniaires se composaient uniquement de sa solde; il n'avait rien à attendre du dehors, puisqu'étant orphelin et pauvre, il ne possédait ni parents ni amis auxquels il aurait pu demander quelque argent dans un moment difficile, et que, d'autre part, sa ruine avait été si complète, qu'il était arrivé au régiment avec cinq cents francs.

La première fois que, dans le salon de madame de Pélussin, il prit place devant la table de jeu, il possédait pour toute fortune deux louis. S'il les eût perdus, il aurait éprouvé un dépit momentané, mais, en même temps, il se serait trouvé dans l'heureuse nécessité de quitter la place.

Pour son malheur, dès le début, il gagna, et les jours suivants il put revenir et prendre part au jeu à l'aide de ce premier gain. Pendant plusieurs semaines, il perdit et gagna tour à tour, goûtant un âpre plaisir à espérer des bénéfices rapides et à redouter la disparition de son der-

nier écu avec lequel aurait également disparu la possibilité de jouer.

Sur ces entrefaites, survint un événement qui devait avoir pour lui de terribles conséquences.

La compagnie dont il faisait partie était commandée par un jeune officier qu'on appelait le vicomte d'Eyragues, destiné à un avenir brillant, en raison de son nom, de sa fortune et de la position de son père, l'un des membres les plus éminents de la Chambre des députés. Bien qu'il fût à la fois le supérieur et l'aîné de son sergent-major, il avait, dès l'arrivée de celui-ci au régiment, deviné en lui un homme de son monde, et sans lui rendre le mauvais service de faire taire en sa faveur les rigueurs de la discipline, il lui avait témoigné une sympathie à laquelle Frédéric devait en partie son rapide avancement.

Plus tard, le capitaine d'Eyragues, qui ne connaissait pas la sotte vanité propre à certains hommes de son rang, manifesta plus clairement cette sympathie. Lorsque, le matin, le sergent-major venait faire son rapport quotidien, il arrivait souvent que le capitaine le retenait à déjeuner. Si Frédéric faisait mine de refuser, le capitaine insistait, en lui disant :

— Vous aurez bientôt l'épaulette, mon cher. Vous serez alors mon camarade.

Le vicomte d'Eyragues fut le seul parmi les gens qu'approchait Frédéric, qui devina sa liaison avec madame de Pélussin, bien qu'il ignorât de quelle femme il s'agissait. Mais il pressentit les dangers que courait Frédéric. Celui-ci, ne pouvant s'absenter la nuit sans une permission de son chef, se trahit par la fréquence de ses demandes.

— Vous trouvez donc que les femmes ne vous ont pas

fait assez de mal? lui dit un jour le capitaine en riant. Du moins, usez de prudence et rappelez-vous que c'est à elles que vous devez d'être ici.

Frédéric remercia M. d'Eyragues du conseil et, profitant de ses bonnes dispositions, demanda une autorisation de sortie permanente qui lui fut accordée sur-le-champ.

A quelques jours de là, le capitaine le fit appeler.

— J'ai un mois de congé, lui dit-il. Je pars ce soir et je vous confie la caisse de la compagnie. Vous allez en reconnaître le bon état. J'agis avec l'autorisation du colonel. Vous pourrez donc signer les bons à toucher chez le trésorier et compter les sommes qui vous seront demandées, avec les pièces à l'appui.

Dans un régiment, chaque compagnie a sa caisse particulière, qui se compose des fonds destinés à la solde et à l'ordinaire. Tous les cinq jours, ces fonds sont comptés aux soldats et aux fournisseurs, mais ils sont immédiatement remplacés par un versement du capitaine trésorier, de telle sorte que la caisse reçoit toujours à l'avance une somme qui ne doit sortir qu'à terme échu, procédé qui en laisse toujours le montant dans les mains du caissier. Habituellement, cette somme s'élève à quatre ou cinq cents francs. Mais le capitaine d'Eyragues gardait en caisse, en ce moment, mille francs dus à un fournisseur qui n'avait pas été payé, une irrégularité s'étant produite dans ses comptes. Frédéric vérifia et reconnut avoir reçu quinze cents francs.

Le capitaine partit le soir. Après l'avoir accompagné jusqu'au bureau de la diligence, le sergent-major se rendit chez madame de Pélussin. Tous les amis de Pauline étaient présents, à l'exception de Chavanet, qui n'y

venait ordinairement que dans le jour. On avait organisé un lansquenet auquel tout le monde — hommes et femmes — prenait part. Ils étaient tous assis autour d'une longue table et les cartes passaient fiévreusement de main en main sans se fixer dans aucune.

L'entrée du sous-officier n'interrompit pas la partie, Pauline se contenta de lui adresser un sourire, en lui désignant une place préparée pour lui à l'avance.

Il avait deux cents francs dans sa poche, les mit devant lui et attendit son tour. Les cartes lui arrivèrent, et, — suivant une expression de joueurs, — il passa six fois. Il était parti d'un louis et gagnait par conséquent un peu plus de six cents francs. Il eut le courage de donner les cartes à son voisin, qui les accepta et n'en tira pas le même bénéfice.

Ce succès fit perdre la tête à Frédéric. A partir de ce moment, il joua à tort et à travers, tint tous les enjeux, ne sut pas s'arrêter à temps, si bien qu'à la fin de la partie, après avoir gagné et perdu plusieurs fois, son bénéfice avait disparu avec l'argent qu'il avait apporté. Il devait en outre trois cents francs sur parole.

Malgré la douleur très-vive que cette perte lui causa, en raison de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de payer sa dette, il eut le courage de ne rien laisser voir.

— Demain, dit-il à son créancier, l'argent sera chez vous.

Il sortit avec tous les invités, mais ce fut pour revenir sur ses pas, après les avoir quittés, et pour rentrer dans la maison où l'attendait Pauline.

— Pourquoi exposez-vous des sommes si considérables? lui demanda-t-elle. Je serais désespérée que vous tombassiez dans un embarras qui aurait le jeu pour

origine. Je ne me pardonnerais pas d'en être la cause.

En lui donnant ainsi un avis précieux, Pauline était sincère, et Frédéric n'aurait rien risqué à reconnaître la justesse de cette observation. Mais un sot orgueil l'emporta.

— Il me reste encore quelques ressources, répondit-il. Je ne les ai pas excédées.

Pauline fut surprise de cette réponse. Elle le croyait ruiné à plate couture. Devant l'assurance qu'il donna, elle ne s'inquiéta plus de ses pertes et se contenta de l'engager à ne pas se jeter aussi audacieusement dans la mêlée.

En se retrouvant seul, le malheureux tomba dans une prostration absolue. Quelques heures le séparaient du moment où il devait exécuter la promesse faite dans la nuit de payer sa dette. Or, il ne lui restait plus un sou et il connaissait assez l'état de la bourse de ses camarades pour savoir, qu'à supposer qu'il eût été possible d'emprunter à tous, il n'était pas certain de réunir trois cents francs. D'un autre côté, ne pas payer, c'était se fermer à tout jamais la porte de ce salon qui était devenu une chose indispensable à sa vie, et, considération plus grave encore, s'exposer à une punition sévère, si son créancier portait plainte contre lui, au commandant du bataillon. Il rentra dans sa chambre en proie à des réflexions irritantes et douloureuses.

Tout à coup, après un long combat, après des hésitations sans nombre, il ouvrit le tiroir dans lequel il avait enfermé l'argent de la compagnie, prit fiévreusement cinq cents francs et s'enfuit sans vouloir réfléchir à l'action qu'il venait de commettre.

Ayant payé sa dette, il osa retourner le soir chez Pauline, exposa prudemment les deux cents francs qu'il

Digitized by Google

s'était réservés, et grâce à sa prudence, aussi bien qu'à son bonheur, il regagna la somme qu'il avait perdue la veille, et put restituer à la caisse de la Compagnie l'emprunt forcé qu'il y avait fait.

L'extrême facilité avec laquelle il avait, dans cette circonstance, réparé ses pertes et caché sa faute fut un malheur de plus pour lui.

Cependant Chavanet s'impatientait de sa longue attente. En lui proposant de le débarrasser de Frédéric, madame de Pélussin avait ranimé toutes ses espérances. Il avait vu sur l'heure Serverette dans ses bras, livrée, par sa jalousie même, à son séducteur. Mais, depuis, trois mois s'étaient écoulés et ses affaires n'avaient pas fait un pas. Il osa s'en plaindre à Pauline.

— L'heure n'est-elle pas venue, demanda-t-il de faire savoir à Serverette que ce soldat vient chez vous?

Cette question ramena madame de Pélussin sur la terre. Comme les anges éthérés, depuis trois mois, elle nageait dans l'idéal de l'amour. Chavanet, brutal comme la réalité, l'obligeait à regarder à ses pieds. Mais elle ne perdit pas la tête, et, en femme résolue, elle eut bientôt pris un parti.

— Je serai franche avec vous, dit-elle à Chavanet. Frédéric est mon amant. Je l'aime.

Chavanet resta stupéfait devant cet aveu, stupéfait et indécis. Devait-il en rire ou s'en offenser?

— Vous! s'écria-t-il, éprise de lui! après nous avoir tous repoussés l'un après l'autre.

— Que vous importe? demanda-t-elle vivement. N'avons-nous pas fait un pacte que l'amitié seule a inspiré? A quel titre seriez-vous jaloux? Je ne refuse pas de vous servir.

Chavanet passa sa main sur ses yeux.

— Vous avez raison, reprit-il, je n'ai pas le droit de me plaindre. J'aime Serverette et je vous l'ai dit.

Il y eut un silence, puis il continua :

— Vous avez bien joué votre rôle. Vous l'avez si bien joué que vous vous y êtes prise. Alors rien ne vous empêche plus de révéler à Serverette la vérité, de lui prouver clairement qu'elle est abandonnée...

Madame de Pélussin l'interrompit.

— Doucement, dit-elle, et ayez la patience de m'écouter. Si je n'aimais pas Frédéric ou s'il m'aimait autant que je l'aime, je n'hésiterais pas à faire de mon amour, faux ou vrai, l'instrument de votre bonheur. — Mais il me répugne, en raison même de la sincérité de ma passion, de la profaner pour la rendre utile à la vôtre. Pour mieux dire, je n'ose faire savoir la vérité à Serverette. Qu'arrivera-t-il si cette petite fille, au lieu de gémir, de se plaindre, de se venger, se met en tête de reconquérir son amant? C'est une bataille à livrer, et je vous déclare que je ne suis pas suffisamment assurée de la victoire pour commencer le combat.

Chavanet n'en pouvait croire ses oreilles. Un tel langage dans la bouche de Pauline! Elle parlait d'amour vrai, elle exprimait des doutes sur l'efficacité de ses charmes. C'était du nouveau. Elle comprit cet étonnement et y répondit :

— Ne soyez point surpris de m'entendre parler ainsi. Frédéric m'aime avec ses sens; il aime Serverette avec son cœur. Elle le tient par un engagement sacré pour lui, auquel il ne croit pas avoir manqué en se livrant à moi. Un mot d'elle, une plainte, des larmes, le ramèneraient aux pieds de la belle.

— Je connais Serverette, s'écria Chavanet. Elle ne

pardonnerait pas ce qu'elle considérerait comme une trahison.

— Vous le croyez; moi je crois que son amour serait au-dessus de ces considérations. Elle n'aurait qu'un but : me reprendre son fiancé. Je la sais par cœur, cette fillette. Frédéric m'a parlé d'elle. Eh bien! ne m'exposez pas au danger de perdre brusquement mon dernier amoureux. J'ai trente-quatre ans, ajouta-t-elle à voix basse avec un délicieux sourire, qui semblait venir là pour prouver qu'elle exagérait son âge à plaisir.

En écoutant cette singulière confession, Chavanet éprouvait autant de dépit que de surprise. Autrefois il avait volontairement renoncé à Pauline, il s'était laissé réduire à un rôle d'ami platonique; mais, en raison même du caractère de ses sentiments, que nous avons essayé déjà d'expliquer, il avait la jalousie de son amitié. Il se contentait bien de n'être qu'un ami, mais à la condition qu'auprès de Pauline personne ne serait autre chose. Apprendre qu'elle avait un amant et que cet amant n'était pas lui, rien ne pouvait lui être plus cruel.

— Voilà donc ce que vous me réserviez! dit-il amèrement. Après m'avoir repoussé pour un autre, vous refusez de me servir! vous m'abandonnez!

Elle quitta son fauteuil, et, s'avançant avec vivacité jusqu'auprès de lui.

— Refuser de vous servir! vous abandonner! où voyez-vous cela?

— Cependant...

— Vous n'êtes pas clairvoyant, mon cher. Ne comprenez-vous pas que tout me pousse à vous livrer Serverette? Je veux y arriver par un autre moyen que celui que nous avions autrefois adopté et qui sera plus prompt.

Mais j'y arriverai. N'allez pas être sottement jaloux d'un caprice auquel une femme de mon âge tient beaucoup, parce qu'elle en sent tout le prix. Nous nous connaissons trop pour nous adorer jamais, et ce serait mal m'apprécier que de me demander de l'amour. Nous ne sommes pas deux jouvenceaux, mais deux êtres liés par une communauté d'idées et d'intérêts. Vous pouvez me servir, mais vous avez beaucoup à attendre de moi. C'est dans ces limites que doit se mouvoir notre mutuel attachement.

Ces éloquentes raisons dissipèrent le dépit de Chavanet.

— Décidément, dit-il, vous êtes très-forte!

— Je suis à votre service, répondit-elle en allant reprendre sa place dans son fauteuil, toute fière du triomphe qu'elle venait de remporter.

— Et votre moyen? demanda-t-il, ramené déjà sous le charme que Pauline avait toujours exercé sur lui.

— Livrez-moi Serverette pendant huit jours. Je jure qu'elle sera volontairement à vous. Si je ne réussis pas, c'est qu'elle n'est pas fille d'Ève.

XVI

Madame Chavanet s'attachait de plus en plus à Serverette. Au contact de cette charmante fille, une révolution s'accomplissait dans son âme, dans sa vie, dans sa maison.

Dans son âme, une chaleur, inconnue jusque-là, s'était glissée peu à peu, y causant une émotion solennelle qu'on ne saurait mieux comparer qu'à la débâcle des glaces sur une rivière dont l'hiver avait arrêté le cours et à laquelle un soleil printanier rend la libre possession de ses eaux.

Dans sa vie, un élément nouveau était entré, fécond en jouissances délicieuses parmi lesquelles ses scrupules religieux ne trouvaient aucun objet de remords.

Dans sa maison, la joie et la jeunesse avaient brusquement pénétré, semblables à des génies bienfaisants et radieux, et parant de fleurs nouvelles les murailles de ce foyer jusqu'alors attristé.

Ces impressions intérieures se révélaient sur le visage d'Agathe. Le teint de son visage s'était éclairci. Son corps commençait à connaître le secret de ces molles langueurs que les femmes doivent à l'amour ou à la maternité. Son regard n'avait plus cette sévérité glaciale qui éloignait d'elle autrefois ce qui était jeune et

beau. Il était enfin permis de rire et de s'égayer en sa présence.

Telle avait été l'œuvre de Serverette. Subjuguée par les caresses de sa fille adoptive, Agathe comprenait enfin que la vie n'est pas une cellule monacale et qu'à côté des satisfactions que donne aux créatures la pratique bien entendue d'une religion éclairée, il y a des joies permises parce qu'elles sont pures et parce qu'elles ont pour origine un sentiment presque divin.

Ce n'était plus une dévote, mais une femme pieuse.

A cette transformation, ceux qui vivaient autour d'elle avaient gagné de n'être plus réprimandés sans cesse pour des actes inocents, et de pouvoir adorer Dieu autrement que comme un maître farouche et vengeur.

La physionomie de l'entourage d'Agathe avait donc changé. Les meubles eux-mêmes, naguère froids et compassés, revêtaient maintenant de libres allures. Un air plus jeune circulait dans la maison, et tout le monde rendait grâce à Serverette, dont la joyeuse humeur avait en quelques mois accompli ces miracles. Elle était la reine véritable du logis. On se pliait à ses volontés, madame Agathe par affection, Chavanet par calcul, leurs serviteurs par sympathie, et l'abbé Peretty pour honorer les vertus de cette âme pure et lumineuse, qui ne manifestait jamais que d'honnêtes désirs.

La présence de Serverette était pour madame Chavanet un bonheur d'autant plus apprécié que, depuis plusieurs mois, la pauvre femme était clouée dans sa chambre par des douleurs rhumatismales qui lui enlevaient fréquemment l'usage de ses jambes. Sa fille adoptive savait apaiser ses impatiences maladives et égayer sa solitude. Elle avait donné sa vie à sa bienfaitrice.

Digitized by Google

Le matin, à l'heure où celle-ci dormait encore, Serverette allait visiter les pauvres, et faire à cheval, suivie seulement d'un domestique, — Chavanet ayant eu le bon goût de ne plus se proposer comme compagnon de route, — de longues excursions dont la maison de Barbassous était souvent le but.

A son retour, elle entrait dans la chambre de madame Agathe, et ne la quittait plus que pour descendre à la salle à manger à l'heure des repas.

Ainsi, durant la plus grande partie du jour, elle demeurait auprès de sa chère malade, lisant, chantant, parlant, s'efforçant en un mot de la distraire, comme si elle voulût, par la plénitude de son dévouement, lui prouver sa reconnaissance.

Pendant ce temps, Chavanet se remuait dans l'ombre, s'abandonnant aux inspirations malsaines que lui suggérait sa passion.

— Livrez-moi Serverette pendant huit jours, avait dit madame de Pélussin, et elle sera à vous!

Dès le lendemain, Chavanet se mit en campagne afin de découvrir par quel moyen il livrerait Serverette.

Celle-ci se rencontrait tous les jours à table avec lui, tandis que madame Agathe prenait ses repas dans sa chambre.

Serverette ne voyait aucun danger dans ces fréquents tête-à-tête constamment troublés par les gens chargés du service. D'ailleurs, elle croyait au repentir du mari d'Agathe, dont l'attitude respectueuse et discrète ne pouvait que confirmer cette opinion. Elle le traitait presque avec amitié, sans jamais se permettre une allusion à ce qui s'était passé autrefois entre eux. C'est dans le spectacle de cette confiance naïve que Chavanet puisa

une idée propre à assurer l'exécution du plan proposé par madame de Pélussin.

Un matin, en l'absence de Serverette, il se présenta dans la chambre de sa femme, qui dormait encore, et, prenant silencieusement place au pied du lit, il attendit qu'elle se réveillât.

Surprise dans son sommeil, la pauvre créature révélait toutes ses laideurs. Ses cheveux courts et clair-semés disparaissaient sous un grand bonnet dont les dentelles tuyautées faisaient à son visage pâle et marbré un cadre repoussant. Les convertures, fripées par les mouvements de la nuit, laissaient hors du lit une partie du corps, caché du reste dans une longue chemise étroitement serrée au-dessous du menton et aux poignets. L'attitude des membres, dont toutes ces précautions ne cachaient pas la maigreur, n'avait rien de poétique.

Tout le monde ne sait pas dormir, et Agathe Chavanet dormait aussi mal que madame de Pélussin dormait bien. Cette comparaison se présenta à l'imagination de Chavanet et amena un sourire sur ses lèvres, auquel succéda bientôt un mouvement de dépit.

En effet, ces deux femmes ne résumaient-elles pas toute sa vie? Dans le spectacle de ce corps malingre, étendu sous ses yeux, dont il connaissait les imperfections, à côté duquel il avait dormi, aimé, vécu, n'y avait-il pas quinze années d'une tristesse mortelle, sans douceur ni dédommagement d'aucune sorte? Et dans le souvenir de cette autre belle créature, dont il avait aussi pu contempler le sommeil, échappée pour toujours de ses bras, après s'être donnée un instant, est-ce que ne s'incarnaient pas les désirs violents qu'il n'avait jamais pu complétement satisfaire?

Il demeura là pendant une heure. Sa contemplation,

en entraînant après elle tant de sombres réflexions, ne pouvait amener le sourire sur ses lèvres. Aussi son visage avait-il pris peu à peu une expression diabolique. Mais Agathe fit un mouvement, et sur les traits de Chavanet revint le sourire paterne qui leur était habituel.

— Serverette me dédommagera, pensa-t-il en résumant sa longue méditation.

Agathe ouvrit les yeux et resta frappée de surprise en voyant son mari assis aux pieds de son lit. Depuis deux ans qu'ils n'occupaient plus la même chambre, c'était la première fois que Chavanet assistait à son réveil. Naguère, cette visite indiscrète l'aurait indignée. Mais, nous l'avons dit, ses idées se réformaient peu à peu. Aussi ce fut d'une voix douce qu'elle manifesta son étonnement :

— Vous ici, Gabriel! à cette heure! Ce que vous avez à me dire est donc bien pressé?

En même temps, elle ramenait les couvertures autour de son cou.

— Plus important que pressé, répondit Chavanet, et si je suis venu ici, c'est afin d'en causer avec vous avant le retour de Serverette. Il importe qu'elle ne connaisse ni ne soupçonne cet entretien.

— Vous m'effrayez! De quoi s'agit-il?

Chavanet se recueillit un moment, puis il reprit :

— Ce que j'ai à vous dire est excessivement délicat, et j'ai longtemps hésité à vous en entretenir, mais il le faut : ce serait commettre une imprudence coupable que de garder plus longtemps le silence. Si mes sentiments ne vous étaient pas connus, la franchise avec laquelle je vais vous parler vous en révélerait la pureté.

Après cet exorde, tandis qu'Agathe manifestait son

impatience en se livrant dans son lit à des sauts dignes d'une carpe, il continua :

— Serverette a dix-huit ans. Elle est maintenant tout à fait formée. Il y a un an, lorsque nous l'avons recueillie, sa beauté éclatait déjà. Elle s'est encore accrue, et il serait difficile de trouver dans tout le pays une aussi belle personne.

— Vous pourriez dire aussi bonne que belle, dit doucement madame Agathe.

— Je ne le conteste pas. Personne plus que moi ne rend justice à ses qualités. Mais, enfin, elle est jeune, elle est belle. C'est là ce qui constitue le danger que je veux vous signaler. Moi-même je ne suis pas un vieillard. Cette double circonstance a eu pour résultat de donner lieu à certains propos auxquels je n'avais d'abord prêté aucune attention, mais avec lesquels il faut compter aujourd'hui.

— Je ne comprends pas, répondit madame Chavanet, qui ne comprenait que trop, ainsi que le prouvait la vive rougeur dont son visage venait de se couvrir.

— Malgré la plus stricte prudence, je n'ai pu faire qu'on ne s'étonnât quelque peu de voir entrer dans une maison où se trouvait un homme de mon âge, une personne de l'âge et de la beauté de Serverette, qui n'était ni sa fille, ni sa sœur, ni sa nièce, ni sa cousine. La déplorable maladie qui ne vous permet plus de vivre complétement au milieu de nous est venue ensuite. On a calculé le nombre d'heures que je passais avec Serverette loin de vos yeux, et comme les gens riches, pieux, honnêtes, ont des ennemis, la méchanceté a fait le reste. Comprenez-vous, maintenant?

— Mais c'est infâme ! s'écria madame Chavanet. Qui a pu tenir de pareils propos?

— Infâme, j'en conviens, continua gravement Gabriel. Mais il faut prendre un parti, autant pour notre réputation que pour mon repos et pour celui de Serverette.

Cette fois, Agathe se dressa brusquement sur son séant.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle.

Chavanet baissa les yeux avec une sainte humilité.

— Rien qui doive vous alarmer, répondit-il. Entre Serverette et moi il n'y a eu ni un mot ni un geste qu'un père ne puisse adresser à sa fille, et qu'une fille ne puisse adresser à son père.

Agathe respira.

— Mais il ne faut pas tenter Dieu, continua Chavanet, qui prit une attitude plus humble encore. Vous ne savez pas, vous, âme sainte qui avez atteint la perfection, ce que l'esprit malin peut suggérer à nos faibles cerveaux d'imaginations déréglées et malsaines, et comment il se venge des efforts qu'on fait pour lui échapper. Depuis deux ans que je ne suis plus qu'un frère pour vous et que la continence est devenue la règle de ma vie, j'ai beaucoup souffert, beaucoup lutté. Notre directeur spirituel, le vénérable curé Perretty, connaît les macérations auxquelles je me suis livré pour vaincre les aiguillons de la chair. Eh bien, preuve nouvelle de ma faiblesse, la présence de Serverette devient pour moi une source fréquente de tentations.

Et il s'arrêta, comme épuisé par ses paroles. Quant à Agathe, en présence de cet aveu singulier, elle se sentit touchée par des souffrances dont elle se croyait cause en partie. Elle tendit la main à son mari.

— Pauvre ami, dit-elle, Dieu nous éprouve, moi en me privant, par la maladie, des gages légitimes de votre

tendresse, vous, en permettant au démon de vous livrer ces rudes assauts dont vous avez bien fait de me parler. Je ne veux pas que vous me maudissiez un jour si, par ma faute, vous veniez à succomber. Que faut-il faire? Dites. Je vous obéirai.

— J'avais d'abord songé à un voyage, mais je n'aurai pas la force de vivre loin de vous; d'ailleurs, vous ne pouvez vous occuper de la surveillance de vos intérêts, et ma présence ici est nécessaire. Voici donc ce que je vous propose : Serverette, avant d'être complétement digne du rang qu'elle occupera dans le monde, grâce à vos bienfaits, a besoin de terminer son éducation. Vous me regardez avec étonnement. Laissez-moi m'expliquer. Votre fillette est délicieuse, douce, spirituelle, bonne, instruite. Mais c'est une petite sauvage, qui ne sait ni entrer dans un salon ni en sortir. Il lui manque ce vernis du monde que l'usage ou l'éducation première peut lui donner. Décidez-vous donc à vous séparer d'elle pendant quelques mois. Envoyons-la chez les sœurs de l'Assomption à Lyon. Vous connaissez la réputation de cet établissement où sont élevées les plus riches héritières du Midi. Dans ce milieu, Serverette se complétera, s'embellira comme une pierre précieuse entre les mains du lapidaire, et lorsque dans un an, elle reviendra, vous pourrez la marier.

— Me séparer d'elle! murmura Agathe, qui versa silencieusement quelques larmes.

— Cette résolution aura pour premier résultat de faire cesser toutes les rumeurs dont je vous ai parlé, et en outre, si mon repos vous est à cœur, vous saurez qu'elle me l'aura rendu.

— Vous avez raison, répondit Agathe subitement décidée moins par la pensée que son mari n'aurait plus à

souffrir les tentations diaboliques que par un sentiment de crainte, nouveau pour elle. Serverette partira. J'offr à Dieu ce sacrifice, en expiation de mes fautes.

Alors Chavanet s'agenouilla.

— Merci, dit-il; maintenant, me pardonnerez-vous?

— Vous pardonner quoi? Vous vous êtes noblement conduit. Vous pouviez, connaissant ma confiance, en abuser, séduire Serverette. Vous avez eu le courage de remplir votre devoir. Il vous en sera tenu compte sur le grand livre où Dieu inscrit toutes nos actions. Relevez-vous et embrassez votre femme. Elle priera pour vous.

Chavanet obéit en silence, et, ajoutant à cette ignoble comédie une scène nouvelle, il serra convulsivement sa femme dans ses bras :

— O cher corps! s'écria-t-il.

— Gabriel! murmura Agathe, qui tressaillit, tu m'aimes, je le sais. Mais je te récompenserai. Je vais demander à Dieu ma guérison. Puis je me ferai belle pour toi.

Chavanet put à peine retenir sa stupéfaction. A quarante ans passés Agathe, pour la première fois, tenait un langage auquel l'amour semblait prêter quelques accents.

— Serait-elle jalouse? se demanda-t-il. Alors je serais allé trop loin.

Avant de quitter la chambre, il recommanda à sa femme de ne pas révéler à Serverette la cause pour laquelle on l'envoyait au couvent.

— Elle est innocente, dit-il. Il ne faut pas faire entrer l'idée du mal dans son âme.

— Je vous comprends, répondit Agathe encore émue du baiser qu'elle avait reçu. Je serai prudente.

Chavanet se retira à reculons, offrant, jusqu'à la porte,

à sa femme ravie un visage où se lisaient à la fois l'amour, le regret, le repentir. Mais à peine fut-il dehors, sa physionomie s'éclaira d'un large sourire, et il se frotta les mains.

— Le pas le plus difficile est fait, pensa-t-il. Serverette quittera cette maison. A nous deux, la belle enfant.

Digitized by Google

XVII

Retirée à Orange, comme une souris dans un fromage, madame Héloïse y vivait grassement des douze cents francs de rente qu'elle tenait de la libéralité de Chavanet. On ne sait guère, par ce temps de dépenses folles, quelles douceurs on pouvait se donner à Orange, en l'an de grâce 1844, avec un revenu annuel de douze cents francs. Madame Héloïse faisait face au loyer d'un joli appartement sur le cours et à l'entretien d'une table aussi bien servie que celle du receveur des contributions. Elle avait en outre de bons meubles, d'élégantes toilettes, le tout bien entretenu par une jeune paysanne de la Drôme, agile et intelligent factotum de cette coquette sur le retour. Madame Héloïse était donc heureuse. Que Chibrac consentît à abandonner la carrière artistique, et tous les vœux de sa femme étaient comblés.

Mais celle-ci pouvait se convaincre à toute heure qu'à moins d'un miracle elle n'obtiendrait rien de semblable de son mari. Le départ de Serverette avait eu pour principal effet de rattacher Chibrac à son art, plus encore que par le passé. Voyageant seul, n'ayant plus à fournir aux besoins de deux femmes, il ne montrait aucune exigence envers ceux qui l'employaient. Qu'on voulût bien consentir à payer son voyage et sa nourriture, et il était

satisfait. A ces conditions, les clients abondaient. En hiver comme en été, Chibrac était toujours sur les routes, tantôt au nord, tantôt au midi. Il avait seulement exclu de son itinéraire Saint-Étienne de Boulogne et les villages environnants. Il ne voulait pas chanter dans le voisinage de sa nièce, devenue grande dame, et les brillantes offres du cabaretier Barbusse ne purent vaincre cette résolution.

Tous les mois, Chibrac apparaissait à Orange et passait trois jours auprès de madame Héloïse. C'est alors que celle-ci s'efforçait de le ramener à des sentiments plus conformes à ses propres désirs. Tantôt elle lui disait :

— Vous n'exercez pas une profession digne d'un chrétien. Mes yeux, longtemps fermés, ont vu la lumière, et jamais ma conscience n'avait goûté le repos que j'ai trouvé depuis. » — Ou bien : — « Vous ne voulez pas quitter le public, c'est le public qui vous quittera. Prenez garde, un grand artiste doit se retirer de la scène en pleine gloire. »

Mais Chibrac demeurait sourd à ces conseils. Un jour, madame Héloïse lui dit :

— Pour l'amour de moi, laissez ce vilain métier. Vous pouvez l'abandonner, sans abandonner la musique. Renoncez à vous montrer dans les cafés, et vous deviendrez premier chantre à la grande église. M. le curé se fait fort de vous faire nommer en même temps maître de chant au petit séminaire, ce qui vous ouvrira les meilleures maisons de la ville.

Cette fois, l'offre était raisonnable.

— Je ne dis pas non, répondit Chibrac. Je demande seulement à prendre conseil de Serverette.

Madame Héloïse ne put retenir un sourire :

— Allez! allez! dit-elle, voyez Serverette. Je sais qu'elle sera de mon avis.

— Alors, ce sera pour la première fois.

Cette réponse n'attira aucune colère sur le visage engraissé d'Héloïse. La certitude du succès la rendait indulgente. Elle connaissait à l'avance la réponse de sa nièce, par l'intermédiaire de laquelle elle avait obtenu, de madame Chavanet et de l'abbé Peretty, des lettres pour le curé de la grande église.

Chibrac partit le lendemain au lever du jour pour Saint-Étienne. Il s'arrêta deux fois en route, à Privas pour serrer la main à Frédéric Laffrey, et au col de l'Escrinet pour embrasser Barbassous.

A six heures du soir, au moment où le soleil se couchait derrière les hautes montagnes qui dominent le pays, il se présentait à la grille du château Chavanet.

— Où est ma nièce? demanda-t-il au concierge qui le reconnut.

A ce moment, Manette sortait.

— Monsieur Chibrac! s'écria-t-elle, comme mademoiselle Serverette va être contente! Elle est dans sa chambre. Venez, monsieur, je vais vous conduire.

Et, précédant le bonhomme, elle se mit à marcher rapidement, heureuse de porter à sa jeune maîtresse une agréable nouvelle.

— Voici sa chambre, dit-elle en s'arrêtant au premier étage devant une porte garnie de belles ferrures florentines.

Chilbrac la remercia, frappa et attendit.

Pas de réponse. Il frappa de nouveau, même silence. Alors il se retourna pour interroger Manette; mais celle-ci avait disparu. Il hésita un moment, puis tourna résolû-

ment le bouton et poussa la porte qui s'ouvrit toute grande pour le laisser entrer.

En dépit des meubles lourds et massifs qui la garnissaient, la chambre était gaie à égayer l'homme le plus triste, avec ses rideaux gris perle et son tapis d'Aubusson. Les deux croisées par lesquelles pénétrait le jour étaient ouvertes et laissaient la place libre à quelques branches d'acacias odoriférants et fleuris, qui semblaient vouloir l'emporter d'assaut.

Dans l'embrasure de l'une des croisées, le coude appuyé sur le chambranle, l'œil perdu dans l'horizon, Serverette se tenait debout, pâle, et les yeux baignés de larmes. Son chagrin devait être bien profond, car elle n'avait pas entendu son oncle lorsqu'il frappait à la porte, et elle ne l'entendait pas encore alors qu'il marchait vers elle.

Il vit ses larmes, et d'un bond il fut aux pieds de Serverette.

— Serverette! Pourquoi pleures-tu?

— Mon oncle!

Des baisers suivirent ces paroles, des baisers et des cris; car Chibrac, en retrouvant sa nièce embellie, grandie, élégante, ne pouvait retenir l'expression de son admiration et de sa surprise.

— Me diras-tu, enfin, pourquoi tu pleures? demanda-t-il.

— Hélas! répondit Serverette, on veut m'envoyer au couvent.

— Au couvent! Qui donc a eu cette idée saugrenue? Cette vieille folle, sans doute?

— Oh! mon oncle! mon oncle! Plus bas! si elle vous entendait!... Elle ne mérite pas d'être traitée ainsi.

— Comment, une femme qui veut faire de toi une

pauvre petite nonne, de toi, ma jolie Serverette...

— Ce n'est point de cela qu'il s'agit. On veut m'envoyer à Lyon, dans un pensionnat tenu par des religieuses, pour compléter mon éducation, afin que je puisse faire bonne figure dans le monde.

A ces mots, le visage irrité de Chibrac se rasséréna tout à coup.

— L'idée n'est pas mauvaise, dit-il. Pourquoi diable pleures-tu? C'est un nouveau bienfait que tu vas recevoir. L'éducation, ma chérie, c'est le premier des biens, et lorsque tu auras passé une année dans un pensionnat, tu seras une demoiselle accomplie. Il n'y a pas là sujet de larmes.

Serverette ne répondit pas. Elle pensait à sa vie si heureuse, si libre jusque-là, à l'affection que lui témoignait madame Chavanet, à l'amour de Frédéric, à l'amitié de Barbassous, à toutes ces choses qui pendant un an allaient lui manquer. Puis elle se demandait par quelles circonstances madame Chavanet, malade et accoutumée à ses soins, consentait à s'en priver et à se séparer d'elle. Elle se disait que puisqu'on l'envoyait au couvent d'une manière si imprévue, c'est que peut-être on lui réservait un brillant mariage, et qu'elle serait obligée de le refuser, au risque même de déplaire à ses bienfaiteurs. Enfin elle se posait cette éternelle question: « Condamné à ne pas me voir pendant un an, Frédéric ne m'oubliera-t-il pas? »

Les plus tristes pressentiments agitaient son âme et venaient accroître la douleur causée déjà par la seule pensée de quitter, pour des visages inconnus, madame Chavanet, à laquelle elle s'était attachée peu à peu.

— Sois donc raisonnable, ma petite Serverette, disait Chibrac ému malgré lui. Un bonheur nouveau t'arrive et

te voilà désespérée comme si un grand malheur venait s'abattre sur toi.

Enfin, voyant que ses paternelles exhortations ne pouvaient avoir raison d'un chagrin qui lui semblait inexplicable, il abandonna Serverette afin d'aller avertir madame Chavanet de ce qui se passait.

Agathe l'accueillit de la manière la plus aimable. Elle venait au même moment de recevoir une lettre de madame Héloïse, qui lui faisait connaître dans quel but Chibrac se rendait à Saint-Étienne.

— Ah! mousieur Chibrac, s'écria-t-elle en le voyant entrer, je sais quel motif vous amène. Vous venez consulter Serverette avant de prendre une décision importante. Eh bien! notre fillette vous dira textuellement ce que je vais vous dire : « Il faut accepter les offres du curé de la grande église d'Orange. » J'ajoute, moi, qu'il le faut dans votre intérêt, dans celui de votre nièce qui est appelée à de grandes destinées et qui ne saurait raisonnablement avouer pour oncle un chanteur de cabaret.

— Orgueil de dévote! pensa Chibrac. Et tout haut il reprit :

— Madame, je vous remercie de votre conseil et de vos bonnes intentions. Mais, nous reparlerons de moi plus tard. Pour le moment, il faut parler de Serverette. La pauvre petite se désole dans sa chambre, à la pensée d'aller au couvent!

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!

C'est tout ce que put dire madame Chavanet, dans le trouble où la plongea la nouvelle du chagrin de Serverette. Jamais femme ne fut plus embarrassée qu'elle en ce moment.

D'une part, elle ne supportait pas la pensée d'arracher

des larmes aux beaux yeux de sa fille adoptive; mais, d'autre part, la confidence de son mari lui faisait un devoir de ne revenir sur aucune des décisions arrêtées entre elle et lui.

Comme si Chibrac eût compris cet embarras et voulu l'en tirer, il prit la parole en ces termes :

— Je crois, madame, que vous n'avez pas assez ménagé la sensibilité de ma nièce et que vous lui avez annoncé trop brusquement son prochain départ. Avec ces têtes jeunes et exaltées, il faut certaines précautions...

— Oui! sans doute, murmura Agathe, je n'ai pas pensé à cela.

— Le mal n'est pas grand, si vous voulez agréer mon avis. Confiez-moi ma nièce pendant quinze jours. Je la conduirai à Orange. Là, dans ce milieu qu'il lui sera doux de revoir, elle s'accoutumera à la pensée d'aller vivre loin de vous pendant un an et ses regrets seront sensiblement diminués, au moment où elle partira pour Lyon.

Ayant émis cet avis, Chibrac attendit triomphalement une réponse.

— J'approuve votre dessein, répondit Agathe. Seulement, je crains que, dans ce milieu, Serverette ne trouve pas des exemples...

Chibrac l'interrompit.

— Elle n'aura que de bons exemples sous les yeux, madame : nous sommes d'honnêtes gens. D'ailleurs, ma femme est aujourd'hui complétement livrée à la dévotion. Quant à moi, ajouta le chanteur, en poussant un soupir, j'accepte les offres de M. le curé d'Orange. Vous pouvez bien confier Serverette au premier chantre de la grande église et au professeur de chant du petit séminaire.

A cette déclaration, Agathe bondit dans son fauteuil.

— Voilà ce que je voulais vous faire dire, s'écria-t-elle enthousiasmée, les yeux levés au ciel. Ah! mon ami, nous avons donc sauvé votre âme!

Chibrac ne broncha pas sous cette singulière apostrophe.

— Je vais annoncer tout ceci à ma nièce, dit-il.

— Non! non! Amenez-la ici. Je veux tout lui apprendre. Ah! si mes jambes me le permettaient, je serais déjà auprès d'elle.

Chibrac obéit et rentra bientôt avec Serverette.

— Pauvre chérie, dit Agathe, tu souffres donc bien de quitter ta vieille amie?

Pour toute réponse, Serverette se jeta à son cou. Agathe continua tout en la dorlotant comme un petit enfant :

— Il faut que tu ailles au couvent, c'est pour ton bien, et tu peux le croire, alors que tu vois avec quelle fermeté je m'impose ce sacrifice. Seulement, voici ce que nous avons décidé : tu partiras demain avec ton oncle pour Orange, où tu resteras quinze jours, afin de t'accoutumer à l'idée de ta nouvelle position. Maintenant, comme j'espère que je serai bientôt guérie, je te promets d'aller passer l'hiver à Lyon. Oui, pour toi j'abandonnerai, durant quelques semaines, ce coin que je n'ai jamais quitté, et, pendant ce temps, nous nous verrrons tous les jours.

— Ma chère bienfaitrice, que vous êtes bonne! murmura Serverette en l'embrassant.

— Il ne faut plus pleurer, continua Agathe, il faut se réjouir au contraire. Ton oncle renonce à son métier. Le voilà digne de sa nièce.

Les larmes de Serverette se séchèrent, en même temps

que disparaissaient les tristes impressions qui l'avaient un moment obsédée. Alors, elle entraina son oncle dans le parc et l'interrogea longuement sur madame Héloïse et sur sa vie depuis qu'ils ne s'étaient vus.

Chavanet rentra quelques instants après cette scène. Il ne parut que surpris de trouver Chibrac au château, mais, au fond, il en fut très-mécontent. Le chanteur n'était-il pas le protecteur naturel de Serverette et, lui présent, serait-il possible à Chavanet de tenter contre elle le coup qu'il préméditait? Mais, son mécontentement s'accrut encore lorsqu'il connut les décisions prises en son absence. Il avait espéré qu'il serait chargé d'accompagner la jeune fille à Lyon et qu'il pourrait la conduire à Privas, chez madame de Pélussin où, sous un prétexte quelconque il l'aurait laissée pendant quelques jours. Maintenant, cette espérance devenait un leurre, puisque Chibrac emmenait sa nièce à Orange.

— Allons! pensa-t-il, c'est un autre plan à trouver. Mais je ne laisserai pas l'oiseau s'échapper, maintenant que j'ai préparé sa cage.

Après le dîner, qui eut lieu comme de coutume à sept heures, Chibrac, brisé par les fatigues de son voyage, alla se coucher. Serverette monta dans la chambre d'Agathe, afin de passer la soirée avec son amie et l'abbé Peretty qui venait d'arriver et d'apprendre les événements de la journée.

Quant à Chavanet, sans dire à personne un mot de ses projets, il descendit lui-même aux écuries, se fit seller un cheval, et, profitant de la sereine beauté du soir, il alla se promener sur la route de Privas. Il ne revint de sa promenade que fort avant dans la nuit.

Chibrac se réveilla avec le jour, se leva avec le soleil, et descendit dans le parc, dont le silence, à cette heure

matinale, n'était troublé que par le cri des oiseaux subitement mis en gaieté par les torrents de lumière qui descendaient du ciel. Le chanteur parcourut pendant une heure les allées sinueuses, aspirant l'air pur à pleins poumons, humant le parfum des fleurs légèrement inclinées sous le poids de la rosée. Enfin lorsqu'il crut que Serverette était sur pied, il se dirigea vers le château. Tout à coup le maître de ces lieux parut devant lui :

— Je vous cherchais, dit Chavanet. Et, sans donner à son interlocuteur le temps de lui répondre, il poursuivit : Une femme élégante, belle et artiste, qui habite Privas, en attendant qu'elle retourne à Paris, a entendu parler de votre talent et désire vous connaître. Je lui ai promis hier de vous amener chez elle. Elle vous attend aujourd'hui.

Chibrac éprouva d'abord un sentiment bien naturel de vanité. Mais à sa louange, il convient de dire qu'il se rappela aussitôt qu'il devait partir le même jour pour Orange avec Serverette. Aussi, tout en remerciant vivement Chavanet, il lui avoua son embarras.

— Eh! mon cher! vous ne partirez que demain, répondit celui-ci. Madame de Pélussin vaut bien qu'on perde une journée pour elle. Rien ne vous presse. D'ailleurs, savez-vous qu'elle est femme à vous faire entrer au grand Opéra de Paris?

Dix étoiles passant devant ses yeux n'auraient pas ébloui Chibrac autant que ces paroles.

— Je partirai demain seulement, dit-il; aujourd'hui, je suis à vos ordres.

— Nous irons à Privas tout à l'heure. Vous direz que vous avez quelqu'un à y voir. Ne parlez pas de madame de Pélussin ici. Elle aime les arts et les artistes, et cela

suffit pour qu'on ne la tienne pas en grande considération.

— Toujours les mêmes préjugés! murmura Chibrac, qui se demandait quels morceaux il ferait entendre à une Parisienne qui lui voulait du bien.

XVIII

Chibrac fut présenté le même jour à madame de Pélussin. Elle le reçut avec les grands airs d'une reine qui veut être aimable.

— J'avais souvent entendu parler de vous, monsieur, lui dit-elle. Votre talent ne m'est connu que par ce qu'on m'en a dit. J'ai voulu l'apprécier moi-même.

L'artiste, s'inclinant respectueusement, répondit que cette heure compterait dans sa vie et qu'il saurait éternellement gré à M. Chavanet de l'avoir mis en présence d'un juge digne de l'apprécier.

— Le fait est, objecta Pauline, que, jusqu'ici, vous n'avez pas eu des auditeurs capables de vous comprendre.

— Ah! madame, ne m'en parlez pas! Autant semer des perles devant des...

Il n'acheva pas, car il est des mots qu'on ne prononce pas devant une femme.

— Voulez-vous me donner le plaisir de vous entendre? demanda Pauline.

— Je suis ici dans ce but, répondit-il. Malheureusement, je n'ai pas d'accompagnateur.

— Je tâcherai d'y suppléer.

Et Pauline alla s'asseoir devant le piano. Chibrac étala

sa musique sur le pupitre et l'audition commença. Madame de Pélussin s'acquitta de sa tâche en musicienne émérite. Quant à Chibrac, il se surpassa. Jamais il n'avait mieux chanté les *Plaintes d'Atala*.

— Vous avez une admirable voix, lui dit-elle, lorsqu'il eut fini, une méthode excellente, du feu, du brio. Votre place est à l'Opéra.

Depuis longtemps, Chibrac n'en doutait plus. Néanmoins il éprouva un singulier plaisir en se l'entendant affirmer par une femme dont il venait d'apprécier les connaissances musicales. A ce moment, un des plus doux de sa vie artistique, il goûta cette joie infinie de l'artiste qui, après avoir longtemps douté de lui-même, apprend enfin ce qu'il vaut par des éloges raisonnés et désintéressés.

— Ah ! madame ! s'écria-t-il, dans un élan de reconnaissance et d'orgueil, vos paroles valent pour moi plus encore que tous les applaudissements que j'ai reçus en vingt ans. Je trouve enfin quelqu'un qui m'apprécie.

Et, pour convaincre madame de Pélussin qu'elle ne s'était pas trompée, il choisit un autre morceau et chanta de nouveau. Le second en amena un troisième, le troisième un quatrième et durant une heure, ému, transporté, il repassa toutes les parties de son répertoire.

Pendant ce temps, Chavanet s'était discrètement retiré, voulant laisser à son amie la liberté de frapper le grand coup.

Le chanteur ne s'arrêta que lorsqu'il eut épuisé sa musique.

— C'est merveilleux ! s'écria madame de Pélussin, avec un enthousiasme qui ne manquait pas de sincérité.

Ce n'était qu'une habile intrigante, mais une intrigante douée au plus haut degré du sentiment artistique. Elle

découvrait dans Chibrac des qualités qu'on ne soupçonnait pas, et alors même qu'elle cherchait à l'attirer dans un piége, elle ne se croyait pas obligée de cacher son admiration.

— Je m'occuperai de vous, monsieur Chibrac, ajouta-t-elle, je vous le promets. Vous avez mieux à faire qu'à vous donner en spectacle à des paysans qui ne sont que des ânes déguisés. Je vais écrire à Paris à votre sujet.

Chibrac la remercia silencieusement. Il était à la fois plein de joie et de regrets : plein de joie, car on le jugeait enfin selon sa valeur; plein de regrets, car il avait promis à madame Chavanet de renoncer à la carrière artistique, et qu'il se repentait maintenant de sa promesse !

— Vous avez une nièce, monsieur? lui dit tout à coup madame de Pélussin.

— Oui, madame; une nièce qui chante aussi bien que moi, mais qui s'est sacrifiée pour assurer le bonheur de sa tante. Elle est aujourd'hui la fille adoptive de madame Chavanet.

— Je le sais. J'ai entendu parler d'elle, et je sais les circonstances qui l'ont décidée à changer de vie. J'ai le plus vif désir de la connaître.

— J'aurai l'honneur de vous la présenter, madame.

Si Chibrac avait pu saisir l'expression de joie qui passa sur le visage de Pauline, lorsqu'il prononça ces paroles, il aurait retiré son offre spontanée. Mais il ne devina rien des projets de madame de Pélussin, et renouvela, au moment de la quitter, la promesse qu'il venait de lui faire.

— Ma nièce sera ici demain, dit-il.

— J'y compte bien, répondit Pauline.

En revenant à Saint-Étienne, dans la voiture de Chavanet, Chibrac ne parla que de Pauline et avec les éloges

les plus exagérés. Il était séduit par cette charmeresse, dans laquelle il ne voyait qu'une femme qui lui voulait du bien, après s'être éprise de son talent.

— Pas un mot de tout ceci à ma femme! dit encore Chavanet à son compagnon enthousiasmé. Elle ne pardonne pas à madame de Pélussin son goût pour les arts.

Cette observation porta ses fruits. Chibrac resta muet comme un poisson et ne parla à personne de la visite qu'il venait de faire.

Le lendemain eurent lieu entre madame Chavanet et Serverette de touchants adieux.

Il était convenu que celle-ci, après avoir passé quinze jours à Orange, retournerait à Lyon, où elle trouverait Chavanet chargé de la présenter à la supérieure du couvent de l'Assomption. Ce dernier, par un sentiment de réserve dont la jeune fille lui sut gré autant que s'il eût été sincère, s'abstint de l'embrasser. Mais au moment où elle allait monter en voiture, il s'approcha d'elle et lui dit à voix basse :

— N'emportez pas un mauvais souvenir de moi, Serverette. J'ai traversé une heure de folie. Mais je suis guéri, bien guéri, et j'ai tant pleuré, tant prié, que je dois être pardonné là-haut.

— Vous êtes également pardonné ici-bas, répondit la jeune fille, car j'ai tout oublié.

L'abbé Peretty voulut déposer sur ce front chaste et pur un baiser paternel.

— Adieu, ma fille, murmura-t-il plus ému qu'il ne voulut le paraître; n'oubliez pas les bons exemples que vous avez eus sous les yeux depuis un an.

Manette pleurait à chaudes larmes en voyant partir l'enfant dont la présence avait mis la joie dans la maison, et Barbassous, morne dans un coin, s'efforçait en vain

de ne rien laisser deviner de la sombre tristesse qui avait envahi son cœur.

Serverette partit comblée des bénédictions de tous ceux qui la connaissaient.

Elle subissait elle-même une indicible émotion en quittant la maison où, depuis un an, elle avait été tant aimée. A cette heure solennelle, elle ne se rappelait plus la coupable tentative de Chavanet. Elle ne se souvenait que des joies qu'elle avait goûtées, des affections qui l'avaient si tendrement entourée.

La voiture qui devait la conduire à Privas se mit en route. Serverette éclata en sanglots. Mais bientôt le grand air, le soleil, la beauté de la route apaisèrent sa douleur. Elle se dit que, dans un an, elle reviendrait au sein de cette opulente nature, et l'espérance, facile et douce aux jeunes cœurs, effaça les souvenirs du passé regretté.

Chibrac avait assisté au spectacle de ces émotions avec une impassibilité qui n'était habituellement ni dans son caractère, ni dans son cœur. C'est qu'il pensait aux propositions qui lui avaient été faites la veille par madame de Pélussin, et qu'il se rappelait la promesse aux termes de laquelle il devait présenter Serverette à Pauline.

Pendant le trajet, il parla peu. Enfin au moment d'arriver, il se décida à faire connaître ses desseins à sa nièce.

— Écoute-moi, petite, lui dit-il, nous allons nous arrêter durant quelques heures à Privas.

— Pour voir Frédéric ? demanda-t-elle naïvement.

— Non. Nous verrons Frédéric avant de partir, mais pour aller chez une dame qui me veut du bien.

— Quelle est cette dame ?

— Madame Pauline de Pélussin.

— Je ne la connais pas.

— Justement. C'est elle qui désire te connaître.

Serverette garda un moment le silence sans laisser deviner ses réflexions. Au fond, la pensée d'aller en ce moment vers un visage inconnu lui souriait peu.

— Cette visite est-elle bien nécessaire?

— Très-nécessaire. J'ai promis de te conduire chez madame de Pélussin. C'est une femme aimable et charmante, une très-grande dame. Elle m'a entendu et veut me faire entrer au grand Opéra de Paris.

— Mais je croyais que vous entriez à la grande église d'Orange!

— Tais-toi! tais-toi! s'écria vivement Chibrac. Si on t'entendait! J'ai promis de renoncer à chanter dans les cafés et d'accepter une place de chantre, mais à la condition que je ne trouverais rien de plus avantageux. Or, on me fait des offres brillantes. Si elles se réalisent, c'est la fortune et la gloire!

Le pauvre homme mentait effrontément à sa nièce. Hélas! depuis qu'il avait vu madame de Pélussin, il était comme fou. Avoir été jugé digne de chanter à Paris, lui!... Serverette comprit-elle ses préoccupations? Nous n'osons l'affirmer; cependant elle consentit à se laisser conduire chez madame de Pélussin.

— Vous avez tenu parole, dit celle-ci, en voyant entrer l'oncle et la nièce; vous verrez tout à l'heure que moi aussi je remplis mes engagements.

Puis elle ne s'occupa plus que de Serverette, dont la beauté lui expliquait enfin la violence des désirs de Chavanet. A sa prière, Serverette chanta.

— Vous êtes charmante, et je n'ai que le regret de ne vous avoir pas connue plus tôt. J'envie le bonheur de madame Chavanet.

Pauline disait ces mots avec tant de grâce modeste, toute sa personne témoignait tant d'honnêteté, la maison elle-même avait une physionomie telle que Serverette fut séduite, et, par malheur pour elle, sa première impression avait été favorable à madame de Pélussin.

Celle-ci, en admirable comédienne qu'elle était, devina les sentiments de Serverette et les exploita. Tour à tour, elle parla de Dieu, des anges, de la religion, et Serverette, charmée par sa beauté comme par son langage, lui dit :

— Madame, je ne me figurais pas sainte Cécile autrement que vous.

Ce compliment, dont la bouche qui le prononçait doublait le prix, fit rougir Pauline de plaisir, non certes pour la preuve d'estime qui lui était donnée, mais parce que sa supériorité dans l'art de duper les gens éclatait une fois de plus.

— Lorsque madame Chavanet vous connaîtra, ajouta Serverette, elle vous aimera.

— Je ne la connais pas, répondit froidement Pauline, qui n'entendait pas que madame Chavanet apprît jamais rien de cette infâme comédie. Je reçois quelquefois son mari.

Puis elle embrassa Serverette avec effusion.

— Ah! s'écria-t-elle, si je m'écoutais, comme je vous retiendrais bien ici.

Serverette ne répondit pas.

— Ne seriez-vous pas heureuse de m'accorder quelques jours? demanda Pauline.

— Oh! madame, je craindrais d'être importune.

— Vous! allons donc. Je garde votre nièce, monsieur Chibrac. Vous viendrez la reprendre à la fin de la se-

maine. C'est un peu de plaisir que je vole à votre femme. Mais elle ne le saura pas.

— Cependant, objecta Chibrac embarrassé, il faudra bien lui expliquer pourquoi je rentre les mains vides.

— Vous lui direz, vous lui direz... vous ne lui direz rien du tout. N'allez pas à Orange.

Et, s'approchant du chanteur, elle continua à voix basse :

— Un de mes amis, un compositeur célèbre, est en ce moment à Lyon. Je vais vous donner une lettre pour lui. Allez le voir, il vous écoutera, et si, comme je n'en doute pas, vous excitez son admiration comme vous avez excité la mienne, votre affaire est faite. Dans un mois, vous pouvez être à Paris, en beau chemin.

A cette brusque proposition, Chibrac demeura stupéfait et irrésolu.

— Que craignez-vous? ajouta madame de Pélussin. Votre nièce est en sûreté ici. Madame Chavanet vous croit en route pour Orange. Votre femme suppose que vous êtes resté à Saint-Étienne. Personne ne connaîtra votre voyage à Lyon.

Ces considérations décidèrent Chibrac.

— Eh bien! Serverette, consens-tu à passer quelques jours auprès de madame? Elle veut bien me charger d'une commission importante. Je te prendrai à mon retour.

— Je vous attendrai ici, mon oncle, répondit Serverette.

— Comme nous allons être amies! s'écria Pauline.

Chibrac partit une heure après, sans que Serverette éprouvât le moindre regret. Elle se croyait dans une honnête maison, et cette aventure arrivait à propos pour la distraire des émotions de la journée.

Il fut à peine parti que Pauline entraîna la jeune fille dans sa chambre.

Là devaient commencer les étonnements de Serverette. A Saint-Étienne, elle avait vécu dans l'opulence, mais, ainsi que nous l'avons dit, les meubles de la maison Chavanet reflétaient en quelque sorte les mœurs austères des maîtres du logis. Entre cette opulence et le luxe coquet dont était entourée madame de Pélussin, on ne pouvait établir aucune ressemblance. Les merveilles de l'art moderne, dans la chambre de Pauline, s'alliaient admirablement aux souvenirs de l'art ancien. Les siéges, le lit étaient couverts d'étoffes moelleuses; sur les murs, il y avait de belles gravures. Partout, en un mot, se lisaient les raffinements les plus exquis d'une élégance qui n'enlevait rien au confortable.

Serverette ne put retenir un cri d'admiration.

— Que c'est joli! dit-elle.

Et elle examinait tout avec attention, tandis que Pauline jouissait de sa surprise.

A ce moment, Léocadie entra, et, se penchant vers sa maîtresse :

— M. Chavanet est en bas, dit-elle à voix basse.

— Qu'il se garde bien de monter, répondit madame de Pélussin sur le même ton. J'y vais.

Et laissant Serverette en extase devant une splendide gravure de la *Monna Lisa*, elle descendit au salon. Chavanet l'attendait.

Elle alla vers lui, lui prit la main et l'entraînant vers la porte :

— Vous, mon cher, vous n'avez rien à faire ici en ce moment. L'oiseau est en cage. Mais encore faut-il me laisser le temps de l'apprivoiser.

— Sera-ce long? demanda Chavanet.

— Revenez demain au soir à neuf heures, libertin.

Chavanet salua et se dirigea vers la porte. Pauline alla rejoindre Serverette.

Digitized by Google

XIX

La chambre que devait occuper Serverette était située à l'extrémité d'un couloir qui divisait en deux parties distinctes le premier étage de la maison. Elle prenait son jour sur le jardin, au delà duquel la vue s'étendait jusqu'au pied des montagnes qui dominent Privas et qui bornent l'horizon de ce côté.

Les murs étaient cachés sous des tentures de soie grises, le parquet sous un tapis aux claires couleurs. Les rideaux des croisées avaient été taillés dans la même étoffe que les tentures. Une peau d'ours blanc s'étalait devant le lit, fait en bois de rose comme les autres meubles. La pendule, les flambeaux et les vases qui ornaient la cheminée appartenaient à l'époque de Louis XVI. Une veilleuse en verre de Bohême descendait du plafond auquel la retenait une chaîne en acier bruni.

On ne pouvait rien rêver de plus mystérieux que ce coquet réduit qui devait appeler dans l'esprit d'une fille chaste des sensations inconnues.

Cette élégance raffinée avait je ne sais quoi de libertin.

Ce n'est point un tel lieu qu'une dévote aurait choisi pour y prier. En revanche, des amoureux auraient été heureux de s'y aimer.

Entre cette chambre et celle de madame de Pélussin,

il n'y avait qu'une différence, c'est que la première faisait penser à des amours jeunes, frais et passagers, tandis que la seconde semblait plus propre à servir de cadre aux péripéties d'une grande et romanesque passion.

En entrant dans cette pièce, Serverette se sentit prise à la gorge par ce parfum vague, délicieux qu'elle avait respiré déjà dans l'appartement de Pauline et qui révèle aux coureurs de belles la présence d'une femme élégante et facile. Elle éprouva tout à la fois un sentiment indécis de mollesse et de langueur, et une répulsion instinctive.

D'une part, ce luxe si nouveau pour elle semblait lui dire : « Va-t'en, ce n'est point ici la place d'une fille honnête. »

D'autre part, ce luxe même offrait tant d'attraits qu'elle se sentait clouée à sa place, privée de la force de s'enfuir.

Ces sensations, Pauline les comprit. Mais elle ne le laissa pas deviner, et, ayant fait admirer à sa nouvelle amie un petit cabinet de toilette dont la porte se dérobait derrière les rideaux du lit, elle lui dit :

— Lorsque j'ai fait construire et meubler cette maison, je destinais cette chambre à l'une de mes parentes de Paris qui m'avait promis de venir y passer six mois toutes les années. Elle est venue deux fois. Plus tard, un petit incident nous a momentanément désunies et je ne l'ai pas revue. Depuis, personne n'a couché ici.

Pauline ne disait qu'une partie de la vérité. Il convient d'ajouter que la parente en question, à laquelle elle porta longtemps un attachement profond, n'avait cessé de venir vivre durant la belle saison à Privas, qu'à la suite d'une intrigue dont le but était d'enlever à Pauline le protecteur dont nous avons parlé. Celle-ci découvrit tout

au moment où elle pouvait encore tout réparer, et renvoya sa parente, dont la jeunesse et les yeux lui firent peur. Les deux poules se brouillèrent pour un coq.

— Cette chambre est trop belle pour moi, murmura Serverette, en voyant madame de Pélussin l'aider à s'y installer.

— Non, certes, ma chère mignonne, répondit Pauline. Vous êtes trop modeste. Cela pâlit devant vous. Maintenant, ajouta-t-elle, je vais m'habiller pour le dîner. Faites-en autant. Léocadie viendra vous aider; j'ai l'habitude de recevoir quelqués amis dans la soirée. Mais, afin d'être à vous complétement, et de ne pas vous exposer à être reconnue par l'un d'eux, je leur ai fait dire que je m'absentais aujourd'hui. Par conséquent, personne ne troublera notre tête-à-tête, si ce n'est peut-être M. Chavanet qui vient me voir de temps en temps et qui sera heureux de vous retrouver ici.

— Mais n'en dira-t-il rien à madame Agathe? demanda Serverette, qui trahissait ainsi l'une de ses préoccupations.

— Il n'y aurait aucun inconvénient pour vous. Mais, puisque votre bienfaitrice ne vous sait pas ici et vous croit à Orange avec votre oncle, nous demanderons M. Chavanet de nous garder le secret. Il ne faut pas qu'on soupçonne le voyage de M. Chibrac.

— Pauvre cher oncle! dit Serverette. Il m'aime bien; mais je crois qu'il chérit plus encore sa liberté.

Pauline ne tarda pas à quitter sa nouvelle amie, afin d'aller s'habiller, ainsi qu'elle l'avait dit et pour lui laisser le loisir de faire comme elle.

Léocadie entra presque aussitôt, ouvrit la malle de Serverette et, sur son désir, en retira une robe blanche qui devait remplacer sa robe de voyage. Puis, l'habile

soubrette peigna les beaux cheveux blonds de la jeune fille, la chaussa et l'aida à se vêtir, silencieuse et prévenante, comme il sied à une servante de bonne maison. Elle ne se permit qu'une réflexion qui fit rougir Serverette. Au moment où celle-ci agrafait sa robe, elle lui dit :

— Mademoiselle a bien tort de cacher ses bras et ses épaules. Elle devrait les découvrir...

— Je ne me suis jamais décolletée, répondit Serverette un peu troublée.

— Oh! si mademoiselle voulait, un coup de ciseaux dans le corsage serait vite donné.

— Non! non! dit Serverette.

Mais, à ce moment, Pauline, dont la toilette avait été faite en un tour de main, rentra. Léocadie lui expliqua la situation, et la maîtresse partagea l'avis de la soubrette.

— Ma chérie, dit-elle à Serverette, je reconnais là les principes sévères de madame Chavanet; mais, croyez-moi, la religion ne défend pas aux femmes de se faire belles. Une personne intelligente et douée de charmes tels que les vôtres ne serait pas habile en les montrant trop; mais elle doit les laisser deviner.

La toilette de Pauline prouvait qu'elle pratiquait pour son compte les conseils qu'elle donnait aux autres. Elle portait une robe de velours noir décolletée, dont le corsage était entièrement recouvert d'une veste en tulle de même couleur, de telle sorte que sa blanche carnation, entrevue sous le clair tissu, retirait de cette opposition de deux vives couleurs un éclat de plus. Un camélia dans ses cheveux simplement coiffés, des bracelets et des boucles d'oreilles en or mat complétaient sa parure.

Serverette, convaincue par les paroles qu'elle venait

d'entendre, moins encore que par l'exemple qu'elle avait sous les yeux, se livra timide et rougissante aux mains de Léocadie, qui, à l'aide d'une aiguille et de ciseaux, se mit en devoir de l'habiller, ou plutôt de la déshabiller à sa façon. Ce fut l'affaire d'une demi-heure.

Alors, sans mot dire, Pauline conduisit Serverette entre les deux glaces qui ornaient sa chambre en se faisant face, de telle sorte qu'elle put s'y voir tout entière. Ses épaules et ses bras délicats et longs sans être maigres, les fermes contours de sa poitrine naissante se dégageaient, comme une fleur de sa corolle, de la mousseline nuageuse dont les plis bouillonnaient à la bordure du corsage entr'ouvert. Sur la nuque ronde et blanche que le chignon de ses cheveux laissait à nu, couraient des poils follets tordus, frisés, frissonnant, à travers lesquels se jouait la lumière avec mille caprices. La coiffure admirablement échafaudée par Léocadie, encadrait en l'embellissant, si c'était possible, ce fin visage dont les lèvres étaient vermeilles, les dents blanches, les yeux grands et agrandis encore par la surprise. Jeunesse, beauté, élégance, grâce, tout se réunissait sur cet être charmant, semblable, tel que nous l'avons décrit, à un splendide diamant dans son jour. Serverette, effarouchée, un peu confuse, souriante, se regarda longtemps, sans parler, tandis qu'accroupie à ses pieds Léocadie étalait les plis de la robe, qu'ornaient encore les rubans d'une ceinture bleue. Madame de Pélussin s'était assise en attendant la fin de cette métamorphose. Enfin, Serverette prit la parole.

— Je voudrais, dit-elle à Pauline, couvrir mes épaules et mes bras comme vous.

— Les couvrir, et pourquoi? On les devine à peine. Non! non, restez ainsi, ma mignonne. Qu'à mon âge on

cache ces choses, cela se comprend; mais au vôtre! Vous êtes adorable.

— Cependant...

— Attendez, alors, je vais les couvrir.

En disant ces mots, Pauline courut dans sa chambre, d'où elle revint en portant des bijoux, collier, bracelets, boucles d'oreilles en perles fines et en émeraudes. Elle en para Serverette.

— Maintenant, dit-elle, il n'y a plus rien à changer. Vous êtes un chef-d'œuvre.

La jeune fille n'osa pas dire non.

— Si Frédéric me voyait ainsi, me trouverait-il à son goût? se demanda-t-elle.

Madame de Pélussin, qui connaissait par expérience le cœur de la femme, avait organisé tout un système de séduction dont la scène que nous venons de décrire indiquera suffisamment la puissance. Elle voulait éblouir Serverette, la griser, l'obliger à reconnaître qu'il y a quelque joie pour une femme à se faire belle à sa guise, à vivre dans un intérieur élégant, à céder à ses fantaisies et à ses caprices.

Sans s'en douter, Serverette subissait cette séduction depuis son arrivée. Elle comparait madame de Pélussin à madame Chavanet, la spirituelle amitié de l'une à l'attachement naïf de l'autre, le château de celle-ci au cottage de celle-là, Léocadie à Manette, et elle s'avouait que, si un an plus tôt elle avait eu le choix entre Agathe et Pauline, c'est à Pauline qu'elle se serait vouée. Cette dernière continua son stratagème durant toute la soirée.

A table, pendant le dîner, qui fut exquis et servi dans des porcelaines et des cristaux merveilleux; au salon, après le repas, elle entoura sa petite amie de soins, de prévenances, de tentations. Elle s'adressa à son imagina-

tion en lui parlant de Paris, où elle comptait retourner bientôt. Elle lui en fit un poétique tableau.

Enfin, lorsque le soir Serverette monta dans sa chambre pour se coucher, Léocadie déposa auprès d'elle, sur la table de nuit, un livre que la pauvre petite s'empressa d'ouvrir, et dont les premières lignes provoquèrent en elle un sentiment de surprise qui le lui fit fermer. Mais la curiosité l'emporta, et, l'ayant repris, elle le dévora en deux heures, animée d'une fièvre singulière. C'était un roman d'un illustre auteur qui n'a certes pas destiné ses livres aux jeunes filles et qui a admirablement parlé de l'amour et de la passion qu'il met en nous.

Après cette lecture, Serverette dormit mal et pensa beaucoup à Chavanet. Elle venait de retrouver dans ces pages incendiaires le langage qu'elle avait entendu, le jour où ce dernier s'était traîné à ses pieds, épris et fou. Ce langage qu'elle n'avait alors compris que pour y flairer une proposition déshonnête, dont son innocence ne lui avait pas permis de saisir le but, elle en devinait maintenant le sens véritable. Elle pouvait apprécier les souffrances de Chavanet et, en apprenant à connaître la passion qui avait inspiré sa conduite, elle le trouvait moins coupable.

Dans ce livre, Serverette avait vu que l'amour fond parfois sur le cœur comme la foudre sur le faîte d'un monument, et que celui qu'il a frappé n'est toujours pas le maître de se contenir. Elle plaignait Chavanet autant qu'elle l'avait haï, et, comme il n'y a pas de femme qui ne soit sensible à l'admiration qu'excite sa beauté, sous quelque forme qu'elle se trahisse, elle se surprenait à pardonner à son fougueux et malheureux séducteur.

Ainsi se complétait peu à peu la transformation entreprise par madame de Pélussin. Cette créature futée

avait en quelques heures rendu accessible à de mauvais conseils une âme virginale, en la jetant brusquement dans un monde d'idées et de faits nouveau pour elle et bien autrement séduisant que celui qu'elle quittait. Elle y avait fait pénétrer un poison subtil dont les rapides progrès devaient laisser Serverette désarmée en face des complications qui avaient pour but de la perdre.

Le lendemain, la jeune fille se leva tard, alanguie, pâlie, faible. Tout ce qu'elle avait appris la veille, ce luxe nouveau, l'odeur des parfums de sa toilette et des fleurs qu'on avait apportées dans sa chambre dès le matin, tout, jusqu'à la finesse des draps dans lesquels elle venait de dormir, provoquait en elle un énervement qu'elle ne pouvait définir. Aux pieds de son lit, elle ne retrouva pas les vêtements de la veille. On les avait remplacés par un peignoir en cachemire bleu. Sur le tapis il y avait de mignonnes pantoufles en étoffe semblable, bordées de duvet de cygne.

Un peu empêchée dans ces nouveaux habits, elle n'osait sortir, lorsque tout à coup Léocadie entra et lui dit que madame de Pélussin désirait la voir. Serverette suivit Léocadie dans la chambre de Pauline.

Celle-ci était levée, vêtue comme sa petite amie, et assise dans un fauteuil auprès de la fenêtre entr'ouverte. Devant elle, sur un guéridon, se trouvait deux tasses en vieux Sèvres, remplies d'un chocolat fumant.

— Bonjour, mignonne! dit Pauline. Je vous ai fait demander pour vous prier de déjeuner avec moi. Asseyez-vous là.

Et elle lui montrait un fauteuil en face du sien.

Serverette obéit après l'avoir embrassée.

— Avez-vous bien dormi? demanda Pauline.

Au lieu de répondre, Serverette baissa la tête, et deux

grosses larmes roulèrent de ses yeux dans la tasse placée devant elle.

— Qu'avez-vous, ma chère? s'écria Pauline, qui se leva et vint, par un mouvement plein de grâce, s'agenouiller devant la jeune fille.

Alors celle-ci, avec un abandon qui prouvait la confiance que lui avait inspirée madame de Pélussin, lui passa les bras autour du cou, et, la tête appuyée contre son épaule, donna un libre cours à ses sanglots. Comme Pauline, alarmée, voulait avoir une explication, Serverette, à travers ses pleurs, raconta ses impressions telles que nous les avons mises sous les yeux de nos lecteurs.

— Je ne puis exprimer, dit-elle en terminant, ce que je désire ni ce que je regrette. J'ai éprouvé une secousse. Est-ce votre présence qui a réveillé en moi des sensations nouvelles? Est-ce le livre que j'ai eu la faiblesse de lire? Je ne sais, mais j'éprouve une inquiétude et une tristesse mortelles.

Pauline triomphait, et, plus clairvoyante ou moins troublée, Serverette aurait lu dans ses yeux la joie de son triomphe. Tous ses projets réussissaient. Les aveux de cette naïve enfant n'étaient-ils pas la preuve de sa faiblesse.

— Il faut vous apaiser, ma mignonne, dit Pauline. Nous avons toutes passé par là. Vous êtes à l'âge où le cœur parle. Votre trouble n'a pas d'autre cause. Vous éprouvez le besoin d'aimer; abandonnez-vous à l'amour.

— J'aime, répondit Serverette en baissant les yeux.

Et, sans se faire trop prier, elle raconta sa naïve histoire avec Frédéric.

— Mais lui, vous aime-t-il?

— Il me l'a dit!

— Supporteriez-vous la pensée d'être trompée?

Serverette releva les yeux.

— Pourquoi me demandez-vous cela? s'écria-t-elle.

— Pour connaître l'état de votre cœur.

— Si j'étais trompée par Frédéric, il ne me verrait plus.

— Quoi! vous renonceriez à le reconquérir sur votre rivale?

— Ces luttes ne sont pas pour moi. Tout serait fini entre nous.

Serverette avait prononcé ces mots sans hésiter, à la grande surprise de Pauline, obligée de s'avouer que Chavanet s'était montré plus perspicace qu'elle-même, lorsqu'il assurait que, si Serverette se savait trahie par Frédéric, elle ne voudrait plus le revoir.

— Heureusement, dit-elle, il n'en est rien. Il vous aime toujours, puisqu'il vous est fidèle. Cette pensée doit vous suffire et arrêter vos larmes. Si vous désirez le recevoir ici, vous êtes libre. Vous n'avez qu'à le lui faire savoir.

— Je ne veux le revoir qu'en présence de mon oncle, répondit tristement Serverette, dont le cœur se serrait en entrevoyant la possibilité d'être oubliée par Frédéric.

Madame de Pélussin s'efforça de dissiper ces pressentiments. Elle la conduisit dans le jardin, et, durant une heure, elles s'y promenèrent ensemble, puis elles rentrèrent au salon. Serverette chanta, accompagnée par Pauline. Enfin celle-ci, reprenant l'œuvre entreprise la veille, voulut montrer à Serverette ses robes, ses bijoux, ses dentelles, les lui essaya, se plaisant à lui répéter qu'elle était belle et qu'elle devait mettre en relief sa beauté.

La journée se passa ainsi. Avant le dîner, Serverette alla s'habiller et parut à table telle qu'elle était la veille. Pauline, durant ces longues heures, ne cessa pas de se montrer affectueuse et ne prononça pas un mot dont pût s'alarmer son amie; celle-ci goûta donc avec délices et sans arrière-pensées le charme qu'exerçait sur elle madame de Pélussin.

A neuf heures, on annonça Chavanet. Il entra, vêtu avec recherche et le visage souriant.

A l'aspect de Serverette, qui paraissait embarrassée par sa présence, il resta frappé de surprise, non parce qu'il la rencontrait chez madame de Pélussin, mais parce qu'il ne s'attendait guère à la trouver aussi parée, aussi belle. Néanmoins, il parvint à se contenir et prit place en face d'elle, à côté de Pauline; il s'informa de sa santé avec sollicitude, en lui disant que madame Chavanet la croyait à Orange.

— Mon bonheur ici, répondit Serverette, n'est troublé que par le remords que j'éprouve. Je regrette d'avoir trompé ma bienfaitrice.

— C'est une tromperie bien innocente et qui ne portera préjudice à personne, dit Chavanet. Je suis très-heureux que vous ayez cédé aux instances de madame de Pélussin. Il y a longtemps qu'elle désirait vous connaître.

— Ajoutez, reprit Pauline, que mademoiselle est charmante et que nous nous aimons déjà beaucoup.

Serverette baissa les yeux et garda le silence.

Pendant ce temps, Chavanet se sentit envahi par une étrange émotion. Jamais Serverette ne lui avait paru aussi séduisante. Il la croyait instruite de son amour et disposée à le bien recevoir. Il se disait que c'était pour lui qu'elle avait revêtu cette fraîche et attrayante toilette, pour lui qu'elle avait laissé découvrir ses épaules et placé

des fleurs dans ses cheveux. Il croyait toucher au but si longtemps poursuivi.

Ces coupables espérances allumaient dans ses yeux une flamme sombre et brillante. Son cœur battait à lui rompre la poitrine, ses mains tremblaient et son regard ne pouvait se détacher de ce corps jeune et charmant qui semblait s'offrir dans sa naïve innocence à ses infâmes convoitises.

Sous ce regard luxurieux, Serverette se sentait mal à l'aise. Sans le voir, elle en devinait le sens, et Chavanet lui apparaissait tel qu'il était lorsqu'il avait osé parler de son amour.

Que se passa-t-il en elle?

Fut-elle alarmée en entrevoyant le piége tendu à sa vertu?

Sa pudeur souffrit-elle des ardeurs que Chavanet ne pouvait plus cacher? Il faut le croire, car tout d'un coup elle se leva, et prenant la main de madame de Pélussin :

— Je suis souffrante, dit-elle; permettez que je me retire.

Et, sans attendre une réponse, elle sortit rapidement, après s'être inclinée devant Chavanet.

— Eh bien! demanda celui-ci, devenu subitement soucieux, en attachant sur Pauline un œil interrogateur.

— On ne fait pas de ces jeunes filles ce qu'on veut, répondit-elle. Elle ne savait rien, et ce n'est pas en un jour qu'elle peut tout apprendre. Mais si son ignorance la rend sourde à mes excitations, elle lui donne en même temps un attrait qui doit vous faire prendre patience. Attendez encore. Vous n'y perdrez rien.

— Attendre! toujours attendre!...

En prononçant ces paroles, Chavanet se leva et se mit à marcher avec animation.

— Voilà trois mois que j'attends, reprit-il. Vous m'aviez promis...

Elle l'interrompit vivement.

— Tout ce que je vous ai promis, vous l'aurez. C'est une affaire de temps.

— Oui! une affaire de temps! Et, dans deux jours, Serverette partira. Elle ira chez son oncle, puis au couvent! et j'attendrai encore! non! non!... cela n'est pas possible.

Pauline ne parut pas émue par ces mots débités avec une fiévreuse amertume. Enfoncée dans son fauteuil, les mains croisées sur ses genoux, elle regardait avec un singulier sourire Chavanet, qui se promenait, affolé de désirs.

A ce moment, Léocadie entra pour annoncer deux des amis de madame de Pélussin.

Chavanet voulut se retirer.

— J'avais fait dire à mes amis que j'étais partie, lui dit Pauline. Ils viennent savoir si je suis arrivée. Je veux les revoir. Restez avec nous. Nous jouerons, cela vous distraira.

Chavanet qui, en prévision des événements, avait prétexté auprès de sa femme une affaire qui l'obligerait à passer la nuit à Privas, trouva le conseil bon. Il resta.

Les deux amis de madame de Pélussin entrèrent, et bientôt les autres arrivèrent à leur tour. A dix heures, le petit cercle était au complet; il n'y manquait que Frédéric. Il ne tarda pas à arriver, se contenta de s'incliner devant Chavanet, et prit place à la table de jeu qu'on venait de dresser.

— Il y aura ce soir une forte partie, à ce que je vois, dit l'un des joueurs en battant les cartes.

En ce moment, Frédéric passait par d'horribles transes.

A la suite de pertes successives, il avait peu à peu vidé la caisse confiée à son honneur par son capitaine. Le même jour, pour payer les soldats de sa compagnie, il avait dû se servir des fonds destinés au payement de la semaine suivante. En même temps, il devait depuis huit jours, au secrétaire général de la préfecture, quinze cents francs joués sur parole et perdus.

Enfin, pour venir chez madame de Pélussin, il avait emprunté, ce soir-là, cinquante francs à son camarade Ribert. C'est avec cette faible somme qu'il devait réparer son désastre. Il allait donc jouer une partie désespérée. Le capitaine d'Eyragues devait arriver le surlendemain.

— Je me brûlerai la cervelle en sortant de chez Pauline, si je n'ai pas gagné trois mille francs, s'était-il dit une heure avant.

Le sort ne le favorisa pas. Il lutta constamment sans que jamais son gain atteignît la somme qui lui était nécessaire. Il subit les plus épouvantables tortures. Dix fois il se trouva en face de son dernier écu. Il le perdit à deux heures du matin.

— Banco, sur parole!. dit-il au secrétaire général, qui tenait les cartes.

— Je passe la main, répondit froidement ce dernier.

En même temps, il ramassa son argent et quitta la table.

Chacun l'imita, personne ne se souciant de prendre les cartes.

Frédéric, pâle, les yeux éteints, demeura un moment immobile comme pour bien se convaincre de l'horreur de sa situation.

— Perdu! perdu! se dit-il à lui-même.

Et, dans un mouvement de colère et de rage, il se leva brusquement en renversant son fauteuil.

Alors le secrétaire général vint vers lui.

— Monsieur, depuis huit jours vous me devez une somme ronde. Ces choses-là se payent habituellement dans les vingt-quatre heures.

Et il attendit une réponse.

— Vous serez payé, répondit insolemment Frédéric en lui tournant le dos.

Bientôt les joueurs se retirèrent. Frédéric les imita, mais en saluant madame de Pélussin, il lui glissa dans l'oreille ces mots :

— Je reviendrai tout à l'heure.

Pauline et Chavanet restèrent seuls.

— Puisque vous aimez ce jeune homme, dit ce dernier, vous devriez bien l'empêcher de jouer. Je le crois au bout de son rouleau.

— Il a des ressources, répondit Pauline, plus inquiète qu'elle ne voulait le laisser paraître.

Puis, pour détourner le cours de la conversation, elle reprit :

— A l'heure qu'il est, vous ne pouvez rentrer à votre hôtel. Passez la nuit ici ; je puis vous offrir une chambre, — à côté de celle de Serverette, ajouta-t-elle en souriant méchamment.

En même temps elle sonna. Léocadie entra, endormie, accablée de lassitude et les vêtements en désordre.

— Vous allez, dit Pauline, conduire M. Chavanet à la chambre rouge.

Léocadie prit un bougeoir et marcha devant Chavanet, qui offrit son bras à madame de Pélussin pour l'aider à monter au premier étage.

Arrivés devant la porte de la chambre de Serverette, la maîtresse du logis s'arrêta.

— Voici la place, je vous la livre, mauvais sujet!

Elle sourit encore à Chavanet et disparut.

Cependant Léocadie avait ouvert la fameuse chambre rouge, elle y entra avec Chavanet. Puis, posant le bougeoir sur la table de nuit, elle se mit en devoir d'arranger les couvertures du lit.

La bougie éclairait faiblement cette grande pièce, et dans l'ombre des rideaux, le corps svelte et flexible de la soubrette se pliait et se repliait avec des mouvements remplis d'une grâce brutale et irritante. De temps en temps, elle regardait Chavanet avec des yeux où petillaient, comme des étincelles, la malice et l'effronterie. Lorsqu'elle eut fini, elle se dirigea vers la porte.

Chavanet lui barra le chemin.

— Écoute, murmura-t-il en étendant le bras pour lui prendre la taille.

Elle se rejeta en arrière.

— Laissez-moi en repos, répondit-elle. Je sais bien que ce n'est pas pour moi que vous êtes ici ce soir. La petite dort à côté; soyez heureux, si vous pouvez. Moi, je n'aime que ceux qui m'aiment.

Et, avant qu'il eût pu la retenir, elle s'enfuit.

Chavanet resta seul. Il leva les épaules en manifestant son dépit par quelques mots marmottés entre ses dents. Puis il alla s'asseoir sur son lit.

Ainsi, tout contribuait à accroître ses désirs, tout, jusqu'au refus de Léocadie avec laquelle il avait un moment voulu oublier la folle passion qu'il nourrissait pour Serverette.

La pauvre fille était là, endormie, séparée de lui par une cloison.

Digitized by Google

Dans la maison, personne ne songeait à s'opposer à ses desseins. Il était libre d'agir à sa guise. Il pouvait entrer dans la chambre, s'approcher du lit où elle dormait, lui parler, la supplier, la violenter. Personne n'entendrait rien, et son crime pourrait se consommer sans obstacle.

Follement excité, il se levait, s'asseyait, marchait, s'arrêtait, en proie à des tiraillements sans nombre.

— Pourquoi pas? se dit-il enfin...

Il marcha vers la porte, l'ouvrit et jeta un regard dans le long corridor qui donnait accès à toutes les chambres de la maison.

L'obscurité était complète, le silence profond.

Il fit quelques pas encore, s'approcha de la porte qui défendait Serverette contre ses projets, et, collant son œil sur le trou de la serrure, il essaya de voir dans l'intérieur de la chambre.

Il ne vit rien.

Alors, il tourna doucement le bouton et poussa la porte.

Elle résista.

Il poussa plus fort.

Elle céda.

XX

Pendant ce temps, Frédéric rôdait comme un voleur autour de la maison, attendant que l'heure fût venue d'y rentrer et d'aller rejoindre Pauline. Les yeux à moitié fermés, le front incliné sous le poids de ses sombres pensées, il marchait lentement, revenant sans cesse sur ses pas, autour de ces murailles témoins muets de son malheur, à l'étendue duquel il ne pouvait croire. Dans tous ses membres, il sentait d'horribles douleurs qu'y causait la contraction de ses nerfs et qui, cependant, n'étaient pas comparables à celles dont son cœur était torturé.

On dit que l'infortune a sa volupté, dans laquelle les âmes fières peuvent trouver une sorte de dédommagement. Cela est vrai lorsque cette infortune n'atteint pas l'homme dans son honneur, lorsque la cause en est avouable. Mais pour les maux qui le dégradent à ses propres yeux, il n'existe aucun soulagement.

Voleur! tel était le mot qui résonnait sans cesse aux oreilles de Frédéric, et sous quelque aspect qu'il examinât sa situation, il la voyait aussi humiliante que désespérée.

Personne ne pouvait lui porter secours.

Où trouverait-il les quinze cents francs qui lui étaient

nécessaires pour remplacer l'argent qu'il avait pris dans la caisse de la compagnie?

Où trouverait-il les quinze cents francs qu'il devait au secrétaire général de la préfecture?

Pauline! jamais il n'oserait lui demander de l'argent. Il pouvait se tuer à ses pieds, mais non s'humilier devant elle.

Serverette! comment oserait-il faire à cet ange de pureté l'aveu de son crime et perdre ainsi l'amour qu'il lui avait voué?

Chavanet! mais Chavanet, qu'il connaissait à peine, devait le détester et serait heureux de le pousser dans l'abîme ouvert devant lui, afin de se débarrasser d'un rival.

Chibrac! Barbassous! ceux-là étaient de vrais amis. Mais la fortune ne s'était jamais assise à leur foyer. Ils ne pouvaient offrir que des paroles de pitié.

Restait le capitaine d'Eyragues. Il pouvait tout réparer. Il était riche, il avait témoigné une vive sympathie à Frédéric... Mais comment lui dire : J'ai volé?... Se condamner à son mépris!

Décidément, il valait mieux mourir.

Lorsqu'il eut pris cette décision, Frédéric s'arrêta, et tout d'un coup il fondit en larmes.

Il avait vingt-quatre ans.

A cet âge, ce n'est pas sans regret qu'on quitte la vie. Mais ce n'est point elle qu'il regrettait... Il pleurait de rage, en se disant qu'il n'allait demander la mort à un pistolet que pour échapper au déshonneur.

Il avait autrefois rêvé qu'il versait son sang pour quelque noble cause, sur un champ de bataille, à l'ombre d'un drapeau déchiré par les balles, vaillamment défendu, et dont les plis lui faisaient un linceul glorieux.

Entre son rêve et la réalité, quel abîme!

Le lendemain, on découvrirait son cadavre en même temps que son crime! On n'aurait pour lui que du mépris! On jetterait son corps dans une fosse honteuse, creusée à la hâte et vouée à l'ignominie!

Voilà pourquoi il pleurait!

— Adieu, Serverette, s'écria-t-il, adieu, toi que j'ai aimée. Mon Dieu! ayez pitié de mon âme.

Et, sans penser à Pauline, il saisit dans sa poche un pistolet chargé et en plaça le canon dans sa bouche. Puis, au lieu de presser la détente, il resta une minute immobile et soudain rejeta l'arme loin de lui.

Il ne voulait pas mourir sous les croisées de cette maison. Il ne voulait pas que, dans le silence de la nuit, le bruit de son pistolet réveillât les habitants de ce quartier. Il ne voulait pas que son déshonneur fût découvert tandis que son cadavre serait encore chaud. Alors il se mit à marcher pour gagner la montagne et se détruire dans une gorge solitaire où peut-être on ne le découvrirait jamais.

Mais, en se retournant, il vit derrière la croisée de la chambre de Pauline, une lampe placée là, en guise de signal, afin de l'avertir qu'il était attendu. Le souvenir de ses folles amours monta à son cerveau en chaudes effluves et lui inspira une résolution nouvelle.

— Je veux être heureux encore une fois, murmura-t-il, je mourrai demain.

Et il se dirigea vers la petite lampe.

A ce moment, Chavanet entrait dans la chambre de Serverette. Il était trois heures de la nuit.

Tremblant, honteux, semblable à un malfaiteur, il s'avança vers le lit. Serverette dormait.

A la pâle clarté que la veilleuse répandait dans la

chambre, il vit ou plutôt il devina son corps immobile, pareil à une statue voilée. Sans la respiration paisible qui soulevait la poitrine de la jeune fille, il aurait pu croire que la vie s'était retirée d'elle.

Il la contempla longtemps, tenté mille fois de pencher sa tête sur les lèvres vermeilles d'où s'échappaient les soupirs réguliers du sommeil.

Il n'osa pas.

Endormie, Serverette lui inspirait je ne sais quel respect qui le retenait éperdu et anxieux. Ce repos tranquille et confiant paralysait ses convoitises. Il voulait la saisir dans ses bras et la réveiller dans un baiser. Une force inconnue l'arrêtait.

— Elle est en mon pouvoir, se disait-il. Sa vertu est dans mes mains. De moi seul, il dépend qu'elle m'appartienne.

Cela était vrai, et cependant cette faiblesse le désarmait. Il souhaitait que Serverette se réveillât, car il ne lui suffisait pas qu'elle fût à lui, il voulait encore la convaincre de son amour et le lui faire partager.

Mais Serverette dormait toujours. Sa tête adorable reposait sur l'oreiller au milieu de ses cheveux en désordre, et ses bras à moitié nus étaient jetés avec abandon au long de son corps.

Tandis qu'il la dévorait du regard, elle fit un mouvement. Il se rejeta en arrière; mais elle n'ouvrit pas les yeux, et bientôt sa respiration vint prouver que son sommeil n'avait pas été interrompu.

Toutefois, dans ce mouvement, elle avait posé une de ses mains hors du lit, — main blanche, effilée, légèrement veinée de bleu, sur laquelle tous les désirs de Chavanet se concentrèrent.

Il s'agenouilla, la prit dans les siennes, et, y impri-

mant ses lèvres, la couvrit de baisers ardents. Mais tandis qu'accroupi aux pieds du lit il murmurait, au milieu des baisers qu'il prodiguait ainsi, des paroles sans fin, il sentit que la main se retirait brusquement; il releva les yeux et vit Serverette assise sur le lit.

Par un mouvement de pudeur, elle enveloppa ses épaules dans les couvertures, et fixant sur Chavanet un regard où la pitié le disputait au mépris :

— Sortez, dit-elle.

Il tendit vers elle des bras suppliants.

— Serverette, ayez pitié de moi. Je vous aime à en mourir.

— Vous m'aimez! Seriez-vous là, s'il en était ainsi? Votre amour ne vous inspire-t-il donc aucun respect pour moi?

Il demeura immobile, mais il parla :

— Vous ne savez pas à quel excès une passion comme la mienne peut porter un homme. J'ai tout fait pour la vaincre et je n'ai réussi qu'à l'accroître encore. Laissez tomber sur moi un de vos regards, Serverette; mais chassez-en la colère qui les fait briller ainsi. Je ne vous veux que du bien, et si vous ne m'aimez pas, vous devriez me plaindre, car je suis bien malheureux.

Et comme elle ne répondait pas, il reprit :

— Serverette! Serverette! Aime-moi, je t'en supplie. Tant de prières, tant d'ardeur, tant d'amour n'auront-ils pas raison de tes dédains? Est-ce donc bien difficile de se laisser chérir par celui qui t'offre sa vie en échange d'un baiser, d'un seul, ou d'une parole d'espoir? Tu ne réponds pas? Oh! c'est à devenir fou!

Il se releva et, saisissant sa tête dans ses mains, il se mit à marcher fiévreusement, tandis que Serverette le regardait avec épouvante.

— Comment êtes-vous entré ici? dit-elle enfin.

— Je t'aimais, et, quand on aime, tous les moyens sont bons.

— Qu'espérez-vous donc?

— Fléchir tes rigueurs, t'obliger à m'aimer.

— Jamais!

A ce mot, il s'élança vers elle, et, lui prenant brutalement le bras :

— Ah! prends garde, ne me tente pas, ne m'irrite pas. Tu es en ma puissance. Je puis faire de toi ce que bon me semblera, et personne ne peut t'arracher d'ici.

Serverette voulut crier; mais un son rauque sortit seul de son gosier.

— N'appelle pas, reprit Chavanet, c'est inutile. Les gens de cette maison sont mes complices.

— Mon oncle! mon oncle! murmura Serverette, où m'avez-vous conduite?

— Tu croyais m'échapper, folle! va! tes rigueurs, tes refus, tes dédains, tout, jusqu'à ce coup de cravache qu'autrefois je reçus de toi, ont augmenté mon amour. Tu seras à moi, Serverette, et la résistance est en pure perte.

Comme il disait ces mots, il crut entendre du bruit dans le corridor et y courut.

Serverette profita de cette minute, se jeta hors du lit, s'enveloppa dans sa robe de chambre et s'adossa contre l'une des croisées qu'elle ouvrit.

Chavanet rentra et revint de son côté, après avoir fermé la porte.

— Je vous jure, lui dit-elle alors, que si vous faites un pas de plus, je me précipite dans le jardin.

Mais elle n'avait pas encore achevé sa phrase que Cha-

vanet bondit, l'enleva dans ses bras, malgré sa résistance, et la rapporta dans le milieu de la chambre.

— Maintenant, s'écria-t-il, il faut se décider. Ne songe ni à t'enfuir ni à crier. Rien ne peut plus te soustraire à mes désirs.

Chavanet se trompait, car au même moment la porte s'ouvrit tout à coup, et un homme, pâle, les cheveux en désordre, les poings fermés, apparut.

— Frédéric! s'écria Serverette en s'élançant vers lui.

Chavanet, stupéfait et honteux, s'était acculé dans un coin de la chambre, protégé contre la colère de Frédéric par deux chaises dont il s'était fait un rempart.

— Bénissez Dieu, monsieur, lui dit celui-ci, de ce que j'arrive avant que vous ayez consommé le crime abominable que vous projetiez. Vous ne seriez pas sorti d'ici vivant, car je vous aurais tué.

— Qui êtes-vous donc pour vous faire le défenseur de cette péronnelle? demanda Chavanet.

Serverette répondit :

— Celui que j'ai choisi pour mon époux.

Chavanet eut un mauvais sourire.

— Celui que vous avez choisi pour votre époux! reprit-il. Alors, demandez-lui ce qu'il fait à cette heure dans cette maison.

— Monsieur! s'écria Frédéric.

— Il ne répondra pas, continua Chavanet, car jamais il n'oserait vous avouer qu'il est depuis plusieurs mois l'amant de madame de Pélussin.

A cette brusque déclaration, Serverette se retourna vivement vers Frédéric.

— Il ment, dites-moi qu'il ment!

Mais Frédéric ne l'entendait pas. Il s'était précipité

vers Chavanet, afin de lui faire expier sa lâche dénonciation.

Chavanet, qui le voyait venir, brandit une chaise, et devant cette menace, Frédéric fut obligé de s'arrêter. Ce moment de répit permit à son adversaire de gagner la porte et de s'élancer au dehors.

— Au revoir, Serverette, dit-il avant de disparaître.

Et, tirant vivement la porte sur lui, il enferma les deux jeunes gens dans la chambre.

Frédéric revint alors vers son amie.

Elle était tombée dans un fauteuil, brisée par tant d'émotions.

— Serverette, demanda-t-il, m'expliquerez-vous comment vous vous trouvez dans cette maison?

Troublée, éperdue, la jeune fille raconta brièvement ce que le lecteur connaît déjà.

— Le misérable! s'écria Frédéric en faisant allusion à Chavanet. Il vous avait tendu un piége auquel vous deviez infailliblement succomber. Heureusement, je suis arrivé à temps.

— Mais vous, Frédéric, comment êtes-vous ici? Cet homme a prononcé là, tout à l'heure, une accusation contre vous. A-t-il dit vrai?

A cette double question, Frédéric sentit un frisson mortel lui traverser le cœur. Il resta muet pendant quelques minutes, tandis qu'un terrible combat se livrait en lui. Enfin, il prit une résolution.

— Vous allez entendre une confession douloureuse, dit-il à Serverette. Je suis résolu de ne vous rien cacher. Je pourrais mentir, j'aime mieux tout avouer. Seulement, écoutez-moi jusqu'au bout sans colère. Vous me jugerez après.

A ces paroles qui lui faisaient pressentir de tristes ré-

vélations, Serverette poussa un gémissement, et, de ses mains tremblantes, se couvrit les yeux.

Frédéric, d'une voix émue, commença sa confession. Il raconta toute son histoire, depuis le jour où il était entré au régiment jusqu'à l'heure présente. Il ne cacha aucune de ses fautes, mais il les expliqua.

Que si quelqu'un de nos lecteurs ne voit dans ces aveux spontanés qu'une preuve de maladresse, qu'il se rappelle que, d'une part, pris en flagrant délit, Frédéric ne pouvait guère cacher la vérité sur ses relations avec madame de Pélussin, et, d'autre part, qu'il était décidé à mourir.

Plus expérimentée sur les choses du cœur et de l'amour, Serverette se serait montrée clémente; elle aurait compris que Frédéric, en devenant l'amant de Pauline, alors qu'il était encore libre, n'avait pas commis une grande faute, que cette femme n'avait rien enlevé à sa tendresse pour Serverette.

Mais celle-ci voyait dans ce caprice de quelques semaines une noire trahison, un crime commis envers elle.

Puis trouver son amant non-seulement oublieux de la foi jurée, mais encore coupable d'un vol, c'était trop.

En cessant de l'estimer, elle cessait de le juger digne d'elle, et, dès ce moment, elle ne pouvait plus voir en lui que l'homme qu'elle avait aimé.

Il y eut donc en elle un déchirement profond.

Dans le silence de cette nuit agitée, elle vit son existence à jamais détruite. Il lui était interdit de retourner auprès de madame Chavanet; car, avant tout, il fallait se dérober aux obsessions du misérable qui avait voulu deux fois la séduire et qui tenterait de nouveau d'y parvenir.

Elle perdait à la fois une mère adoptive et le mari qu'elle avait rêvé.

Tout lui manquait en même temps.

Son oncle lui devenait odieux. N'était-il pas en partie cause de son malheur? N'était-ce pas lui qui l'avait entraînée dans cet abîme?

Voilà quelles pensées assiégeaient son imagination, tandis que Frédéric, silencieux et debout en face d'elle, attendait qu'elle prît la parole.

— Je vous fais horreur, n'est-ce pas? murmura-t-il. Mais, rassurez-vous, bientôt vous ne me verrez plus.

Pour la première fois depuis qu'il avait commencé à parler, elle leva les yeux sur lui.

Il reprit :

— Ma résolution est arrêtée. Ma mort expiera mes fautes. Mais je ne voudrais pas mourir sans avoir obtenu votre pardon.

— Vous êtes fou! En quoi votre mort expiera-t-elle vos fautes? Ce ne sera qu'une lâcheté de plus. Lorsqu'on est criminel, on ne doit pas mourir. Il faut vivre pour réparer le mal qu'on a fait.

— Voulez-vous donc me voir passer devant un conseil de guerre, dégrader devant mon régiment et aller ensuite pleurer ma faute dans une captivité déshonorante?

Serverette réfléchit pendant un moment. Puis elle dit :

— Je vous sauverai!

— Vous! vous!

— Il faut trois mille francs! Vous les aurez.

— Ne parlez pas ainsi, Serverette. Vous savez bien que je ne saurais accepter de l'argent de vous.

— Ah! s'écria-t-elle impatientée, voilà bien le sot or-

gueil des hommes et la fausseté de l'honneur tel qu'ils l'entendent. Vous n'avez pas craint de trahir les serments que vous m'aviez faits; vous n'avez pas craint de gaspiller le dépôt sacré qu'on vous avait confié; vous avez commis une trahison et un vol, et vous ne voulez pas accepter un secours, parce que la main qui vous l'offre est celle d'une femme !... Si c'est là, comme vous le dites, une humiliation, subissez-la, et que ce soit votre premier châtiment.

Il allait répondre. Serverette l'en empêcha.

— Je veux que vous m'obéissiez. Je vous défends de demander au suicide un remède qui vous sauverait d'une punition, mais qui laisserait sur votre mémoire une tache ineffaçable. Seulement, vous allez vous engager à suivre aveuglément mes ordres.

Et comme il hésitait, elle se leva.

— Mon pardon est à ce prix.

— J'obéirai, je le jure, dit-il.

Elle reprit :

— Vous partirez demain, lorsque vous aurez restitué à la caisse de la compagnie la somme que vous y avez prise, et payé vos dettes. Vous ne chercherez plus à me revoir jamais. Je ne dois plus exister pour vous, pas plus que vous n'existerez pour moi.

— Serverette! Serverette! comment pourrai-je ne plus vous revoir?

— M'auriez-vous revue, si vous étiez mort? Si je n'ai pas le courage d'oublier ce que vous avez été pour moi, rappelez-vous que vous ne m'êtes plus rien, car la blessure que vous m'avez faite ne guérira pas. Mais je pourrai pardonner si vous accomplissez mes volontés.

Ces mots avaient été prononcés avec une fermeté qui

témoignait d'une résolution irrévocable. Frédéric baissa la tête, et, de ses yeux, de grosses larmes roulèrent sur ses mains.

Cependant, le jour s'était levé derrière les collines qui bornaient l'horizon à l'extrémité du jardin. Serverette regarda la pendule, qui marquait cinq heures.

— A midi, dit-elle, l'argent sera entre vos mains. Vous m'avez dit que votre capitaine arrive ce soir. Vous aurez donc le temps de réparer le mal que vous avez commis envers vous-même. Maintenant retirez-vous, et n'oubliez pas que demain vous devez avoir quitté Privas.

— Serverette, dois-je partir avec le poids de votre colère?

— Je n'ai point de colère, dit-elle froidement. Allez, votre présence me deviendrait un supplice.

Et d'un geste elle le renvoya.

Un moment, il la regarda avec des yeux suppliants.

Puis, voyant qu'elle ne se laissait pas fléchir, il s'enfuit rapidement, désespéré, sans remarquer Chavanet, qui se tenait debout à côté de la porte.

A peine il eut disparu, que Serverette retomba dans son fauteuil et fondit en larmes, tandis que de ses lèvres s'échappaient ces mots :

— O mes rêves!

Au même moment Chavanet, qui du dehors avait tout entendu, quitta sa place et gagna à pas lents la chambre de madame de Pélussin.

Celle-ci ne s'était pas couchée de la nuit, prête à tout événement. Elle vint à la rencontre de son complice, en l'interrogeant du regard.

— Elle est à moi, répondit Chavanet. Cette fois, je la tiens, et je la tiens bien.

Le même jour, à midi, Frédéric reçut d'une main inconnue un pli dans lequel étaient renfermés les trois mille francs qui devaient le sauver du déshonneur. Sur un papier, une main, dont il reconnut l'écriture, avait tracé une seule ligne : « N'oubliez pas que vous m'avez promis de partir sur-le-champ. »

Le capitaine d'Eyragues arriva à cinq heures. Frédéric rendit ses comptes aussitôt. Lorsque l'exactitude en eut été constatée, il s'exprima en ces termes :

— Mon capitaine, en votre absence, j'ai failli me perdre à jamais. J'ai abusé du dépôt que vous m'avez confié, et ce n'est qu'à une intervention généreuse, presque divine que je dois d'avoir pu réparer le mal. L'aveu que je vous fais vous prouvera mon repentir. C'est au nom de ce repentir que je vous supplie de m'obtenir mon changement. J'ai promis de partir ce soir. Faites-moi accorder immédiatement un congé, et j'irai attendre à Marseille le résultat de vos démarches. Je désire être envoyé en Algérie.

Ces paroles émurent le vicomte d'Eyragues. Frédéric partit non le soir, mais le lendemain, de grand matin, avec un congé d'un mois, dans le courant duquel le capitaine devait obtenir qu'il passerait en Afrique avec son grade.

— Je réparerai ma faute.

Tel fut le dernier mot de Frédéric repentant.

Malheureusement, il ne pouvait pas réparer le malheur de Serverette, dont il était en partie la cause. Il ne savait pas, il ne sut que bien des années après, de quel prix elle avait payé le salut qu'il tenait d'elle.

XXI

Lorsque Chavanet, après avoir surpris le secret du long entretien de Serverette avec Frédéric, avait dit à madame de Pélussin : — « Cette fois, je la tiens », il n'exagérait rien.

Les événements, en effet, semblaient tourner contre la pauvre fille et l'accabler avec autant d'énergie qu'elle en mettait à se défendre.

Tant que Frédéric fut en sa présence, elle fit des efforts surhumains pour ne pas succomber au poids de sa douleur. Mais, lorsqu'il la quitta, elle ne put se contenir; des pleurs abondants coulèrent de ses yeux, et à cette première explosion de sa souffrance succéda une longue et mortelle torpeur.

En proie à un malaise horrible, comme si elle eût traversé un mauvais rêve, elle était toujours dans ce fauteuil où Frédéric l'avait laissée, brisée par les émotions de cette longue nuit et si faible que tout son sang semblait tari dans ses veines. Ses larmes ne coulaient plus; elle n'éprouvait ni colère, ni amertume, pliée comme sous un lourd fardeau par son désespoir, dont l'apparence, sombre et calme à la fois, avait quelque chose d'effrayant.

Sa douleur était muette, mais son cœur était déchiré.

Elle n'avait pas la force d'envisager sa situation; car, lorsqu'elle essayait de le faire, elle ne voyait autour d'elle que piéges et abîmes.

Ce qu'elle comprenait seulement, c'est qu'elle devait fuir cette maison maudite. Mais, pour fuir, une volonté était nécessaire; pour vouloir, il fallait faire un effort, et cet effort lui semblait impossible.

Et puis, où aller?

Retourner à Saint-Étienne, se jeter aux pieds de madame Chavanet, obtenir d'elle le salut de Frédéric et un abri contre les obsessions de Chavanet, voilà le seul parti qui pût réussir.

Mais, pour l'exécuter, elle était obligée de porter le désespoir dans la vie de madame Agathe, en lui faisant connaître les infamies de son mari. Est-ce ainsi qu'elle reconnaîtrait les bienfaits sans nombre qu'elle avait reçus?

Elle pouvait encore se rendre à Orange, trouver auprès de sa tante Héloïse un refuge momentané. Mais alors, qui sauverait Frédéric?

Plus près d'elle, à ses côtés, il y avait madame de Pélussin à qui, la veille encore, elle n'eût pas hésité à se confier. Mais, dans ces quelques heures, elle venait de sonder la profondeur du mal dans cette femme qui avait voulu la livrer à Chavanet.

Ainsi, de quelque côté qu'elle se retournât, elle ne trouvait aucun secours. Barbassous était pauvre, Chibrac faible et d'ailleurs encore absent. Quant à Chavanet, il avait prouvé par sa conduite qu'on ne pouvait sans danger faire appel à sa pitié.

Restait Dieu, qui pouvait rendre à Serverette énergie et courage et lui inspirer une décision salutaire. La pauvre enfant n'y songea même pas.

Elle ne priait plus; elle ne savait plus prier.

Il avait suffi de trois jours passés dans la maison de madame de Pélussin pour attiédir sa foi.

L'œuvre infernale de cette femme avait porté ses fruits.

Entretiens, lectures, séductions de toutes sortes, elle n'avait rien négligé pour métamorphoser Serverette, qui subissait déjà les conséquences de cette démoralisation toujours facile dans une âme de jeune fille, et plus facile encore dans la sienne, en raison même de son éducation première.

Enfin, le souvenir des aveux passionnés de Chavanet contribuait encore à l'affaissement général de ses croyances. Cet homme l'avait vue la nuit et couchée. Ce souvenir mettait la honte sur ses joues. Le doute arrivait avec la science du mal, et Serverette restait désarmée en face des dangers qui l'environnaient.

On dit que certains reptiles ont le don de magnétiser l'animal qu'ils poursuivent. Si la malheureuse bête a le malheur de fixer son regard sur celui du monstre, elle ne tarde pas à subir une fascination à laquelle succède un engourdissement qui la livre à son ennemi, sans lui laisser le pouvoir de se défendre.

Serverette en était là.

Chavanet l'avait-il deviné, ou bien, suivait-il les conseils de madame de Pélussin? Nous ne saurions le dire. Mais ce qui est vrai, c'est qu'il choisit ce moment pour reparaître devant Serverette.

— Hé quoi! s'écria-t-elle. Vous osez encore...

Il l'interrompit.

— Je sais tout, dit-il, je peux sauver votre ami, je peux assurer votre bonheur. N'aurez-vous pas confiance en moi?

Elle se méprit au sens de ces paroles et le regarda sans colère.

— Comment, dit-elle, vous consentiriez à exaucer mes vœux les plus chers?

— Oui, si vous voulez m'aimer un peu.

Et, en disant ces mots d'une voix pateline, il s'était agenouillé devant Serverette, qui, en l'entendant lui parler ainsi, n'eut même pas le courage de s'indigner.

Mais ses mains étendues en avant s'efforçaient d'éloigner le misérable, qui la voyait palpiter sous son regard chargé de désirs.

— Si vous voulez m'aimer, continua-t-il, je sauverai Frédéric. N'oubliez pas que je puis aussi le perdre. Il suffit que j'aille en ce moment, si vous me poussez à bout, prévenir son commandant, et, dans moins d'une heure, le pauvre diable sera arrêté et convaincu de vol...

Serverette ne put s'empêcher de frémir.

— Sois à moi! murmura Chavanet éperdu.

En même temps, ses bras entourèrent la taille flexible de Serverette, impuissante à se défendre, et ses lèvres effleurèrent les lèvres de l'enfant, qu'aucun homme n'avait jamais embrassées.

A ce contact, elle sentit un brouillard épais descendre sur ses yeux.

Elle fit un dernier effort pour échapper à son ravisseur.

Mais ses forces la trahirent, et elle tomba sans connaissance contre celui qu'elle voulait fuir.

Lorsque Serverette reprit ses sens, il lui suffit de voir Chavanet debout en face d'elle pour tout deviner. Le rouge de la honte monta à son front. Elle lança vers le ciel un regard sublime dans lequel apparurent tour à tour la colère, l'effroi, la résignation.

De ces trois sentiments, le dernier seul subsista.

Chavanet la vit essuyer quelques larmes sur ses paupières fatiguées, passer fièrement devant lui et s'enfermer dans une chambre voisine, d'où elle sortit bientôt habillée pour sortir. Alors, d'une voix grave, elle lui dit :

— Je suis votre maîtresse; vous l'avez voulu. Qu'allez-vous faire de moi?

Il s'attendait à une violente colère, à des malédictions, à des larmes. Ce calme le surprenait.

— M'aimeras-tu, Serverette? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas.

— Frédéric est sauvé.

Même silence.

— Je t'épouserai, si je deviens veuf, je te le jure.

— Taisez-vous! taisez-vous! s'écria-t-elle. Vous avez fait de moi votre créature. Quel destin me réservez-vous?

— Le plus beau de tous. Parle. Décide toi-même. Veux-tu rester ici? Veux-tu partir? Je suis ton esclave. Commande, j'obéirai.

Elle secoua tristement la tête.

— Je ne veux pas rester ici, répondit-elle. Tout m'y fait horreur.

— Veux-tu retourner à Saint-Étienne?

— Pour trahir ma bienfaitrice, en vivant à côté d'elle? Non! Jamais! Je ne la reverrai plus!

Et, comme il gardait le silence, elle réfléchit un moment.

— Je veux voir Barbassous, dit-elle.

— Barbassous! Est-ce que tu lui diras!...

Il ne put achever, car elle frappa du pied avec impatience, s'écriant :

— Je vous dis que je veux le voir ! Qu'on aille le chercher.

Chavanet n'osa pas résister à une volonté si formellement exprimée. Autant il avait été hautain, exigeant, brutal, autant maintenant il était humble, doux et docile.

Il prit place devant un bureau et, séance tenante, écrivit un billet qui fut envoyé aussitôt.

En attendant Barbassous, Serverètte demeura assise dans un coin de la chambre, immobile, muette, les yeux fixés sur les arbres du jardin, témoins impuissants et silencieux de son infortune. En vain, Chavanet lui parlait de son amour. Elle n'ouvrait pas la bouche. De temps en temps seulement, elle abaissait vers lui un regard qui semblait dire : « J'ai été à vous, qu'exigez-vous encore ? »

Madame de Pélussin étant entrée dans la chambre, Serverette ne se retourna pas de son côté et, comme celle-ci lui adressait la parole, elle dit à Chavanet :

— Faites sortir cette femme.

Pauline comprit et se retira.

Que se passait-il donc dans l'âme de Serverette ?

Elle assistait à l'écroulement de ses illusions et de ses croyances, dont aucune ne restait debout dans ce cœur naguère si naïf et si confiant. L'attentat infâme dont elle avait été l'objet, les circonstances dans lesquelles il s'était accompli, l'abandon dans lequel elle se trouvait l'avaient métamorphosée en une créature sceptique. Madame Chavanet, madame de Pélussin, Frédéric, son oncle, tous les complices volontaires ou ignorants de sa chute, ne lui inspiraient que de l'horreur. Quant à ce Dieu qui l'avait abandonnée au moment du danger, qui n'avait pas envoyé un de ses anges pour foudroyer Chavanet, elle n'y croyait plus. Voilà pourquoi,

en ce moment, elle ne songea pas à s'enfuir, pour échapper à son séducteur. Elle avait peur de lui tout en le détestant. Elle se disait que, partout, il la poursuivrait; et puis maintenant elle se croyait déshonorée, perdue, et n'avait plus la force de violenter sa destinée.

Elle se voyait pour jamais livrée à cet indigne amant, et, en considérant par quelles manœuvres monstrueuses il avait eu raison d'elle, elle sentait le désir de la vengeance mordre son cœur.

Ces pensées et ces impressions avaient été rapides comme le crime dont elle était victime. En même temps l'attachement de Barbassous lui était revenu à la mémoire, et c'est à lui qu'elle voulait se confier.

Il arriva au bout de deux heures.

— Je veux être seule avec lui, dit-elle.

Chavanet hésitait, elle reprit : — Si vous m'aimez, comme vous le dites, commencez à me le prouver en m'obéissant.

Chavanet sortit.

Serverette resta longtemps en tête-à-tête avec Barbassous. Plongé dans l'anxiété la plus vive, Chavanet se promenait fiévreusement devant la chambre dans laquelle se tenait cette conférence secrète. Enfin on le rappela.

— Voici ce que j'ai décidé, dit Serverette. J'irai habiter la maison de Barbassous; jamais je n'en sortirai, personne ne me rencontrera.

— Vous lui avez dit...

— Tout. Mais soyez sans crainte, ce n'est pas lui qui nous trahira.

— Et que dirai-je à ma femme pour justifier votre absence?

— Vous lui direz que Frédéric m'a enlevée. C'est aussi ce qu'il faudra expliquer à mon oncle Chibrac.

En disant ces mots, Serverette avait des larmes aux yeux. C'est qu'elle était désespérée de se déshonorer volontairement aux yeux de ceux qui l'aimaient.

— Pourquoi prendre de telles précautions? demanda encore Chavanet. Revenez au château, Serverette. Je serai prudent. Personne ne devinera rien.

— Je vous répète que je ne saurais vivre sous le même toit que la femme que nous trompons. Soumettez-vous à ma décision. Elle est irrévocable.

Chavanet s'inclina. Au fond, il n'était pas mécontent du parti auquel venait de s'arrêter Serverette. Dans la maison de Barbassous, elle serait bien cachée, bien gardée, et il lui serait facile de l'y voir souvent.

Le même soir, lorsque la nuit couvrit les champs, une voiture vint s'arrêter devant la maison de madame de Pélussin. Serverette y monta, suivie de Barbassous, et, une heure après, elle arrivait dans la maison de ce dernier.

— Vous êtes ici chez vous, dit-il.

— Je n'oublierai jamais le service que vous me rendez, répondit-elle en souriant à travers ses pleurs.

Pour lui, s'il n'eût été le confident et le témoin de cette légitime douleur, il se fût estimé heureux d'un événement qui lui donnait pour compagne, presque pour sœur, une femme qu'il aimait de l'amour le plus pur et le plus exalté.

Le lendemain, Chibrac, de retour de Lyon, où il n'avait pas rencontré l'artiste illustre auquel il était recommandé par madame de Pélussin, parti quelques heures avant son arrivée, se présenta chez celle-ci pour reprendre sa nièce. Pauline le reçut avec tristesse.

— Où est Serverette? demanda-t-il.

Pour toute réponse, on lui tendit une lettre qu'il ouvrit en tremblant. Elle était ainsi conçue :

« Pardonnez-moi, mon cher oncle, le chagrin que je vais vous causer. Je pars volontairement avec un homme que j'aime et auprès duquel je veux vivre désormais. Ne cherchez pas à me retrouver. Lorsque vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté la France, sans doute pour n'y plus revenir. Je serai heureuse en pensant qu'au lieu de me plaindre et de me regretter, vous vous réjouirez d'un événement qui me lie pour toujours à celui que j'aime.

« SERVERETTE. »

Après cette lecture, Chibrac, pâle, désespéré, leva les yeux vers Pauline.

— Je vous l'avais confiée, dit-il.

— Pouvais-je deviner qu'elle avait un amant et qu'elle partirait avec lui? répondit Pauline.

— Que pensera madame Chavanet? murmura le chanteur.

— Elle sait tout. Son mari, prévenu par moi, lui a fait connaître la fatale nouvelle.

A ces mots, Chibrac sentit ses forces l'abandonner; il s'assit lourdement sur une chaise et fondit en larmes. Quelques heures après, il repartait pour Orange, bourrelé de remords, — car il s'accusait d'avoir, par son voyage à Lyon, favorisé l'enlèvement de Serverette, — et se demandant comment il expliquerait à madame Héloïse ce fatal événement.

Madame Chavanet, à qui son mari raconta une histoire identique, écouta d'abord, sans vouloir y croire, le récit qu'il lui fit. Lorsqu'il lui fut prouvé que Serverette avait trahi ses devoirs et la confiance de sa bienfaitrice, elle

perdit connaissance. A la suite de cet évanouissement, une maladie se déclara, qui eut pour résultat de paralyser tout à fait ses jambes. A dater de ce jour, elle ne quitta plus sa chambre et défendit à tout le monde, à l'abbé Peretty comme aux autres, de prononcer devant elle le nom de l'ingrate qui l'avait abandonnée.

Digitized by Google

XXII

Trois mois s'écoulèrent ainsi.

Madame Agathe était tombée dans une tristesse mortelle. L'abandon de Serverette avait fait à son cœur de cruelles meurtrissures. Peu à peu, la paralysie engourdissait ses jambes, puis ses bras. Son corps était devenu insensible.

Seuls, le cerveau et le cœur restaient intacts. L'âme vibrait encore sous son enveloppe inerte; mais on pouvait prévoir un malheur prochain, car, dans sa marche rapide, le mal devait, à une heure donnée, envahir les centres de l'intelligence et des sensations.

Elle ne quittait plus sa chambre.

Le matin, on la retirait de son lit pour l'asseoir dans un fauteuil à roulettes qui, docile à ses désirs, sous la main d'un valet, la transportait là où elle voulait aller. Du reste, elle était résignée. Jamais on ne l'entendait parler de Serverette, et l'abbé Peretty, qui avait avec elle de fréquents entretiens, disait que c'était une sainte.

Quant à Chavanet, plus que jamais fidèle à son rôle, il avait redoublé de soins et de tendresse pour sa femme. Il passait de longues heures auprès d'elle, sans que les caprices de la malade pussent épuiser sa patience.

— Au milieu de mon malheur, disait-elle quelquefois à l'abbé Peretty, Dieu me donne une grande joie en m'entourant de deux êtres tels que vous et mon mari.

Bientôt elle fit appeler le notaire Auberteau.

— Il faut faire le testament conformément aux instructions que je vous ai données, lui dit-elle.

Peu de jours après, celui-ci apporta le testament, qui léguait à Chavanet la totalité des biens de la malade, et le lut devant quatre témoins. Elle voulut le signer elle-même. Auberteau soutint sa main et elle put poser son nom au bas de cette expression écrite de ses dernières volontés. Par ses ordres, le notaire mit l'acte sous une enveloppe.

— Laissez-le-moi, dit Agathe. D'ici à peu de jours, je vous le remettrai.

A partir de ce moment, elle ne songea plus qu'à son salut. Tous les soirs, les pensionnaires de l'orphelinat montaient dans sa chambre et priaient aux pieds de son lit. Chavanet, triste comme il convient en de si graves circonstances, s'agenouillait dans un coin, édifiant tous les assistants par sa résignation et sa piété.

Donc, jusqu'au bout, Agathe aurait été sous le charme sans le coup terrible réservé à ses derniers instants et que le lecteur connaîtra bientôt.

Ainsi qu'elle l'avait promis, Serverette ne quittait pas la maison de Barbassous. Cette maison, située, comme nous l'avons dit, dans un désert de montagnes, avait deux façades : l'une regardait les champs, l'autre s'ouvrait sur un jardin entouré de rochers. De ce côté se trouvait une chambre dans laquelle Serverette s'était installée et d'où elle ne sortait plus que pour se promener dans un petit enclos, devenu désormais son domaine.

C'est là que Chavanet pouvait la voir, toujours com-

plaisante, toujours docile, mais alanguie et morne, comme écrasée sous l'immensité de son malheur.

Ce n'était pas ce qu'il avait rêvé. Mais jusque dans la tristesse qui la rongeait cruellement, il trouvait des charmes. Elle était à lui, et il pouvait espérer qu'un jour ou l'autre, elle se montrerait sensible à son amour.

Il se trompait et ne tarda pas à s'en apercevoir.

Serverette était vaincue, mais non consolée. Loin de lui, elle pleurait amèrement sur son avenir détruit par ce misérable. Elle ne cherchait pas à s'éloigner, parce que la force lui manquait de s'enfuir et d'affronter des aventures nouvelles.

Et puis, elle se croyait condamnée à mourir bientôt. Blessée dans sa pudeur, elle n'aspirait à rien autre qu'à une mort prompte et obscure qui la retirerait d'un monde qui ne pouvait rien lui donner de bon.

En attendant, elle ne trouvait de charmes que dans la solitude.

Barbassous était le témoin silencieux et affligé de cette précoce agonie.

Il avait compté les larmes de Serverette.

Il connaissait toutes ses souffrances et les jugeait telles qu'il n'essayait pas de les apaiser.

Mais, durant ces tristes jours, son amitié ne se démentit pas. Serverette trouva toujours en lui un confident discret et un ami fidèle.

Dès le moment qui avait suivi son malheur, elle lui en avait fait connaitre l'étendue. Barbassous voulait d'abord tuer Chavanet. Serverette avait retenu son bras par ces mots :

— Sa mort ne me sauverait pas et vous perdrait. Laissez-le vivre dans la plénitude de son crime. Un jour, les remords qui tortureront son âme seront ma ven-

geance. Pour moi, je suis frappée au cœur. Je n'ai plus que votre amitié. Gardez-la-moi pour adoucir mes derniers instants.

Épris de Serverette, à laquelle, jusqu'à cette heure, il n'avait osé parler de son amour, Barbassous accepta la mission qu'elle lui confiait, décidé à se taire, à n'être qu'un ami, à la défendre contre de nouveaux malheurs, à lui créer une existence sinon heureuse, — cela n'était plus en son pouvoir, — du moins possible.

Mais, au fond de son cœur, il conçut pour Chavanet une haine mortelle et jura de venger tôt ou tard son amie.

Chavanet ne devina rien de ces dispositions. Comme il payait largement à Barbassous l'hospitalité que celui-ci accordait à Serverette, il le crut guidé par des sentiments dont l'intérêt seul était le mobile. Il ne tarda pas à le juger digne de sa confiance et ne sut jamais que ce dernier s'était attaché à ses pas comme une ombre vengeresse, épiant toutes ses actions, cherchant des armes contre lui pour s'en servir lorsque l'heure serait venue.

Cependant Barbassous, qui, pour ne pas éveiller les soupçons, continuait à aller fréquemment au château, tantôt pour y travailler dans le parc, tantôt pour y apporter sa chasse, apprit que madame Chavanet se trouvait dans un état désespéré.

— C'est son mari qui la tue, se disait-il. Il l'aura empoisonnée, afin d'avoir plus vite son argent.

Il connaissait par Serverette, à qui Chavanet s'était confié, l'existence du testament. Mais il se trompait lorsqu'il pressentait un crime. Chavanet, on le sait, n'était pas homme à se compromettre.

Néanmoins, Barbassous le surveilla plus assidûment,

comme s'il eût voulu découvrir la preuve des soupçons qu'il avait conçus.

C'est alors qu'il commença à deviner ce qui se passait dans l'âme de Chavanet.

A mesure que l'état de madame Agathe s'aggravait, il vit diminuer la tendresse que le séducteur avait témoignée jusqu'alors à Serverette. Il le vit de moins en moins assidu auprès d'elle, et si cette dernière se réjouit d'un refroidissement qu'elle ne s'expliquait pas, mais qui éloignait d'elle l'auteur de ses maux, Barbassous comprit que Chavanet cherchait à rompre cette liaison.

Ce paysan, quoique jeune, avait vécu dans les villes; il était intelligent, perspicace. Il appartenait à cette race d'individus bien trempés, que les circonstances peuvent porter très-haut, parce qu'ils savent s'élever à la hauteur des circonstances.

Cette fois, ses pressentiments étaient fondés.

Chavanet, en même temps que l'heure s'approchait où son veuvage et la succession de sa femme le rendraient libre et riche, pensait à se débarrasser de Serverette. Depuis longtemps, tous ses plans étaient arrêtés et approuvés par madame de Pélussin, sa confidente et son Égérie.

Maître de l'héritage, il devait partir pour Paris, où elle l'avait précédé, et là vivre dans l'opulence, en essayant de s'enrichir encore. Son ambition, exaltée par cette femme, qui voulait se faire de lui un piédestal et un appui pour réaliser elle-même des projets dont il sera longuement parlé plus tard, n'avait pas de bornes.

La succession de madame Chavanet s'élevait à trois millions.

Où n'arriverait-il pas avec cette fortune? Il éblouirait le monde parisien, y ferait une trouée triomphante et

s'élèverait dans sa richesse, afin de gravir tous les degrés qui devaient le conduire à une grande situation politique.

Pouvait-il, dans ces conditions, lier la destinée de Serverette à la sienne, l'épouser, ainsi qu'il l'avait promis? Non!... elle était pauvre et obscure, et lorsqu'il pensait qu'un jour peut-être il se remarierait, il couvait l'espoir d'épouser une femme appartenant à une grande famille, qui lui donnerait les relations dont il avait besoin.

En vain sa conscience lui disait qu'il devait à Serverette une éclatante réparation. Depuis longtemps, il était accoutumé à étouffer cette voix intérieure dont les accents sévères lui étaient devenus indifférents.

Avons-nous besoin d'ajouter qu'il n'aimait pas celle qu'il avait séduite? Ce serait superflu.

Ses premiers désirs satisfaits, ce Tartufe doublé de don Juan n'avait vu là qu'une victime de plus, et s'il ne faisait pas, dès à présent, connaître ses desseins, s'il la ménageait encore, c'est qu'il voulait rester à l'abri de la seule vengeance qu'elle pût exercer contre lui, c'est-à-dire tout révéler à madame Chavanet.

C'est dans ces circonstances que Serverette devint enceinte et qu'un grand changement s'opéra en elle.

Le sentiment de sa maternité future, en se développant, donna un but à sa vie, si triste jusque-là. Les pensées de mort qu'elle avait si longtemps caressées s'éloignèrent d'elle. Cette conception survenue au milieu de ses larmes les sécha, et le tressaillement solennel qu'elle ressentit un jour mit sur ses lèvres un cri de gratitude pour le Dieu qu'elle ne priait plus.

Elle avait maudit le père, mais elle aimerait l'enfant, et c'est celui-ci qui, dans le sein qui le portait, plaidait déjà la cause de celui-là.

Digitized by Google

Elle regarda Chavanet avec des yeux d'où l'indifférence avait fui. Dans le refroidissement qu'il manifestait de plus en plus, elle vit une preuve de respect qui devait réparer le passé. Elle s'attacha à l'idée que la naissance de cet enfant lui rendrait l'honneur, en obligeant son séducteur à l'épouser. Dans un tel mariage, elle ne trouverait pas la félicité qu'elle avait autrefois rêvée. Elle n'aimait pas, elle n'aimerait jamais Chavanet ; mais elle pourrait encore l'estimer s'il réparait sa faute. L'espérance apaisa ses chagrins.

Barbassous ne chercha pas à la détromper. Mais, plus que jamais, il veilla sur elle ; plus que jamais, il s'appliqua à deviner les projets de Chavanet, tout en s'efforçant de le maintenir dans la confiance sans bornes qu'il avait su lui inspirer.

Chavanet croyait Barbassous un de ces hommes qu'on dirige comme on veut, moyennant argent. Aussi se jeta-t-il lui-même dans le piége que l'autre lui tendait.

Un jour il l'entraîna loin de Serverette.

— Voulez-vous être riche, Barbassous? lui demanda-t-il.

Le braconnier le regarda avec surprise.

— Je ne saurais refuser. Que faut-il faire?

— Épouser Serverette et reconnaître l'enfant ; j'assurerai votre fortune.

Bien que ce langage confirmât tous les soupçons de Barbassous, il en fut tellement indigné qu'il eut soudain l'envie de briser Chavanet sur l'un des rochers aux pieds desquels ils se trouvaient. Il se contint.

— Votre proposition me surprend. Je m'y attendais si peu !... J'aurais besoin de réfléchir.

Digitized by Google

— Réfléchissez, mon garçon, et faites-moi connaître au plus tôt votre décision.

Barbassous rentra seul chez lui, préoccupé et pensif. Il aimait Serverette, nous l'avons dit, mais le respect qu'elle lui inspirait égalait son amour, et jamais il ne s'était arrêté à cette pensée qu'un jour elle pourrait être sa femme.

Maintenant, le bonheur auquel il n'avait osé aspirer était dans ses mains, et, s'il eût été un homme vulgaire, il l'eût accepté.

Mais Barbassous portait en lui une âme noble et généreuse.

La proposition de Chavanet blessait tous ses sentiments. Que Serverette lui demandât de lui rendre l'honneur et de couvrir de son nom la faute dont elle était victime, rien de mieux. Mais accepter l'offre de Chavanet, épouser sa maîtresse, en se faisant payer son dévouement, voilà ce qui lui paraissait monstrueux.

A supposer même qu'elle consentît à ce moyen de salut, quelle estime aurait-elle pour le mari qui lui aurait été imposé?

A plusieurs reprises, il fut sur le point d'aller exposer sa situation à la jeune fille.

Il n'osa pas, autant parce qu'il pressentait la réponse qui lui serait faite, que parce qu'il se disait qu'un paysan tel que lui ne pouvait devenir l'époux et le maître d'une créature aussi noble, aussi belle, aussi délicate, en un mot aussi accomplie.

Il résolut donc de répondre par un refus à la proposition de Chavanet, mais, en même temps, de l'obliger à épouser Serverette, puisque tel était le vœu de celle-ci, après la mort de madame Agathe, que les médecins avaient abandonnée.

Plein de ce projet, il y pensa jusqu'au soir.

A neuf heures, ayant vu que Serverette s'était couchée et endormie, il sortit de sa maison, après avoir fermé toutes les portes à clef, et se dirigea résolûment vers le château.

Digitized by Google

XXIII

Madame Agathe était seule dans sa chambre, assise dans son fauteuil et plongée dans une immobilité complète. Son mari s'entretenait dans une pièce voisine avec l'abbé Peretty. La religieuse qui veillait toujours auprès d'elle était descendue, la voyant tranquille, pour assister à la prière que les pensionnaires de l'orphelinat faisaient tous les soirs en commun.

Barbassous entra.

Il avait passé, sans se laisser voir, devant le pavillon qu'habitait le concierge, pénétré dans le château, dont il connaissait les détours, et traversé les salons qui précédaient la chambre de la malade.

En le voyant, elle parut surprise, s'agita faiblement, et ses yeux à demi éteints interrogèrent le nouveau venu.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il, d'être entré ici sans votre permission. Mais j'avais à vous entretenir d'une affaire si grave, que j'ai dû manquer à toutes les convenances pour arriver jusqu'à vous.

— Quelle est cette affaire? demanda-t-elle d'une voix paresseuse et traînante.

Le mal qui la menait au tombeau avait fait de rapides progrès, et ce n'est qu'avec peine qu'elle remuait dans

sa bouche sa langue frappée déjà de la paralysie qui immobilisait tous ses membres.

Barbassous éprouva alors un terrible embarras. Il ne s'attendait pas à trouver madame Agathe si près de sa dernière heure, et maintenant il hésitait à parler, redoutant les conséquences de l'émotion que ses révélations devaient produire.

Elle reprit :

— Parlez. Nous sommes seuls pour quelques instants. Mais on viendra bientôt.

— Je voulais vous entretenir de Serverette, dit-il doucement.

La malade éprouva un douloureux tressaillement. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites. On devinait que, libre de ses mouvements, elle se serait levée en entendant prononcer ce nom.

— Serverette! murmura-t-elle. J'avais défendu qu'on me parlât d'elle.

— Elle souffre; elle est malheureuse.

— Vous la voyez donc? Elle n'est donc pas partie? Savez-vous où elle est?

— Elle habite ma maison.

— Pourquoi m'a-t-on dit qu'un soldat l'avait enlevée?

— Parce qu'on voulait vous cacher les malheurs qui l'ont frappée.

— Les malheurs!

— On ne peut appeler autrement l'infâme séduction à laquelle elle a succombé.

Cette fois, le regard de madame Chavanet, fixé avec anxiété sur Barbassous, devint de plus en plus pressant.

— Parlez! parlez! dit-elle. Pourquoi Serverette n'est-elle plus ici?

— Parce qu'elle est déshonorée.

— Déshonorée ! Quel est l'infâme ?...

— Votre mari.

Par un suprême effort, madame Agathe se dressa : mais ce fut pour retomber plus pâle dans ce fauteuil auquel elle semblait clouée.

— Tu mens ! tu mens ! ! tu mens ! ! !

Elle répéta ce mot par trois fois, redoublant à chaque fois d'énergie, pour combattre l'accusation portée contre son mari.

Barbassous n'hésita plus.

— Je sais, dit-il, quel mal je vous fais. Mais on a été cruel pour votre fille adoptive. Il faut que la justice ait son heure. C'est pourquoi j'irai jusqu'au bout. Non ! je n'ai pas menti.

Et alors, d'une voix émue, il raconta la triste histoire de la séduction de Serverette.

Madame Agathe l'écouta longtemps sans l'interrompre. De temps en temps seulement, on l'entendait dire à voix basse :

— Pauvre ! pauvre enfant !

Son visage était livide autant que son corps était immobile.

Dans ses yeux, on lisait les émotions qu'elle éprouvait et qui ne pouvaient plus s'exprimer que là. C'était un spectacle plein d'horreur.

— Ah ! s'écria-t-elle enfin, lorsque Barbassous eut fini, pourquoi m'avoir raconté ces choses ? Je n'y puis rien. Je suis morte. Ne pouvait-on me laisser rendre l'âme, sans troubler mes derniers moments ?

— Il fallait vous les dire, pourtant. Bientôt, Serverette sera mère, et votre mari, que votre mort fera libre, l'aban-

donnera. Eh bien ! vous pouvez encore l'obliger à rendre l'honneur à Serverette.

— Moi ! comment ?

— Il faut qu'il épouse celle qu'il a séduite. Si vous l'exigez, il obéira.

Elle secoua tristement la tête.

— Tu te trompes. Pendant que tu me parlais, j'ai revu toute la vie de ce misérable depuis quinze ans, et j'ai deviné tous ses infâmes calculs. Il m'a trompée. J'ai été sa dupe. Sa conduite a été un chef-d'œuvre de mensonge et d'hypocrisie. Et moi, j'ai eu confiance en lui. Folle ! trois fois folle ! à présent je ne puis rien. Il promettra tout ce que je demanderai. Et demain, lorsque je ne serai plus là, il ne tiendra aucune de ses promesses.

Elle prononçait ces paroles lentement, d'une voix entrecoupée, brisée par l'émotion, affamée de vengeance et enragée par le sentiment de son impuissance.

— Je ne puis rien ! rien ! ô mon Dieu ! un crime aussi affreux demeurera-t-il impuni ?

Et deux larmes roulèrent sur ses mains insensibles. Ces larmes, Barbassous les vit ; il devina l'horrible douleur à laquelle il venait de livrer cette femme. Mais il ne songea pas à se repentir. Il avait juré de venger Serverette et d'obliger Chavanet à l'épouser.

Aussi, loin de s'arrêter, il continua :

— Vous vous trompez, madame, vous pouvez encore tout réparer et seule vous le pouvez.

— Je t'écoute.

— Chavanet est votre héritier, aux termes du testament que vous avez fait. Annulez ce testament et donnez tout à Serverette. Vous en avez le droit puisque vous êtes sans enfants. Il aurait abandonné Serverette pauvre. Il l'épousera pour jouir de sa fortune.

Un sourire effrayant passa dans les yeux et sur les lèvres de la malade. Elle tenait sa vengeance, car elle venait de se rappeler que le testament était encore dans sa possession. A supposer qu'elle n'eût ni le temps, ni le pouvoir d'en faire un nouveau en faveur de Serverette, elle pouvait annuler celui-là et déshériter son mari, qui n'avait d'autres droits sur sa succession que ceux qu'elle lui voudrait donner.

— Tu as raison, répondit-elle. Prends le testament; il est là dans le premier tiroir de ce meuble. Prends-le, déchire-le, puis cours à Privas, ramène ici le notaire; mais fais vite! fais vite! car la mort vient.

Guidé par le regard d'Agathe, Barbassous alla vers un petit secrétaire qui se trouvait dans un coin de la chambre, ouvrit le premier tiroir du haut, et chercha parmi les papiers qu'il renfermait.

Mais, soit qu'il fût troublé par la crainte d'être surpris, soit que madame Agathe l'eût mal renseigné, il ne trouva rien.

— Là! là! répétait-elle en suivant ses mouvements d'un œil anxieux.

— Il n'y a rien, répondit-il en ouvrant le second tiroir.

Alors, pâle et raide comme une statue, madame Agathe, surexcitée par la violence de sa colère, se dressa vivement. Pendant une minute, ses membres parurent recouvrer leur élasticité naturelle. Elle fit deux pas en avant vers Barbassous stupéfait.

Mais, arrivée au milieu de la chambre, toutes ses forces l'abandonnèrent.

Elle poussa un grand cri et tomba à la renverse.

A ce cri répondit un rapide mouvement dans le château. On accourait.

Barbassous ne perdit pas la tête, et sans prendre le temps de secourir Agathe, il repoussa vivement le tiroir du secrétaire et se plaça à côté de la porte, dont le battant, en s'ouvrant, devait le dérober à tous les regards. Chavanet et l'abbé Peretty se précipitèrent dans la chambre, où les religieuses de l'orphelinat, le médecin, les serviteurs, ne tardèrent pas à les rejoindre. Au milieu de ce premier tumulte, Barbassous se montra; personne ne parut surpris de le voir. Chavanet crut qu'il était entré avec les gens du dehors, ceux-ci, qu'il se trouvait depuis longtemps avec Chavanet.

Cependant, on avait relevé madame Agathe. Elle était maintenant étendue sur son lit, dans une immobilité semblable à celle de la mort. Mais la vie ne s'était pas retirée d'elle, car un soupir exhalé de ses lèvres couvrit d'une vapeur légère la surface d'un miroir que le médecin avait approché de son visage.

— Comment cela est-il arrivé? demanda-t-il.

— Elle était seule, répondit Chavanet. En entrant, nous l'avons trouvée couchée sur ce tapis, à un mètre environ de son fauteuil.

Grâce à une potion qu'il administra sur-le-champ, Agathe reprit ses sens. Ses yeux se rouvrirent, mais se refermèrent aussitôt, en rencontrant ceux de son mari.

— Agathe, dit-il, me reconnaissez-vous?

Un mouvement de la tête répondit seul.

— Parlez-nous, reprit-il plus doucement.

Elle ouvrit la bouche : un son en sortit, et ce fut tout. Alors le médecin se rapprocha et ne tarda pas à se convaincre de la vérité.

— La langue est paralysée aussi, dit-il à Chavanet.

— Croyez-vous que ma femme va mourir? s'écria ce dernier avec terreur.

— Elle peut vivre encore; mais après l'émotion qu'elle vient d'éprouver, il est à craindre que le mal n'atteigne rapidement le cœur.

— Et alors?

Le médecin ne répondit pas.

Ce silence parut effrayer Chavanet. Il tourna vers les assistants un visage baigné de larmes et tomba à genoux. Sa douleur semblait si sincère qu'elle les gagna tous. Il y eut dans la chambre un silence profond.

L'abbé Peretty s'approcha de lui.

— Du courage, mon ami, du courage! Rappelez-vous que, si Dieu vous prend cette créature angélique, c'est afin de la placer à sa droite dans l'éternel repos. Je l'ai confessée hier. Je vais lui administrer l'extrême-onction. Je cours à l'église chercher les saintes huiles.

Et sur ces mots, le brave vieillard sortit pour procéder à l'accomplissement de son ministère.

Chavanet demeura encore à genoux pendant quelques instants. Puis, comme s'il eût fait appel à son courage, il se releva, pencha son visage sur celui de la mourante, et lui dit :

— Agathe, réponds-moi; c'est moi ton mari, je t'aime! Mais il recula tout à coup. Les yeux d'Agathe avaient exprimé un tel sentiment d'horreur et de répulsion qu'il n'avait pu en supporter la fixité.

Ce qui se passait alors dans l'âme de la pauvre femme, tout le monde l'a deviné. Au dernier moment de sa vie, elle venait d'apprendre à connaître le misérable dont elle avait été la dupe pendant quinze ans.

Après avoir toujours cru à la justice de Dieu, elle sentait, si près de comparaître devant lui, s'ébranler toutes ses croyances.

Se pouvait-il qu'elle mourût ainsi sans punir l'infamie de celui qui l'avait trompée !

Et une heure avant, elle l'aimait encore ; elle avait confiance en lui ! elle admirait ses vertus ! Quelle ridicule erreur si elle n'eût été si triste !

Puis elle pensait à Serverette, séduite et déshonorée, qui allait demeurer dans l'abandon et le dénûment, victime d'un guet-apens odieux !

A cette heure suprême, ce n'est pas à son salut qu'elle pensait ! Un désir âpre et horrible, parce qu'elle ne pouvait l'exprimer, l'absorbait tout entière. Elle voulait se venger : alors seulement elle saurait mourir en repos.

Voilà ce que Barbassous comprit de la place où il était. De temps en temps, les yeux de la mourante se dirigeaient vers lui. Bientôt il les vit concentrés sur les siens. Il y pouvait lire les volontés de la malheureuse créature, mais il ne pouvait rien ; car Chavanet, comme s'il eût deviné quel combat se livrait en elle, semblait avoir pris à tâche de se placer entre le lit où elle râlait et les assistants terrifiés.

C'était une épouvantable scène dont Barbassous pouvait seul saisir toute l'horreur.

Tout à coup, Agathe s'agita vivement. De nouveau sa bouche s'ouvrit, et on l'entendit crier :

— Serverette ! Serverette !

Le médecin s'approcha.

— La langue se dégage, dit-il.

— Oui ; mais le délire la prend, répondit Chavanet.

Agathe répéta.

— Serverette ! Barbassous ! le testament !

A ces mots, Chavanet se retourna pour voir le braconnier qui avait fait deux pas en avant en s'entendant

appeler, et d'un regard le cloua à sa place. Puis se penchant encore vers la malade, il reprit à haute voix :

— Vous voulez votre testament ?

Elle parut surprise, mais elle répondit d'une manière affirmative.

Chavanet marcha vers le secrétaire, ouvrit non le premier tiroir dans lequel Barbassous avait en vain cherché l'acte testamentaire, mais le troisième, y prit une enveloppe cachetée et la rapporta à sa femme. Ses mains ne purent la saisir, mais elle dit d'une voix éteinte, car ses forces s'épuisaient :

— Déchirez-le.

Chavanet seul entendit ces mots et comprit qu'il fallait payer d'audace :

— Vous êtes tous témoins, s'écria-t-il d'une voix solennelle et attristée, qu'elle me le remet.

Il avait à peine parlé qu'un nouveau cri s'échappa de la gorge d'Agathe. On la vit se dresser sur son lit, étendre les bras, essayer de parler et retomber lourdement inanimée sur l'oreiller qui se creusa plus profondément sous le poids de cette tête alourdie par la mort. A ce moment, l'abbé Peretty entrait. Chavanet s'élança à sa rencontre et se jeta dans ses bras.

— Trop tard ! trop tard ! dit-il d'une voix déchirante. Elle n'est plus.

— Priez, mon enfant, répondit l'abbé. Dieu vous éprouve ; mais heureusement vous croyez.

— Trop tard ! pensait aussi Barbassous, qui voyait s'échapper sa vengeance et s'accroître le malheur de Serverette. Chavanet, pâle à faire peur, les yeux à demi clos, s'avança vers le lit et regarda le cadavre d'Agathe.

L'abbé voulut l'arracher à cette douloureuse contemplation.

— Non ! non ! répondit-il, laissez-moi. J'aurai du courage.

— Venez, mon enfant !

— Non ! je veux rester ici, rester seul avec elle.

Et se retournant vers les assistants, il prononça ces mots d'une voix terrible :

— Sortez tous !

On obéit, et le curé crut devoir imiter cet exemple.

Tandis que chacun s'en allait lentement, Chavanet, agenouillé au pied du lit, sanglotait, en poussant des plaintes émouvantes.

Puis, lorsqu'il eut entendu la porte se refermer, il se retourna, et se voyant seul, se releva avec l'agilité d'un jeune chat. Il prit aux pieds du lit le testament et le brandit au-dessus de sa tête, tandis qu'une joie folle allumait dans ses yeux une flamme éclatante.

Cette infernale joie eut un témoin, car Barbassous n'était pas sorti.

Digitized by Google

XXIV

Accroupi dans l'ombre, derrière le rideau de l'une des croisées, Barbassous épiait tous les mouvements de Chavanet.

Celui-ci se promenait à grands pas dans la chambre. Ses yeux resplendissaient de joie.

Il était libre, il était riche! Voilà les deux mots qui résonnaient sans cesse à ses oreilles.

Ils résumaient tout pour lui, aussi bien l'oubli d'un passé qui lui était odieux, que les espérances d'un avenir qui s'ouvrait plein de promesses.

Une béatitude infinie inondait son âme. Il allait enfin pouvoir vivre à sa guise, goûter à tous les plaisirs et y goûter largement. Héritier de trois millions, il avait dans ses mains toute la puissance que peut donner une aussi grosse somme. Autant il avait souffert, autant il voulait jouir. Il pressentait déjà les félicités qui l'attendaient.

Parfois il se demandait s'il ne faisait pas un beau rêve, si l'heure éblouissante qu'il traversait n'aurait pas un affreux lendemain, si ce cadavre étendu là dans la rigidité du trépas n'allait pas ressusciter pour le dépouiller de cet héritage avant qu'il en eût profité.

Mais non, Agathe était bien morte; il était bien le maître de cette opulente succession. Il avait la fortune

et personne ne pouvait la lui arracher. C'était trop de bonheur.

Et tandis que ces pensées roulaient tumultueusement dans son cerveau, il passait et repassait sans cesse devant la funèbre couche, sans respect pour la femme de laquelle il tenait tout.

Il ne la regrettait pas. L'amour qu'elle lui avait prodigué, le dernier bienfait qu'elle en avait reçu ne lui étaient plus rien. Il ne se rappelait que les douleurs sous le poids desquelles il s'était si longtemps traîné; il se rappelait surtout qu'après lui avoir fait attendre sa succession pendant quinze ans, elle avait au dernier moment voulu l'en dépouiller. Il se félicitait de la présence d'esprit déployée par lui à cette heure critique.

C'est sous cette impression qu'il s'arrêta devant le lit et jeta à cette morte impuissante un regard ironique, un regard de défi. Il la bravait maintenant; il pouvait rire d'elle impunément : il ne la redoutait plus, et il ne se dit pas que ce cadavre allait peut-être se lever et s'accrocher à lui pour l'entraîner dans la mort.

— Ah! s'écriait-il, les bras croisés et secouant la tête, tu voulais me déshériter, et tu pensais que je me laisserais faire; que pendant quinze ans j'aurais mené une vie d'hypocrisie, de privations, pleine de grimaces extérieures et de déchirements intérieurs pour arriver à laisser échapper la fortune. Tu te trompais, la belle! La mort a été plus méchante que toi; elle m'a porté secours.

Il parla longtemps ainsi, comme un fou ou comme un coquin.

Quant à Serverette, il n'y pensait plus guère en ce moment.

Il resta seul pendant une heure, livré à l'exubérance de sa joie.

Puis il ouvrit tous les meubles, après avoir eu soin de pousser les verrous de la porte. Il chercha dans les papiers de la défunte, afin de s'assurer qu'il n'y avait aucune trace d'un testament postérieur à celui qu'il tenait entre ses mains. Il ne trouva rien que des projets de bonnes œuvres, des documents relatifs à l'orphelinat et ses lettres conservées précieusement par Agathe, desquelles tomba une violette desséchée, donnée par lui quinze ans auparavant, alors qu'il faisait sa cour.

L'aspect de cette fleur amena sur ses lèvres un sourire et il la foula aux pieds.

De la place où il était caché, Barbassous assistait à ces horreurs; il entendait les phrases que Chavanet, se croyant seul, laissait échapper dans l'exaltation de sa joie. Il voyait ce contentement criminel; il avait voulu rester dans cette chambre, mais il y était resté sans parti pris, sans décision. Comment en sortirait-il? Qu'y ferait-il? Que répondrait-il si on l'y surprenait? Il n'y avait pas songé.

Mais, maintenant, il se demandait si ce ne serait pas une belle action que d'arracher à Chavanet le testament pour le brûler sous ses yeux, et s'il n'avait pas le droit de tuer cet être ignoble comme on tue un serpent venimeux qu'on rencontre sur son chemin.

Cependant, plus d'une heure s'était écoulée. Deux fois, l'abbé Peretty, inquiet de savoir Chavanet seul dans cette chambre, était venu frapper à la porte, et Chavanet avait répondu, sans ouvrir, qu'il priait encore. Barbassous comprit qu'il fallait prendre un parti. Il le prit.

Tandis que Chavanet examinait les papiers d'Agathe, il sortit de sa cachette et se montra brusquement devant lui. Ce dernier bondit en arrière.

— Que me voulez-vous? Comment êtes-vous entré?

Barbassous ne répondit qu'à la seconde de ces deux questions.

— Comment je suis entré? Je ne suis pas sorti. J'ai tout vu, tout entendu. Vous qui n'avez pas craint de pénétrer la nuit dans la chambre d'une jeune fille innocente et chaste, vous savez bien comment on s'y prend pour épier les gens.

Chavanet sentit le rouge de la colère lui colorer ses joues. Il fit un pas vers Barbassous, mais se ravisant :

— Je vous croyais mon ami, Barbassous, lui dit-il.

— Moi, votre ami! Pourquoi le serais-je ?

— Pourquoi ne le seriez-vous pas? Pourquoi devenir mon ennemi?

— Parce que vous n'êtes qu'un coquin.

Chavanet se mit à rire.

— Des gros mots déjà ! Allons ! je me suis trompé en vous donnant ma confiance. Tant pis pour vous ! Je vous voulais du bien. Maintenant, vous convient-il de me faire connaître l'objet de cette singulière visite?

— Hier vous m'avez fait une proposition; je vous apportais une réponse.

Chavanet avait oublié déjà que, la veille, il avait offert à Barbassous d'épouser Serverette et de reconnaître son enfant. Les paroles du braconnier furent un éclair pour lui, et il crut que ce dernier n'avait d'autre but que de spéculer sur sa situation.

— Eh bien ! dit-il, vous acceptez? Vous consentez à épouser la jeune personne?

— Je refuse.

— Ah !... Pourquoi ?

— Parce que c'est vous qui l'avez séduite, et que vous seul devez l'épouser.

L'humeur joyeuse de Chavanet reprit une fois de plus le dessus, et c'est en riant qu'il dit :

— Je devrais l'épouser, puisque vous le dites, mais je ne l'épouserai pas.

— M'expliquerez-vous?

— Je ne l'épouserai pas, parce que je serais un fou de m'embarrasser d'elle en ce moment. Je vais partir pour Paris. J'y ferais belle figure en compagnie de cette petite sotte !

Barbassous sentait s'accroître sa fureur. Il s'efforça pourtant de rester calme et y parvint.

— Vous ne la trouviez pas sotte lorsque vous l'avez séduite.

— Qu'importe ! puisque je ne la trouve pas digne aujourd'hui de devenir ma femme. Vous savez aussi bien que moi qu'on n'épouse pas sa maîtresse.

— Parleriez-vous ainsi si elle était riche ?

— Pourquoi raisonner sur une hypothèse qui ne peut se réaliser ?

A cette réponse, Barbassous voulut savoir jusqu'où pourrait aller le cynisme de Chavanet, et ayant recours à un mensonge, il répondit :

— Vous vous trompez, Serverette est riche, plus riche que vous. Elle est l'unique héritière de votre femme.

Chavanet devint pâle, puis vert, et s'avança vers Barbassous.

— Elle a un testament?

— Oui.

Barbassous ne savait pas mentir, et sa réponse avait été pleine d'hésitations.

Chavanet se rassura.

— Si elle a un testament, qu'elle le produise. Mais

elle n'en a pas, et si elle en a un, il est antérieur à celui-ci, et, par conséquent, il ne vaut rien.

Barbassous baissa la tête. Il se rongeait les doigts, tandis que Chavanet le regardait ironiquement.

— Vous refusez d'épouser Serverette? dit-il enfin.

— Je refuse.

— Alors vous ne jouirez pas de votre fortune, car je vais vous arracher ce testament.

Et il marcha vers Chavanet.

Celui-ci réfléchit un moment.

Deux partis s'offraient à lui. Il pouvait appeler du secours. Mais c'était mettre Barbassous dans le cas de révéler sa situation vis-à-vis de Serverette. Peu lui importait qu'on la connût, une fois qu'il serait parti. Mais en ce moment, il avait encore besoin qu'on lui gardât le secret. D'autre part, il pouvait promettre à Barbassous ce que celui-ci exigeait. Mais serait-il cru? Ces réflexions se présentaient à lui rapidement. Il résolut de payer d'audace.

— Vous êtes un sot, dit-il. Vous voulez m'arracher ce testament. Je vous éviterai cette peine, car le voilà.

Et, en disant ces mots, il posa le pli sur la table.

Barbassous, stupéfait de cette action hardie, ne sut que répondre. Chavanet continua :

— Vous pouvez le prendre, seulement je vous préviens qu'il en existe une copie chez Me Auberteau, notaire, à Privas. Vous secouez la tête, vous refusez de me croire? Eh bien! supposons que cette copie n'existe pas. Vous annulez ce testament; mais que répondrez-vous aux juges, lorsque je vous accuserai de l'avoir détruit?

— Je vous accuserai à mon tour de l'avoir brûlé, parce qu'il léguait tout à Serverette.

Chavanet leva les épaules.

— On ne vous croira pas; car, à supposer que ma femme eût laissé sa fortune à Serverette, mon intérêt m'ordonnerait de respecter le testament, puisqu'il ne tiendrait qu'à moi d'épouser l'héritière, tandis que, ce testament détruit, je n'hériterais pas plus que Serverette. Si ma femme fût morte sans tester, sa fortune serait allée à ses collatéraux.

Pour la seconde fois, l'habileté de Chavanet, son audace, son sang-froid avaient raison de l'honnête indignation de Barbassous.

A l'embarras de ce dernier, Chavanet devina sa propre victoire. Il en abusa.

— Vous voyez bien, dit-il, que vous n'osez m'arracher le testament.

Il le reprit et le mit dans sa poche, puis il gagna la porte que Barbassous lui avait barrée jusqu'à ce moment.

— Vous vous êtes conduit en enfant, continua-t-il. J'aurais compris que vous m'eussiez demandé une bonne somme d'argent pour épouser Serverette. Vous l'auriez eue, car j'étais décidé à vous bien payer ce service. — Maintenant, épousez-la, ou ne l'épousez pas, je m'en lave les mains. Je ne la reverrai pas. Je me moque d'elle et de vous comme d'un fétu. Elle n'a contre moi aucune preuve. Je ne lui ai jamais écrit. D'ailleurs, ajouta-t-il, rien ne me prouve que vous n'êtes pas son amant.

Et sur ces mots, il voulut sortir.

— Je vous tuerai ! s'écria Barbassous exaspéré par l'étalage de tant d'ignominies.

— Tuez-moi, si vous pouvez. Mais je vous jure que je vais prendre mes précautions pour que, si ce malheur

arrive, les juges n'aient pas à chercher longtemps avant d'en deviner l'auteur.

Chavanet sortit, après avoir remis sur son visage, comme un masque, l'expression de tristesse qui convenait à son malheur. Quant à Barbassous, accablé de colère et de douleur, il tomba sur une chaise, la tête dans ses mains, si bien que ceux qui entrèrent crurent qu'il pleurait la morte.

On l'engagea doucement à se retirer.

Il quitta le château en chancelant, comme s'il eût été ivre, douloureusement ému, mécontent de lui, se disant que, pour s'être trop pressé, pour n'avoir pas su s'y prendre, il avait peut-être compromis à tout jamais les espérances de Serverette et consommé son malheur.

De toutes les paroles que Chavanet avait prononcées, celles qui le frappaient le plus étaient celles-ci : « Rien ne me prouve, avait-il dit, que vous n'êtes pas son amant. » C'était une infamie, une calomnie enfantée par l'enfer. Mais on y croirait. Personne n'ajouterait foi aux protestations de Serverette. Elle s'était perdue par le seul fait d'avoir vécu, pendant plusieurs mois, sous le toit d'un homme de trente ans, libre de ses actions.

Et cependant, Dieu savait et elle savait aussi combien il l'avait respectée. La confiance généreuse que la pauvre enfant avait eue en lui, il la méritait toujours. Son amour ne s'était trahi que par son respect d'esclave. Mais le monde ne saurait pas ces choses, et d'un seul mot Chavanet pouvait creuser encore l'abîme dans lequel, grâce à lui, Serverette avait roulé.

On peut deviner maintenant quel trouble agitait l'âme de Barbassous lorsqu'il rentra chez lui, à une heure avancée de la nuit.

Serverette dormait et ne s'était pas aperçue de son absence.

Lui-même se coucha. Mais c'est en vain qu'il chercha le sommeil; tous les événements de cette soirée lui revinrent en mémoire, et l'image d'Agathe dont il avait peut-être causé la mort ne l'effrayait pas moins que celle de Chavanet.

Cependant, le soleil se leva radieux au sommet des montagnes voisines. Serverette quitta sa chambre et alla respirer l'air dans son petit jardin.

C'est là que Barbassous vint la rejoindre. Selon sa coutume, il apportait sur une assiette un bol de lait fumant que tous les matins il allait traire pour elle au sein fécond d'une vache qui paissait dans la prairie. Elle le reçut avec un visage souriant, quoique triste. Mais en voyant celui de son ami si pâle, ses traits si profondément altérés, elle pressentit un malheur.

— Qu'est-il arrivé encore? s'écria-t-elle.

Sans lui répondre autrement qu'en la rassurant, Barbassous l'obligea à boire le lait qu'il lui présentait. Puis, la faisant asseoir à ses côtés :

— J'ai de tristes nouvelles à vous apprendre, lui dit-il.

Il avait longtemps hésité à parler. Mais il trouvait, non sans raison, plus dangereux de cacher à Serverette la gravité des événements que de l'en avertir.

Il les lui raconta donc dans les plus grands détails, et il termina en ces termes :

— Maintenant, si je suis coupable de maladresse, blâmez-moi.

Elle pleurait.

— Non! dit-elle, vous n'êtes pas coupable. Vous m'avez prouvé une fois de plus votre amitié. Il vaut mieux

pour moi que je connaisse dès à présent les intentions de cet homme. Il met le comble à son infamie. Je devais m'y attendre, malgré ses promesses. Ah! Dieu m'est témoin que ce n'est point le mari que je regrette; je savais quels maux je subirais en liant ma destinée à celle de ce misérable. Mais le mariage m'eût rendu l'honneur et assuré l'avenir de mon enfant.

Elle s'arrêta un moment et reprit :

— J'ai cependant confiance dans un avenir meilleur. Depuis deux jours, j'ai prié ma bienfaitrice dont vous m'annoncez la mort, et j'ai retrouvé des forces. De là-haut, elle saura me protéger. Maintenant laissez-moi, mon ami. J'ai besoin de songer à elle. Demain, je prendrai un parti, car je ne puis rester à votre charge.

— O Serverette!

Il allait lui dire : Je suis à vous corps et âme; esclave ou mari, je ne vous quitterai plus.

Elle l'arrêta par un sourire plein de reconnaissance, comme si elle eût tout deviné, et de nouveau lui demanda de la laisser seule.

Il se retira sans oser lui parler. Il éprouvait des sensations inconnues, et l'amour gonflait son cœur à le faire éclater.

XXV

L'enterrement d'Agathe Chavanet devait avoir lieu le surlendemain de sa mort.

Dès la veille, le village prit une physionomie inaccoutumée. Les enfants s'étaient répandus dans la montagne pour cueillir des buis et des immortelles dont ils remplissaient les rues à travers lesquelles devait passer le cortége. Le clergé de Privas et des communes environnantes, les notables du département étaient accourus.

La grande salle du château avait été transformée en une chapelle ardente, au milieu de laquelle reposait le cercueil qui contenait les restes mortels d'Agathe. Jusqu'à l'heure de l'enterrement, la foule se pressa sous les sombres voûtes, soit par curiosité, soit afin de prier pour le repos de l'âme de la défunte.

Tandis que les habitants de Saint-Étienne se préparaient pour la cérémonie, Chavanet, laissant croire qu'il était en proie à une violente douleur, restait enfermé dans sa chambre. Manette était chargée de recevoir les membres et les amis de la famille, qui, en raison de leur parenté ou de l'amitié qui les unissait à madame Chavanet, descendaient au château.

Pour la plupart d'entre eux, ce jour de deuil fut un

jour de fête. Il y avait là des fermiers des environs, des gentilshommes campagnards qui n'étaient guère accoutumés à coucher sous des lambris dorés, ni à s'asseoir à une table somptueusement servie. Deux repas les rapprochèrent, auxquels Manette crut devoir inviter les ecclésiastiques arrivés déjà. Après le dîner, sans que personne se fût donné le mot et par la force des choses, il y eut en quelque sorte une soirée. En dépit du respect que devait inspirer le voisinage d'un cercueil, quelques-uns des convives, pour tuer le temps, se mirent à jouer au whist et au boston.

Aussi, la veille de l'enterrement d'Agathe, à dix heures du soir, le château paraissait en fête, tant il y avait de monde et de lumières. Quelques hommes fumaient dans le jardin. Les femmes s'étaient assises dans les deux salons du premier étage. On se levait dès qu'apparaissait un nouveau venu. Les personnages importants du pays formaient çà et là des groupes animés qui, rapprochant des gens habituellement privés du plaisir de se voir, permettaient à tous d'échanger quelques mots sur leurs affaires personnelles. Il fut bien plus question dans cette soirée du prix des denrées et des événements politiques que du malheur cause de tout ce mouvement.

Au milieu de cette animation, on voyait passer quelques individus déjà vêtus de deuil qui parcouraient les salles, regardant le mobilier, supputant la valeur de chaque chose, interrogeant les domestiques et leur donnant parfois des ordres. C'étaient les parents d'Agathe, ceux qui pouvaient encore caresser l'espérance de figurer sur son testament. A leur front soucieux, on devinait leurs appréhensions. Ils ne pouvaient raisonnablement se faire illusion sur les dernières volontés de la défunte, et ceux d'entre eux qui avaient déjà vu Me Auberteau don-

naient à entendre que Chavanet était nommé légataire universel et parlaient déjà de se retirer sans attendre la cérémonie. D'autres les engageaient à ne pas partir sans avoir pris des renseignements plus précis.

Ainsi que nous l'avons dit, Chavanet ne quitta pas sa chambre. Il s'y fit monter ses repas afin de ne pas se montrer à ceux qui le haïssaient mortellement, puisqu'il les frustrait de leur part d'héritage. Puis il s'était décidé à feindre un horrible chagrin, et c'est dans ce sens que son absence devait être commentée.

Mais tandis qu'on le croyait dans les larmes, il mettait en ordre les papiers de la défunte, revisait les titres de propriétés, les baux de fermage, l'état des dettes et celui des créances. Il donnait ses instructions à Me Auberteau, avec lequel il était plus sincère. Il ne songeait pas à feindre devant lui une douleur qu'il n'éprouvait pas, et à laquelle ce dernier n'aurait pas cru. Sachant que Chavanet héritait de la totalité de la fortune de la défunte, Me Auberteau recevait ses ordres avant même que le testament eût été ouvert.

A minuit, tout dormait dans le château. L'abbé Peretty veillait seul à côté du cercueil et priait. Il resta là jusqu'au matin.

Dès l'aube, les cloches de l'église de Saint-Étienne de Boulogne furent mises en branle pour annoncer la funèbre cérémonie. Ces cloches étaient un don de madame Agathe. Lorsqu'on les avait baptisées, c'est elle qui les avait couvertes de rubans et de guirlandes. Elles sonnaient maintenant son trépas, et jamais leur musique n'avait été plus lugubre.

A midi, la foule encombrait les rues, lorsque l'abbé Peretty, entouré d'un nombreux clergé, sortit de l'église pour aller chercher le corps. On se pressait, on se bous-

culait. Le garde champêtre essayait en vain de maintenir l'ordre. Hommes et femmes avaient vêtu leurs plus beaux habits. Sans la tristesse des chants sacrés, on n'aurait pas cru qu'il s'agissait de rendre les derniers devoirs à une morte.

Lorsque le cortége sortit du château pour retourner à l'église, la foule s'y joignit et parut se recueillir. De son vivant, Agathe, en dépit de ses travers, avait fait du bien dans tout le pays ; on la regrettait, et le spectacle de son cercueil rappelait à tous la triste réalité.

Un enfant de chœur, suivi d'un jeune séminariste maître des cérémonies, ouvrait la marche, précédé du garde champêtre. Venaient ensuite, sur deux rangs, les congrégations de femmes, les confréries d'hommes, pénitents blancs et pénitents gris, revêtus de longues robes, dont le capuchon ne laissait voir que les yeux. Pour la plupart, ces robes étaient courtes, fripées, sales, et, en baissant les yeux, on voyait sortir de leurs plis les pieds des pénitents, chaussés de gros souliers ferrés sur lesquels ils avaient retroussé leurs pantalons de couleur claire.

Le clergé suivait immédiatement. Les surplis des prêtres étaient blancs comme la neige, et malgré le voyage, ils gardaient encore la raideur et les plis propres à la mousseline fraichement empesée. L'abbé Peretty, couvert d'une chape noire, marchait devant le cercueil. Son visage pâle trahissait sa douleur, qui était profonde. Seul dans cette foule, il avait pu connaître l'âme d'Agathe, et s'il n'en ignorait pas les faiblesses, il en connaissait la bonté.

Douze robustes paysans portaient surs leurs épaules le cercueil, derrière lequel venaient Chavanet, appuyé au bras d'Auberteau, les pensionnaires de l'orphelinat, filles

spirituelles de la défunte, les religieuses, les parents et les amis. Chavanet, vêtu de noir, tête nue, avait une attitude recueillie. En le voyant passer, pâle, les cheveux en désordre, les yeux rougis, on pouvait croire qu'il faisait d'héroïques efforts pour concentrer sa douleur.

Barbassous qui, sur la prière de Serverette, assistait à l'enterrement, était perdu dans la foule.

Pour aller du château à l'église, le cortége prit le plus long chemin et fit le tour du village. Le ciel était gris. Le vent du sud-ouest, chassant devant lui les nuages pressés, soufflait avec violence et avec tant de bruit que, parfois, il couvrait complétement la voix des chantres. Il secouait robes, soutanes et bannières et semblait vouloir contribuer à la tristesse de cette procession.

Enfin, on arriva à l'église. Elle était intérieurement tendue de draperies noires semées de larmes blanches et illuminée comme pour un jour de fête. L'abbé Peretty officia, tandis qu'au lutrin, les chantres accompagnés par un ophicléide faisaient entendre une musique monotone et nasillarde.

Tout à coup, de derrière l'autel une voix admirable s'éleva et entonna le *Dies iræ* avec une puissance qui émotionna vivement les assistants. Cette voix chantait seule, sans accompagnement. Il y avait dans ce chant, tel qu'elle le faisait entendre, une expression qui saisit tous les cœurs. Les voûtes de la pauvre églises semblaient frémir, et, lorsque le chanteur inconnu s'arrêta, elles répercutèrent l'écho de sa voix vibrante et sonore.

Ce chanteur inconnu, — nos lecteurs l'ont deviné, — n'était autre que Chibrac. C'est à Orange qu'il avait appris la mort d'Agathe Chavanet, et sur-le-champ il s'était mis en route. Il voulait, à sa manière, prouver sa reconnaissance à la bienfaitrice de Serverette. Arrivé

quelques instants avant la cérémonie, il n'avait voulu voir personne que l'abbé Peretty. Il ne voulait parler ni entendre parler de sa nièce, non qu'il eût cessé de l'aimer, — absente et coupable, il la chérissait encore, — mais parce qu'il redoutait de rougir pour elle.

Chavanet comprit tout en l'entendant chanter, et si son âme eût été accessible à un sentiment élevé, il eût été pénétré de remords et de pitié ; car il semblait que Chibrac, en ce jour de deuil, eût voulu apporter l'expression de la douleur dont son cœur était rempli depuis qu'il avait perdu Serverette.

Barbassous le reconnut aussi ; mais, lorsqu'à l'issue de la cérémonie, il voulut le rejoindre, il ne le trouva plus, Chibrac était reparti sur-le-champ. Hélas ! s'il avait pu savoir que celle qu'il cherchait était si près de lui ! A l'issue de l'office, le cortége reprit le chemin du château. Dans le parc, le baron de Mériat avait fait autrefois élever un tombeau de famille. C'est là qu'il reposait et qu'Agathe devait reposer aussi.

A quatre heures tout était terminé.

C'est alors que Chavanet eut avec les parents d'Agathe une explication dans laquelle il leur apprit qu'elle l'avait fait son héritier. Le notaire Aubertean confirma la nouvelle.

Leur désappointement fut grand, et, pour se venger, ils déclarèrent que, ne s'en rapportant pas à l'assurance qui leur était donnée, ils exigeaient l'apposition des scellés. Le juge de paix mandé sur-le-champ procéda à l'opération. Les scellés furent placés sur les portes de l'appartement d'Agathe, et ne devaient être enlevés qu'après qu'un jugement aurait envoyé Chavanet en possession.

Mais Chavanet avait pris ses précautions et fait ses

préparatifs. Son intention était de quitter le village le lendemain, et Me Aubertean avait tous ses pouvoirs.

La famille d'Agathe partit sur-le-champ dans un état d'irritation facile à concevoir. Les amis la suivirent après avoir présenté leurs compliments de condoléances au veuf. Pour la première fois, depuis trois jours, il eut une soirée tranquille. L'abbé Peretty vint la passer avec lui. Le bon prêtre croyait que ses consolations étaient nécessaires et il arrivait plein d'ardeur et de zèle, comme toujours.

Chavanet lui fit connaître ses projets et lui confia l'administration de l'orphelinat, dont le testament d'Agathe ordonnait le maintien et l'entretien, à perpétuité, en affectant à cet usage une somme importante. Durant cette soirée, Chavanet édifia l'abbé Peretty par l'expansion de ses sentiments dont la piété et la résignation étaient admirables.

Au moment où le curé allait se retirer, Chavanet le retint.

— J'ai encore un mot à vous dire au sujet de Serverette. Si, en en mon absence, la pauvre fille se présentait ici, accueillez-la à l'orphelinat. Elle a été bien coupable, mais à tout péché miséricorde ! En souvenir de ma pauvre défunte, je ne l'abandonnerai pas, si elle vient chercher secours et pardon.

— Hélas ! pauvre enfant ; où est-elle?

Chavanet sourit mystérieusement.

— J'ai idée, répondit-il, qu'elle n'est pas loin d'ici. Barbassous ne me paraît pas étranger à sa disparition. Il l'aimait.

— Barbassous ! s'écria l'abbé ; je l'interrogerai.

— Gardez-vous-en bien. Ce serait le moyen de ne rien savoir. Mais épiez-le, comme je l'ai fait moi-même,

dès que j'ai eu des soupçons. Je crois qu'il la cache dans sa maison.

— Mais alors!... Pauvre, pauvre Serverette, se laisser séduire!

— Et bien, le mal ne serait pas grand. Vous pourriez les décider à se marier.

— Vous avez raison, dit l'abbé. Dès demain, je saurai à quoi m'en tenir.

— Soyez prudent, car si elle est chez Barbassous, il la cache bien.

Ainsi Chavanet prenait toutes ses précautions. Prévoyant le cas où, après son départ, Serverette viendrait se plaindre à l'abbé Peretty, il se dégageait à l'avance, en donnant à entendre qu'elle était la maîtresse de Barbassous.

Cependant, tandis que l'abbé et Chavanet échangeaient de touchants adieux, deux ombres qui avaient pénétré dans le parc par les bois, se glissaient à travers les arbres, et protégés par la nuit, se dirigeaient vers le tombeau où reposait Agathe Chavanet. C'étaient Serverette et Barbassous.

La jeune fille avait voulu prier sur la tombe de sa bienfaitrice et Barbassous l'accompagnait. Elle s'agenouilla sur la pierre blanche qu'entourait une grille à demi cachée sous un lierre poussiéreux. Le braconnier se mit à l'écart, et, adossé contre un arbre, il attendit.

La prière de Serverette fut longue et troublée par les larmes.

La pauvre enfant suppliait la morte de l'inspirer en ce critique moment.

Instruite des projets de Chavanet, à la veille d'être abandonnée par lui, avec l'enfant que depuis plusieurs mois elle portait dans son sein, devait-elle, malgré tout

ce qu'il avait dit à Barbassous, le voir encore et tenter de le fléchir?

Devait-elle se jeter à ses pieds, exiger qu'il lui rendît l'honneur, en donnant un nom à l'enfant?

Et si cette tentative échouait, fallait-il se venger? Valait-il mieux porter courageusement, sans colère, le poids de cette horrible situation et travailler pour élever la créature innocente?

A ces questions qui se posaient dans son esprit, entre les solutions qui se présentaient à elle, Serverette flottait indécise, irrésolue.

Il lui répugnait d'affronter encore le regard de Chavanet, et cependant, elle sentait qu'elle devait à sa dignité blessée, à sa maternité future, cet effort suprême, dût-il être perdu.

— Eh bien! je le verrai, dit-elle tout à coup en se relevant.

Et elle marcha sur Barbassous.

— Vous allez m'attendre ici; je vais au château.

A ces mots, Barbassous recula surpris et effrayé.

— Quoi! vous voulez y aller?

— Il le faut.

— Alors, je vous accompagne pour vous défendre. Car, pour se débarrasser de vous, il est capable de tout.

— Non, restez ici. Je ne cours aucun danger. L'explication sera courte, mais décisive.

Barbassous consentit à obéir.

Puis, lorsqu'il vit Serverette se diriger vers le château, à cette heure avancée de la soirée, il la suivit de loin, anxieux et tremblant. Il craignait que Chavanet ne se repentît, changeât d'avis et consentît à épouser Serverette.

Depuis deux jours, en se voyant seul au monde pour

protéger Serverette et réparer son malheur, Barbassous avait fait de beaux rêves. Ces rêves ne se réaliseraient-ils pas? Serverette se condamnerait-elle à passer sa vie avec Chavanet, qu'elle abhorrait, alors qu'un autre pouvait lui rendre le bonheur et le repos.

Voilà quelles réflexions se pressaient dans la tête de Barbassous.

Lorsque la jeune fille eut disparu sous la voûte du château, il s'enveloppa dans son manteau, s'accroupit sur un banc et attendit, l'œil fixé sur deux croisées éclairées qui étaient celles de la chambre de Chavanet.

Digitized by Google

XXVI

Serverette avait trouvé dans la prière des forces, mais non le repos. Son âme était agitée par des pressentiments sinistres. Elle n'avait pas confiance dans la démarche qu'elle tentait. Ne connaissait-elle pas la perversité de Chavanet ?

Aussi, lorsqu'elle eut pénétré dans le château dont les murs lui rappelaient tant de souvenirs chers et douloureux, elle se repentit d'avoir tenté une démarche aussi imprudente, et fut sur le point de revenir sur ses pas. Une réflexion l'arrêta. Jusqu'à ce jour, Chavanet ne lui avait pas fait connaître à elle-même ses intentions. Aurait-elle, plus tard, le droit de se plaindre, et, à ses reproches, ne pourrait-il pas répondre : — « Pourquoi n'êtes-vous pas venue? »

Alors, elle se décida et monta fiévreusement l'escalier, qu'éclairait une grande lanterne allumée pour la nuit.

Partout régnait un calme profond. Les domestiques étaient couchés, sauf Manette, qui sommeillait dans la cuisine, accablée de lassitude.

Arrivée au premier étage, Serverette poussa une porte et se trouva dans un salon qu'elle connaissait bien. D'un côté était la chambre d'Agathe, de l'autre celle de Cha-

vanet. Elle marcha vers celle-ci, le cœur brisé d'émotions, haletante, le corps glacé.

Là, elle s'arrêta. Puis, tout d'un coup, sans réfléchir plus longtemps, elle ouvrit et entra.

Chavanet se promenait à pas lents, les mains derrière le dos, plongé dans des réflexions profondes. A l'aspect de Serverette, il ne put retenir un cri de surprise.

— De quoi vous étonnez-vous? répondit-elle. Ne deviez-vous pas vous attendre à ma visite?

— Pas à cette heure, je l'avoue.

— On vient quand on peut. Plus tôt, j'aurais craint de troubler vos larmes et vos regrets; plus tard, je ne vous aurais pas trouvé.

Et comme il secouait la tête.

— Ne cherchez pas à vous défendre reprit-elle. Je sais que vous alliez partir et je ne le saurais pas que ces préparatifs me l'apprendraient.

La chambre de Chavanet était en effet pleine de vêtements en désordre, de paquets de toutes sortes qu'attendaient trois grandes malles ouvertes.

— Eh bien, oui, je pars, répondit-il. J'ai déjà fait connaître mes intentions à Barbassous. Votre visite est inutile.

— Osez donc me le répéter.

Elle prononça ces mots avec tant d'énergie qu'involontairement, il baissa les yeux.

— Avez-vous oublié vos promesses?

— Quelles promesses?

— Il le demande! s'écria-t-elle en levant son regard vers le ciel. — Et comme il gardait le silence, en feignant une assurance qu'il n'avait pas, elle reprit : Monsieur, j'ai été victime du piége odieux que vous m'avez tendu; vous avez fait de moi votre maîtresse, votre esclave,

quelque chose à vous désormais, et dont le destin est irrévocablement lié au vôtre. Après votre crime, vous avez imploré votre pardon et vous m'avez dit : Je t'épouserai, si je deviens veuf. Vous êtes veuf, épousez-moi.

— Cette fille est folle ! s'écria-t-il.

— Non, je ne suis pas folle. Voyez, je vous parle avec douceur ; je m'efforce de rester calme. Et cependant, je suis bien émue, je vous le jure.

Et accablée, elle tomba sur une chaise.

Son visage était couvert d'une mortelle pâleur.

Ses yeux rougis et cernés d'une ligne noire, ses joues amaigries révélaient à la fois ses douleurs et les fatigues de la maternité.

— Vous savez bien, continua-t-elle, que je ne suis point guidée par une pensée d'intérêt vulgaire. Vous m'avez déshonorée et vous pouvez me rendre l'honneur. Je ne vous demande pas de m'emmener avec vous. Je vous demande un nom, moins pour moi que pour l'enfant que je porte et auquel vous le devez.

— Auquel je le dois, c'est à savoir.

— Vous osez m'insulter, moi, chez vous !

Pendant que Serverette parlait, Chavanet avait recouvré son sang-froid.

— Ma chère enfant, dit-il, tâchons de rester calmes l'un et l'autre. Écoutez-moi sans colère et tâchez de me bien comprendre. Vous voulez que je vous épouse, je ne vous épouserai pas. Ne m'interrompez pas. Je ne vous épouserai pas, parce que je suis en deuil, parce que j'ai le cœur rempli de celle que j'ai perdue, et...

Serverette l'arrêta.

— Trève de grimaces, répondit-elle. Épargnez-vous de me faire entendre des regrets auxquels je ne crois pas. Celle que vous avez perdue, vous l'avez trompée,

en m'obligeant à devenir votre complice. N'ajoutez pas à votre faute une faute nouvelle, en oubliant des serments que j'ai le droit de vous rappeler et que je vous somme de tenir.

Chavanet leva les épaules.

— Vous parlez comme un huissier, ma belle. Mais, je ne vous dois rien. J'ai dit à Barbassous mon sentiment à votre égard. Épousez-le.

Serverette indignée se leva, et marchant vers Chavanet :

— C'est donc vrai? s'écria-t-elle. Vous aviez donc préparé cet infâme plan de me déshonorer une fois de plus en me jetant dans les bras d'un autre? Et vous avez pu croire que j'accepterais cet odieux compromis? Comment donc me jugez-vous?

— Vous vous emportez, vous me questionnez sans cesse. Nous ne nous entendrons jamais. Je vous répète qu'il m'est impossible de vous épouser. Mais, en vous donnant un mari, je vous rends l'honneur. Pourquoi seriez-vous ma femme? Vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé.

— A qui la faute?

— Peu importe. Je ne recherche pas les causes de ce qui est, je le constate. Vous épouser, ce serait faire mon malheur et le vôtre. Que vous ayez conçu cet espoir, je le comprends. Je suis riche...

Serverette ne pouvait en croire ses oreilles. Certes, elle n'avait jamais cru qu'il y eût chez cet homme quelque générosité. L'expérience cruelle dont elle était victime, les révélations de Barbassous ne pouvaient lui laisser aucun doute à cet égard. Mais il est des vérités auxquelles on ne peut croire si on n'en a soi-même apprécié l'horreur.

Longtemps elle s'était flattée de l'espoir qu'elle réveillerait dans ce cœur misérable une émotion salutaire; que le sentiment de la paternité cher à l'homme ramènerait Chavanet aux sentiments de la justice et du devoir.

En l'entendant parler avec ce cynisme révoltant, elle se demandait comment, pendant quinze ans, madame Agathe avait pu se tromper à ce point d'accorder son affection et sa confiance à un être aussi bas et aussi vil; comment l'abbé Peretty s'était laissé aveugler jusqu'à pouvoir croire que Chavanet portait quelque noblesse dans l'âme.

Elle voulut cependant tenter un dernier effort.

— Vous me dites, reprit-elle, des choses horribles, qu'assurément vous ne pensez pas et dont vous vous repentirez tout à l'heure. Revenez à vous. Si ce n'est pour moi, à qui vous devez cependant une éclatante réparation, que ce soit au moins pour l'enfant. Il n'est pas coupable, lui. Il n'a pu vous déplaire avant de naître. Ayez pitié de lui. Je ne veux ni votre fortune, ni votre nom pour moi. C'est pour lui que je parle.

— Je vous ai dit que ce que vous me demandez ne peut vous être accordé.

— Ah! s'écria-t-elle, je me révolte, enfin! Ce que vous me refusez, je l'exige. Je sais quel triste sort je me prépare auprès de vous. Je sais que vous vous vengerez sur moi de l'obligation que je vous impose. Mais il le faut, et je me sacrifie. — Tenez, ajouta-t-elle d'une voix plus douce, je ne sais si jamais je pourrai vous aimer, mais, certainement, si vous réparez votre faute, j'arriverai à vous estimer. Je ferai mes efforts pour vous rendre la vie agréable et douce. Vous resterez libre, mais qu'au moins notre enfant ait un nom et du pain.

— Qu'à cela ne tienne. Lorsque vous serez accouchée, je le prendrai, je m'en chargerai.

— Êtes-vous fou? Est-ce qu'une mère se sépare ainsi de son enfant?

— Vous voyez bien que vous en parlez autant pour vous que pour lui. Tenez, croyez-moi, brisons là. Vous n'avez rien à faire ici. Je ne vous dois rien. Cependant, si vous consentez à épouser Barbassous...

— Jamais.

— Eh bien, venez ici. Je vous le répète, vous ne manquerez de rien. Plus tard...

— Oh! c'est infâme, murmura-t-elle, vous avez troublé la paix de ma vie; vous m'avez arrachée à la plus chère des amies et, peut-être, avez-vous ainsi hâté sa mort. Vous avez brisé les liens qui m'unissaient à ma famille. Je n'ai plus personne au monde pour me protéger. Et vous m'abandonnez! vous! vous! qui devriez vous traîner à mes pieds pour me faire oublier le mal dont vous êtes l'auteur et dont je suis la victime!

Chavanet garda le silence. Ce n'était pas l'émotion qui clouait ses lèvres. Non! mais il cherchait les moyens de se débarrasser de cette femme.

— Votre conduite ne vous portera pas bonheur, continua Serverette.

Et comme il ne répondait pas :

— Une dernière fois, je fais appel à votre cœur.

— Adressez-vous à Barbassous, s'écria Chavanet. Cette proposition vous fait horreur. Mais qui me dit qu'il n'est pas votre amant?

Ce soupçon infâme, il l'avait exprimé déjà devant Barbassous. Cette fois c'en était trop : Serverette n'y tint plus.

— Prenez garde! s'écria-t-elle, je me vengerai!

Digitized by Google

Il ne parut pas s'émouvoir de cette menace.

— J'aime mieux vous voir ainsi, dit-il; cela me met à l'aise. Vous menacez, je n'ai plus de ménagements à garder. Sortez d'ici, mademoiselle. Je ne vous connais pas. Sortez, ou j'appelle.

— Eh bien! appelez, s'écria Serverette; appelez, si vous l'osez! mais je ne sortirai pas. Qu'on vienne, et je parlerai, je révélerai quel homme vous êtes.

Chavanet la menaça.

— Je vous ai dit de sortir.

Et en prononçant ces mots, comme elle n'obéissait pas, il la saisit brutalement par le bras, la traîna hors de la chambre, traversa les salons, descendit l'escalier en la tenant toujours ainsi et, la poussant dans la cour, il lui dit :

— Maintenant, si vous criez, si vous ne partez pas, je vous fais arrêter. Et nous verrons si une péronnelle comme vous aura le droit de venir troubler le repos des honnêtes gens.

En même temps, il ferma brusquement la porte et disparut.

Tout cela s'était passé si rapidement que Serverette se trouva tout à coup exposée à l'air froid de la nuit, sans avoir conscience des événements qui venaient de s'accomplir.

Elle ne pouvait y croire.

Tant de froide brutalité, tant d'ignominie lui semblaient impossibles, au moment même où elle en était victime.

Enfin, elle reprit connaissance, se rappela, comprit tout et fondit en larmes, adossée contre cette porte fermée sur elle comme sur une bohémienne.

Elle éprouvait encore plus de colère que de douleur.

Impuissante à se faire rendre justice et à se défendre, elle fut sur le point d'appeler Barbassous qui l'attendait dans le parc.

Elle ouvrit la bouche, mais personne ne vint, car aucun son ne sortit de son gosier. Elle croyait avoir crié.

Elle sentait son cœur serré, torturé comme entre des tenailles de fer. En même temps, elle y sentait un âpre désir de vengeance.

A ce moment que se passa-t-il en elle?

Quelle inspiration lui traversa l'esprit?

Avait-elle conservé quelque sang-froid?

Agissait-elle sous l'empire d'une exaltation folle?

C'est ce que nous ne saurions dire. Mais, ce qui est vrai, c'est qu'elle demeura clouée à sa place pendant quelques instants; puis, avec un calme effrayant, elle revint vers la porte, qui, malheureusement, n'était pas fermée à clef, l'ouvrit et de nouveau se glissa sous la voûte.

De là, guidée par la lueur de la lanterne placée dans l'escalier, elle entra dans la cuisine, y prit un paquet d'allumettes, à une place qui lui était connue, les frotta vivement contre le mur et les jeta, enflammées, dans le cellier attenant à la cuisine et rempli de bois. Puis elle sortit en courant par la porte qui donnait sur le parc.

Barbassous était là. Il attendait toujours.

En la voyant, il vint vivement à sa rencontre.

— Eh bien! demanda-t-il.

— Ne me parlez pas, ne me dites rien. Plus tard vous saurez tout.

Et affolée, éperdue, frissonnant de terreur, elle l'entraîna rapidement.

Dix minutes après, Chavanet descendit dans la cour. Il porta rapidement ses regards à droite et à gauche, et,

lorsqu'il reconnut que Serverette s'était décidée à quitter la place, il éprouva un immense soulagement et alla se mettre au lit.

A ce moment, dans le cellier, les flammes allumées par Serverette commençaient à lécher les tas de bois qui s'élevaient contre les murs.

XXVII

La soirée était avancée, la nuit obscure et le ciel orageux. Serverette marchait rapidement sur la route, suivie de Barbassous qui l'interrogeait en vain. Il comprenait que l'entretien de son amie avec Chavanet avait été décisif; mais, c'est de la bouche de Serverette qu'il aurait voulu en connaître les détails. Le silence de celle-ci l'épouvantait.

Lorsqu'ils arrivèrent chez lui, lorsqu'à la vacillante clarté d'une lampe allumée à la hâte, il la vit, le teint animé, les yeux brillants, le corps nerveusement agité, il s'alarma plus encore.

— Que s'est-il passé? demanda-t-il pour la dixième fois. Ne parlerez-vous pas, Serverette? Ai-je perdu votre confiance? Ne suis-je plus votre ami? Que s'est-il passé? J'ai le droit de le savoir.

— Il m'a injuriée! Il m'a chassée!

Elle ne dit que ces mots, et, suffoquée par la douleur, la fatigue, la colère, elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur une chaise, dans sa chambre.

— Oui, reprit-elle au bout de quelques instants, il a renié le souvenir des relations passées, son crime, ses promesses. Il m'a accusée d'être votre maîtresse...

— L'infâme! murmura Barbassous, les poings fermés.

— En un mot, il nous abandonne, l'enfant et moi.

Elle s'arrêta en disant ces mots, et, baissant la tête, croisant ses mains sur ses genoux, elle tomba dans de sombres réflexions.

Debout en face d'elle, Barbassous la regardait, en proie à mille pensées contraires, voulant lui parler et n'osant le faire, redoutant de l'irriter encore ou d'accroître sa douleur.

Au dehors, le vent soufflait avec violence. Renvoyé d'une colline à une autre, il passait, avec des mugissements éclatants, au-dessus de la petite maison qu'il semblait vouloir renverser et dont il faisait craquer les croisées et les portes. Cette tempête ajoutait encore à la tristesse qui régnait dans la chambre.

Barbassous allait et venait, marchant tantôt vers la croisée, tantôt vers Serverette, prêt dix fois à se mettre à ses pieds et dix fois retenu par une main de fer qui paralysait ses membres et clouait sa langue dans sa bouche.

Une heure se passa ainsi, douloureuse, terrible. Les stridentes rafales de l'ouragan ne s'arrêtèrent pas et Serverette ne changea pas d'attitude.

Sa torpeur était telle qu'elle ne vit pas que peu à peu Barbassous s'était approché d'elle et qu'ayant enfin vaincu ses timides hésitations, il s'agenouillait à ses pieds. Mais il parla. Alors elle releva la tête. Voici ce qu'il dit :

— Il faut revenir à vous, Serverette. La douleur concentrée à laquelle je vous vois livrée est une mauvaise conseillère. Secouez-la. Ce qui arrive, ne l'avions-nous pas prévu? Oubliez les heures que vous venez de traverser ; oubliez cet homme abject. Ni lui ni son souvenir ne doivent plus compter dans votre vie. Serverette,

voulez-vous donner un père à l'enfant qui va naître? Soyez ma femme.

A ces mots, Serverette avança les mains, comme pour repousser la proposition qui lui était faite.

— Je sais, continua Barbassous, quelle distance me sépare de vous. Je sais pour quelles hautes destinées vous étiez faite. Mais, puisque je vous vois seule, trahie par la fortune et par l'amour, je ne me crois pas indigne de vous servir de protecteur.

— Jamais! jamais! murmura Serverette.

Un autre se serait mépris à ces paroles. Il aurait cru que la jeune fille le repoussait par dédain. Mais, lui, ne s'y trompa pas et répondit en ces termes :

— Ne pensez pas que ce soit la pitié qui me jette à vos genoux. Non, c'est l'amour. Écoutez ce qui se passe en moi, Serverette. Je vous aime! Je vous aime depuis le jour où je vous vis, lorsque vous descendiez la roche de Gourdon. Je devinai alors la beauté de votre âme et je sentis que, pour jamais, ma vie était liée à la vôtre. Dès ce moment, ce sentiment que j'osais à peine m'avouer à moi-même, n'a fait que grandir. Mais, plus il grandissait et plus je me faisais un devoir de le cacher dans les profondeurs les plus secrètes de mon cœur. Successivement, je fus heureux et malheureux avec vous. Je jouis de vos joies, je souffris de vos souffrances et, dans ces derniers temps, il eût suffi d'un mot de vous pour être débarrassée de votre séducteur. Voilà les aveux que je me permets aujourd'hui, parce que je vous vois abandonnée. Ne me repoussez pas. Je vous apporte la pauvreté, mais avec elle l'honneur. Je ne vous demande pas de m'aimer, mais de vous laisser aimer. Je sens qu'inspiré par vous, j'accomplirai des miracles de travail et d'énergie et que peu à peu, je cicatriserai vos blessures.

Barbassous avait parlé avec une chaleureuse éloquence. La conviction qui régnait dans son âme se devinait dans l'accent de sa voix. Serverette sentait qu'il disait vrai.

En même temps, elle se rappelait mille détails intimes de leur vie commune qui s'expliquaient maintenant par l'aveu qu'elle venait d'entendre. Elle admirait cet homme, sa grandeur d'âme, sa générosité. Elle le trouvait beau.

Un sentiment inconnu, semblable à celui qu'elle avait autrefois éprouvé pour Frédéric, mais plus grave, plus tenace, faisait irruption dans son cœur, lui apportant à la fois un trouble singulier et une consolation inespérée.

Mais il fallait répondre. Qu'allait-elle dire?

De grands combats se livraient en elle. Accepter! Souillée par le contact de Chavanet, était-elle digne de ce pur et magnifique amour qui s'offrait sous une forme aussi noble qu'inattendue? Refuser! Mais ne causerait-elle pas à Barbassous un amer désespoir?

Cette dernière considération la décida, et, faisant taire ses scrupules, elle répondit sur-le-champ :

— En ce moment, je ne puis vous prouver ma reconnaissance que par un mot, et ce mot le voici : J'accepte.

Barbassous lui prit tout à coup les mains et les porta à ses lèvres. Elle continua :

— Si vous étiez une nature vulgaire ou seulement irréfléchie, j'hésiterais, car l'heure présente qui me comble de joie en me sauvant pourrait avoir de terribles lendemains. Mais je sais que jamais vous ne me reprocherez une faute que je n'ai pas commise, bien que seule à présent j'en supporte le poids. Je sais que l'enfant qui va nous venir, vous l'aimerez comme s'il était vôtre. Cela dit, je suis heureuse de payer l'amour que vous me por-

tez, et que vous m'avez prouvé, du seul don que je puisse vous faire, le don de moi-même.

Barbassous leva vers elle un regard radieux.

— Merci ! murmura-t-il.

Puis il dit à Serverette quels projets il avait déjà formés pour l'avenir. Il possédait quelques économies auxquelles il joindrait le prix de son petit bien qu'il allait vendre sur-le-champ. Ils partiraient pour Paris, s'y marieraient en arrivant et s'y fixeraient. Barbassous, on le sait, était un excellent ouvrier armurier. Avec la santé, il avait l'assurance de gagner largement le pain de sa femme et le sien.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, j'ai certaines idées que je saurai exploiter, des plans d'amélioration à introduire dans les armes à feu. Je deviendrai riche, puisque je travaillerai pour vous.

— Je travaillerai aussi, dit Serverette.

— Jamais ! Vous vivrez pour être heureuse.

Serverette était touchée jusqu'aux larmes. Elle sentait un apaisement profond descendre dans tout son être et la rafraîchir délicieusement. Encore agitée par de violentes secousses, elle était prête à les oublier. Sa vie malheureuse semblait finie. Une existence nouvelle allait commencer, qui s'annonçait sous les plus heureux auspices.

Elle eut quelques instants d'une joie sans mélange, tandis qu'agenouillé devant elle, immobile et souriant, Barbassous la regardait.

Cependant la nuit était avancée; deux heures venaient de sonner, et Barbassous, comprenant qu'après tant de fortes émotions son amie avait besoin de repos, se leva pour se retirer, et, après lui avoir souhaité un bon sommeil, il passa dans la pièce voisine.

Cette pièce s'ouvrait sur le vallon de Luol, au fond duquel était situé le château Chavanet. Tout à coup, une vive clarté, dont l'obscurité de la nuit augmentait encore l'intensité, frappa les yeux de Barbassous. Il s'avança vers la croisée, l'ouvrit et plongea ses regards dans la sombre profondeur qui s'étendait devant lui.

Dans le silence des champs, sous un ciel sans lune et couvert de gros nuages, des langues de feu flottaient au-dessus du château, agitées par le vent qui se plaisait à les tordre comme pour en jouer.

— Le château brûle! s'écria Barbassous. Serait-ce une punition? Déjà!

A ce cri, Serverette accourut, et, à son tour, elle ne put retenir un mouvement de terreur dont Barbassous ne comprit pas le sens. La malheureuse fille venait de se rappeler que, dans un moment d'exaspération et de folie, elle avait, en quittant le château, jeté des allumettes enflammées dans un cellier rempli de bois.

Elle s'appuya contre le mur afin de ne pas tomber, et tout le bonheur qu'elle venait d'éprouver s'envola.

— Ah ! le désir de la vengeance m'a perdue, murmura-t-elle. J'ai consommé mon malheur.

Barbassous revint vers elle.

— Rentrez dans votre chambre, Serverette, dit-il. Il faut que j'aille là-bas. On n'aura pas trop de bras. Lorsque je pense qu'il y a des femmes, des jeunes filles, des enfants dans ce château, j'oublie qu'il appartient à notre ennemi. J'y cours.

— Oui! oui! allez! répondit Serverette.

Elle frémissait d'horreur en pensant aux dangers que les pensionnaires de l'orphelinat couraient en ce moment par sa faute. Elle resta immobile à la croisée, pendant

que Barbassous s'élançait sur la route et se dirigeait vers le village, en criant : Au feu! au feu!

Au village, tout le monde dormait.

Barbassous frappait violemment aux portes de toutes les maisons devant lesquelles il passait. Les villageois, réveillés en sursaut, mettaient le nez à la fenêtre, et, d'un geste, le braconnier leur montrait la lueur rougeâtre de l'incendie. Grâce à lui, ces braves gens furent bientôt debout, et quoique arrivé le premier sur le théâtre du sinistre, il y fut bientôt suivi d'une foule considérable qui, sous la direction de l'abbé Peretty, s'empressa d'organiser les secours.

La toiture de l'aile gauche du château était au trois quart consumée. Par l'ouverture béante, les flammes, alimentées par les meubles et par les poutres employées à la construction, sortaient avec violence.

Malheureusement, les habitants du château couchaient dans le corps de logis principal et dans l'aile droite. Aucun d'eux n'avait vu l'incendie.

Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les réveiller. Le concierge parlementa plus de dix minutes avant d'ouvrir les grilles de la cour. Pendant ce temps, le feu poursuivait ses progrès, et l'eau manquait.

Aussitôt qu'il put entrer, Barbassous s'élança dans les salles du château, et, montant à la hâte l'escalier, se dirigea vers la chambre de Chavanet.

Barbassous poussa la porte, alla droit au lit et trouva Chavanet endormi. Il le secoua.

— Monsieur! monsieur! lui dit-il, hâtez-vous de vous lever.

Chavanet se dressa sur son séant. En reconnaissant Barbassous, il crut à un guet-apens.

— Vous avez osé revenir! s'écria-t-il.

— Je ne veux pas vous faire du mal, répondit Barbassous. Je suis entré ici parce que la maison brûle.

Sortir du lit, se vêtir, tout en s'informant de l'étendue du désastre et de l'état des secours, fut pour Chavanet l'affaire de quelques minutes. Alors il ouvrit la croisée. La chaleur qu'il ressentit fut telle qu'il se rejeta dans la chambre. Mais il n'avait pas perdu la tête. Il prit dans un tiroir de son bureau quelques papiers précieux, déjà réunis en raison de son prochain départ, et parmi lesquels se trouvait le testament d'Agathe.

Puis, sans remercier Barbassous, il s'élança au dehors.

Le spectacle qui s'offrit à ses regards lui glaça le cœur.

De l'aile gauche, il ne restait plus que les murs. Le foyer, formé par la pâture abondante que le feu avait dévorée, était si incandescent, que personne n'osait s'en approcher. De ce foyer s'élançaient des flammes ardentes, que le vent poussait sur le principal corps de logis, qu'elles entamaient déjà.

Dans les chambres illuminées, on voyait passer, comme des ombres éplorées, les malheureux serviteurs qui, surpris au milieu de leur sommeil, s'enfuyaient terrifiés.

La cour était remplie d'une foule compacte et tumultueuse dont les efforts étaient mal dirigés et qui faisait plus de bruit que de besogne. Les uns apportaient de l'eau; les autres la jetaient dans les flammes; ceux-ci s'étaient attelés à l'unique pompe du village; ceux-là essayaient d'arracher des meubles à la rapacité du monstre.

Enfin, dans un coin de la cour, on apercevait tremblantes, à peine vêtues, à demi mortes d'effroi, les pensionnaires de l'orphelinat, subitement chassées de leur

lit, et que les religieuses s'efforçaient en vain de rassurer.

A l'aspect de cet effroyable désastre, Chavanet sentit ses forces le trahir. Tout cela était si brusque, si imprévu, que la surprise et la douleur paralysaient son énergie.

Barbassous, au contraire, avait conservé tout son sang-froid. D'un seul regard, il embrassa l'horrible spectacle, et sans se faire illusion, il se dit : Tout est perdu! Il devenait notoire, en effet, que les secours étaient insuffisants.

Mais, loin de communiquer ses impressions aux gens qui l'entouraient, il voulut, au contraire, ranimer leur courage par l'exemple de ses propres efforts. Il adossa une échelle contre la façade du château, et s'emparant de l'extrémité d'un long tuyau mobile attaché à la pompe, il s'élança sur les toits.

Là, pendant deux heures, secondé par quelques hommes énergiques, il accomplit des prodiges de valeur. Il lutta pied à pied contre les flammes, reculant devant elles, mais ne reculant que lorsqu'il n'en pouvait plus supporter la chaleur et l'éclat.

A un moment, voulant abattre une poutre qui gênait les mouvements des travailleurs, il se suspendit par une main à la toiture à demi effondrée, et de l'autre brandit plusieurs fois une hache, au risque d'être précipité dans les flammes.

La poutre tomba avec fracas, et de toutes les poitrines oppressées sortit une acclamation enthousiaste.

Tout à coup, un cri terrible retentit dans la foule. Tandis que Barbassous était sur l'édifice, le feu, se frayant un passage à travers les appartements du rez-de-chaussée, venait d'atteindre l'aile droite épargnée jusqu'à ce moment.

En même temps, une rumeur sinistre circula tandis que les pensionnaires de l'orphelinat et les religieuses poussaient vers le ciel de bruyantes supplications.

On venait de s'apercevoir qu'une petite orpheline manquait à l'appel. Au milieu du trouble qui avait précédé la fuite, on l'avait oubliée dans son lit. Elle était infailliblement condamnée à périr, car le dortoir dans lequel elle couchait était dans la partie du château où le feu faisait irruption.

Au mouvement qui se fit alors, Barbassous comprit qu'on redoutait un nouveau malheur. Quittant la place témoin de son héroïsme et où la partie était perdue, en dépit de ses efforts, il se laissa glisser le long des murs et parvint jusqu'à l'endroit d'où s'élevaient les cris qui avaient attiré son attention.

La première personne qu'il vit fut l'abbé Peretty. Le vénérable prêtre, après avoir adjuré en vain les gens qui l'entouraient de tenter un suprême effort pour arracher l'enfant à une mort terrible, venait d'appliquer une échelle contre le mur. L'extrémité de l'échelle atteignait la croisée du dortoir par laquelle une épaisse fumée sortait déjà.

L'abbé se débarrassa de sa soutane et posa le pied sur le premier échelon.

Barbassous s'élança vers lui, et, l'éloignant doucement :

— Ceci me regarde, monsieur le curé, dit-il.

Et, sans attendre une réponse, il gravit lestement l'échelle, qui gémit sous le poids de son corps.

On le vit arriver à la croisée, l'enjamber et disparaître dans la fumée.

Il y eut cinq minutes d'une anxiété horrible. Les tra-

vailleurs s'étaient arrêtés en dépit des efforts de Chavanet qui les encourageait.

Le curé Peretty se mit à genoux. Les orphelines, les religieuses, toutes les femmes l'imitèrent.

On priait.

Tout à coup Barbassous reparut.

Il y avait des étincelles dans sa barbe et dans ses cheveux. Son visage était noirci, ses vêtements en partie consumés. Mais, suspendue à son cou, attachée à ses reins par un mouchoir fortement noué, on vit la petite fille, à moitié nue, les yeux effarés. Elle avait collé ses lèvres sur les joues de son sauveur.

Au bas de l'échelle, Barbassous trouva cent mains tendues vers lui pour presser les siennes.

Tandis que ces divers incidents se déroulaient, de Privas et d'Aubenas étaient arrivés des pompiers, des gendarmes et des soldats. Mais comme toujours, en pareil cas, ils arrivaient trop tard.

Divers fonctionnaires, et notamment le procureur impérial et le juge d'instruction, s'étaient joints à eux, les uns pour ajouter par leur présence aux efforts des travailleurs, les autres pour commencer immédiatement une enquête sur les causes de l'incendie.

Au bout d'une demi-heure, on ne pouvait plus se faire aucune illusion. Le feu pouvait consommer son œuvre. Il avait suffi d'une nuit pour détruire le splendide château de la famille de Mériat qui, fort heureusement pour Chavanet, était assuré pour une somme supérieure à sa valeur. Les murailles seules étaient debout lorsque le jour parut.

Alors Barbassous consentit à quitter le théâtre du sinistre. Il accepta un verre de vin qui lui fut offert dans

Digitized by Google

l'une des maisons du village et, ayant essuyé la sueur qui coulait de son front, il se dirigea rapidement vers sa demeure.

Il avait hâte de retrouver Serverette et de lui apprendre les événements de cette nuit fatale.

XXVIII

En arrivant sur les lieux, le procureur impérial et le juge d'instruction de Privas, sans attendre que l'incendie fût arrêté, commencèrent immédiatement une enquête. Si, comme on pouvait le supposer, le sinistre était dû à la malveillance et non à un vulgaire accident, ils avaient à cœur de découvrir le coupable.

Pour le découvrir, il convenait de s'enquérir des causes connues de l'incendie, et d'écouter les propos de la foule réunie en ce moment autour du château. Une parole prononcée en l'air pouvait les mettre sur la trace de la vérité. En pareil cas, rien n'est indifférent, et tout le monde sait que c'est à l'aide d'indices insignifiants, en apparence, que la justice arrive le plus souvent à s'éclairer.

Le premier soin des magistrats fut de demander quelques détails sur l'événement. C'est ainsi qu'ils apprirent que l'alarme avait été donnée par Barbassous, et qu'au moment où il avait éveillé les gens du village et ceux du château, le feu se développait déjà dans des proportions effrayantes.

En raison de cette circonstance particulière, on ne pouvait indiquer d'une manière précise en quel endroit l'incendie avait commencé. Cependant, il était permis de

supposer que c'était dans le cellier situé à côté des cuisines et où on enfermait les approvisionnements de bois pour l'hiver.

On interrogea Manette, la femme de charge du château, afin de savoir d'elle si quelqu'un était entré pendant la soirée dans le cellier. Elle répondit négativement. Elle avait quitté sa cuisine à dix heures, et, à ce moment, rien ne faisait prévoir le sinistre qui allait éclater quelques instants après.

Les magistrats se mêlèrent alors à la foule, traversèrent les groupes des travailleurs. Ils entendirent discuter de tous côtés les causes de l'incendie, et former des hypothèses de toutes sortes. Mais aucun mot, aucun geste ne vinrent leur fournir des indications.

Ils firent ainsi le tour du château ou plutôt des murailles restées seules debout et d'entre lesquelles s'élançaient encore des jets de flammes.

Le jour commençait à poindre à l'horizon, lorsqu'ils se trouvèrent devant la façade qui donnait sur le parc. Afin d'isoler le parterre et de le soustraire à l'incendie, on avait dû abattre quelques arbres dont le feu atteignait l'extrémité et d'où il aurait pu se communiquer à ceux qui les entouraient.

C'est à côté de l'un de ces arbres, que le juge d'instruction remarqua tout à coup quelques allumettes.

Nous l'avons dit : en matière criminelle, il n'y a rien d'indifférent. Le juge se baissa et regarda à droite et à gauche sur la terre chaude encore. Il y avait d'autres allumettes formant une traînée qui allait de la porte du château jusqu'à une petite grille qui mettait le parc en communication avec la route.

Il arrêta le procureur impérial.

— Voilà des traces, lui dit-il. Elles sont éloquentes.

Le coupable avait gardé quelques allumettes dans sa main ou dans ses poches. Elles sont tombées dans la précipitation de sa fuite et il est facile de voir quelle route il a suivie.

A la grille, la traînée cessait brusquement.

— Peu importe, ajouta le juge d'instruction, voilà un indice précieux.

Ils revinrent alors en toute hâte au presbytère, que l'abbé Peretty avait mis à leur disposition, au milieu du trouble causé par l'événement et firent demander Chavanet.

— Monsieur, lui dit l'un d'eux, en arrivant, nous nous sommes mis à la recherche des preuves qui pourraient nous amener à la découverte de la vérité. Nous en tenons une. Mais, avant d'aller plus loin, il nous importe de savoir de votre bouche, si quelqu'un dans cette commune, avait intérêt à se venger de vous.

Le nom de Serverette vint immédiatement aux lèvres de Chavanet; mais il ne le prononça pas. Quelque haine qu'il éprouvât pour la jeune fille qui l'avait menacé et qu'il soupçonnait déjà, quelque désir qu'il eût de connaître l'auteur du crime — si crime il y avait — il n'osait la nommer sans être assuré que l'incendie était dû à la malveillance.

Cette assurance lui fut donnée, car les magistrats lui firent part de leur découverte.

— Ah ! s'écria-t-il, si c'est la vengeance qui a allumé le feu, la coupable est Serverette.

— Serverette? De qui parlez-vous?

Chavanet se repentit sur le moment de ces paroles. En accusant la jeune fille, ne provoquait-il pas lui-même les explications qu'elle ne manquerait pas de fournir pour se justifier? Mais, fidèle à son système qui

lui avait toujours réussi jusque-là, il se décida à payer d'audace.

— Serverette, répondit-il, est une jeune fille que ma pauvre défunte avait adoptée.

— J'ai entendu parler d'elle, objecta le procureur impérial. Ne s'était-elle pas enfuie avec un soldat?

— C'est le bruit qu'on a répandu d'abord. Mais, la vérité, c'est que la malheureuse nous a quittés pour aller vivre secrètement avec un individu mal famé dont elle était la maîtresse. A plusieurs reprises, j'avais eu à me défendre contre des demandes d'argent qu'elle m'adressait. Hier soir, ayant appris que j'allais partir, elle s'est présentée chez moi dans la soirée, a renouvelé ses demandes, et, sur mon refus formel d'y satisfaire, m'a menacé et injurié à ce point que j'ai dû la chasser. Elle seule a pu avoir la pensée infernale de se venger en brûlant ma maison.

Les magistrats se regardèrent, un peu surpris par la gravité de cette déclaration. Puis, après s'être concertés, le juge d'instruction dit à Chavanet :

— Où demeure cette fille?

— A deux kilomètres d'ici, au col de l'Escrinet. Son amant s'appelle Barbassous.

— Barbassous! N'est-ce pas cet homme qui a accompli toute la nuit des prodiges de valeur et sauvé une orpheline?

— Lui-même.

— Le soupçonnez-vous?

Chavanet hésita un moment.

— Je ne puis le soupçonner, après le dévouement qu'il a manifesté cette nuit, répondit-il.

— Ceci devient très-grave, plus grave que je ne pen-

sais, objecta le juge d'instruction, qui signa sur-le-champ un mandat de comparution contre Serverette.

Puis il fit appeler le commissaire de police de Saint-Étienne, et l'ayant entraîné à l'écart, il lui parla pendant quelques minutes. Celui-ci partit sur-le-champ avec trois gendarmes.

Il faut maintenant revenir à Serverette, que nous avons laissée seule dans la maison de Barbassous, accoudée contre une croisée.

Elle resta toute la nuit à cette place.

C'est de là qu'elle entendit les sons lugubres du tocsin qui, peu après le départ de Barbassous, vinrent lui apprendre que l'alarme avait été donnée.

De l'endroit où elle était, elle ne voyait rien que les flammes ou plutôt un épais nuage rouge qui lançait dans le ciel une sombre lueur.

Mais elle entendait comme un murmure lointain les cris des habitants de Saint-Etienne.

Un peu plus tard, elle vit passer au pied de la colline, sur la route, des groupes de paysans. C'étaient les habitants des communes voisines, les fermiers de la plaine, qui, réveillés par le tocsin, accouraient sur le théâtre de l'incendie.

Un gendarme à cheval passa aussi avec la rapidité du vent. Il allait chercher des secours à Privas. Deux heures plus tard, il revint, escortant les pompes que traînaient de vigoureux mulets, et qu'accompagnait une forte escouade de soldats.

Ce mouvement, ces cris, ce bruit, l'obscurité de la nuit, les sifflements stridents de la tempête, tenaient Serverette éveillée, malgré sa fatigue, et clouée à cette place d'où plusieurs fois elle avait vainement tenté de s'arracher. Aux émotions qu'elle éprouvait, à ses re-

mords, se mêlait cette terreur indicible que cause tout désastre qu'on devine sans pouvoir en connaître l'étendue.

Dans son cerveau troublé, il n'y avait place que pour une pensée, une seule, qui l'obsédait, la torturait et s'imposait à elle avec cruauté.

— C'est moi, se disait la pauvre créature, c'est moi qui ai causé ce malheur!

Enfin, cette nuit terrible finit.

Derrière les nuages qui le couvraient, le ciel blanchit peu à peu. Dans les arbres attristés par l'approche de l'hiver, les oiseaux se réveillèrent. Les vapeurs lumineuses qui toute la nuit avaient flotté au-dessus du château Chavanet perdirent leur éclat et se confondirent peu à peu avec la brume du matin. Bientôt, cette brume elle-même se dissipa. Il faisait jour.

Saisie par le froid humide des matinées d'automne, Serverette, accablée, allait prendre quelque repos, lorsqu'elle vit apparaître Barbassous. Elle poussa un cri de joie. Elle allait enfin avoir des nouvelles.

Il entra. Ses cheveux, ses sourcils, sa barbe étaient à moitié brûlés, ses mains et son visage noircis par la fumée, ses vêtements en désordre. La sueur coulait de son front. Tout révélait l'intrépidité avec laquelle il avait travaillé durant la nuit.

Il tomba sur une chaise et reprit haleine un moment, tandis que Serverette semblait suspendue à ses lèvres.

— Personne n'a péri, dit-il enfin. Mais du château il n'existe plus que les murailles, à supposer qu'elles ne s'écroulent pas en ce moment. Le feu ne s'est arrêté que lorsqu'il n'a plus rien eu à brûler.

Serverette baissait les yeux et tremblait.

— Sait-on comment le feu a pris? demanda-t-elle.

— On croit à une vengeance. On a trouvé dans le parc, depuis la porte du château jusqu'à la grille, une traînée d'allumettes. Au surplus, on découvrira le coupable. Les magistrats de Privas sont sur les lieux.

Serverette ne respirait plus.

— Que lui fera-t-on? reprit-elle.

Barbassous allait répondre. Un cri terrible poussé par Serverette l'arrêta.

— Qu'avez-vous? s'écria-t-il en volant à son secours.

Pour toute réponse, elle étendit le bras vers la route qu'on apercevait par la croisée entr'ouverte.

Trois gendarmes que précédait un personnage vêtu de noir se dirigeaient vers la maison. Tandis que Barbassous regardait ce groupe inquiétant, Serverette se suspendit à son bras et d'une voix éteinte :

— On vient m'arrêter, dit-elle. C'est moi qui ai mis le feu au château. Je voulais me venger.

Un juron énergique sortit de la bouche de Barbassous.

— Que n'avez-vous parlé plus tôt? s'écria-t-il, j'aurais eu le temps de vous cacher. — Il s'arrêta, et, se repentant de la vivacité avec laquelle il venait de s'exprimer : — Pardonnez-moi, dit-il; ce que vous m'avez appris me rend fou. Que vous a-t-il donc fait ce misérable Chavanet pour vous pousser, vous, si douce et si honnête, à un semblable coup de tête?

Serverette ne se soutenait plus. Barbassous la fit asseoir. Les gendarmes avançaient toujours.

— Mon amie, continua-t-il, soyez calme, je vous en supplie, nous avons besoin de tout notre sang-froid. Et machinalement, il ajouta :

— Que faire? mon Dieu! que faire?

A ces mots, Serverette retrouva tout son courage.

— Que faire? répondit-elle. C'est bien simple. On vient m'arrêter. Je dirai la vérité. Les juges n'oseront pas me condamner, et s'ils me condamnent...

Elle n'acheva pas, car Barbassous l'interrompit.

— Et vous avez pu croire que je vous laisserais arrêter, là, sous mes yeux! Serverette, il y a quelques heures, vous m'avez promis de devenir ma femme. Vous m'appartenez, vous et votre enfant. Je vous ordonne donc de m'obéir.

Elle le regarda avec étonnement. Il continua :

— Lorsque ces hommes entreront, s'ils vous demandent si vous êtes coupable, vous répondrez : Non. Et quoi que je dise, quoi que je fasse, vous vous tairez, vous ne me démentirez pas.

Serverette n'avait que trop compris.

— Que je vous laisse vous livrer pour moi! Jamais!

Il se rapprocha d'elle, et, d'une voix douce, pénétrante, mais ferme :

— Au nom de notre enfant, dit-il, je l'exige.

Elle fit un geste.

— Serverette, je le veux.

Elle baissa la tête.

Au même moment, on frappa à la porte.

Barbassous alla ouvrir et se trouva en face d'un personnage vêtu de noir et des gendarmes. Ils entrèrent.

— Que désirez-vous, messieurs? demanda-t-il.

— Nous sommes ici au nom de la loi, répondit le commissaire de police, en s'avançant vers Serverette.

— Mademoiselle, ajouta-t-il, j'ai contre vous un mandat d'amener.

La jeune fille le regarda avec hébétement; elle ne savait pas ce qu'on lui avait dit :

Barbassous prit la parole.

— Vous est-il permis, monsieur, de me communiquer l'accusation qui pèse sur cette jeune fille?

— Elle est accusée d'avoir mis le feu au château de M. Chavanet.

A ces mots, un sourire inexprimable passa sur les lèvres de Barbassous. Il jeta sur Serverette un regard que l'amour embrasait en cet instant de sacrifice héroïque, et, s'adressant au commissaire :

— Mademoiselle est innocente, et puisque vous êtes chargé de rechercher le coupable, évitez-vous une peine inutile. Ce coupable, c'est moi.

A cette déclaration inattendue, le commissaire et les gendarmes se regardèrent avec stupeur.

Quant à Serverette, elle perdit connaissance, et son corps inanimé roula de sa chaise sur le plancher.

XXIX

Lorsque Serverette revint à elle, elle était étendue sur son lit. Une des religieuses de l'orphelinat lui donnait des soins. Debout, dans le fond de la chambre, se tenait l'abbé Peretty. Quant à Barbassous, le commissaire de police et les gendarmes l'avaient emmené à Saint-Étienne.

A l'aspect de deux visages sympathiques et aimés, Serverette poussa un cri.

— Calmez-vous, mon enfant, dit la religieuse.

— Pourquoi êtes-vous venus? demanda Serverette. J'avais espéré n'avoir pas à rougir devant vous.

Alors le curé s'avança :

— Vous avez été bien coupable, Serverette. Mais il n'y a pas de faute que Dieu ne pardonne en faveur d'un repentir sincère.

— Quoi! vous savez donc?

— Je sais que vous avez manqué à tous vos devoirs envers vos bienfaiteurs. Je sais qu'une passion coupable et folle vous a jetée dans les bras de Barbassous. Je sais que le malheureux, pour tirer de M. Chavanet une odieuse vengeance, a commis un crime que la justice des hommes lui fera cruellement expier.

Serverette poussa un gémissement.

— Et vous aussi, dit-elle, vous croyez à ces infamies!

Elle couvrit sa figure de ses deux mains, puis, se relevant brusquement :

— Vous croyez connaître la vérité, monsieur le curé, murmura-t-elle. Non! vous ne la connaissez pas. On vous a trompé.

— Ne niez pas, pauvre enfant.

— Je vous dis qu'on vous a trompé, monsieur. Vous allez m'entendre et vous saurez alors où est le coupable.

La religieuse essaya de l'apaiser.

— Cette exaltation lui fait beaucoup de mal, dit-elle à l'abbé.

— Non, non, continuait Serverette, je parlerai, je révélerai ces infamies. Monsieur le curé, rappelez-vous combien vous m'aimiez, et écoutez-moi avec patience.

L'abbé comprit que la jeune fille avait un lourd secret sur la conscience. Il dit un mot à voix basse à la religieuse, qui sortit, et resta seul avec Serverette.

L'entretien dura une heure et plongea l'abbé dans la stupeur. D'une part, il n'osait ajouter foi à toutes les horreurs qui lui étaient racontées sur Chavanet; d'autre part, il ne pouvait se décider à croire que Serverette lui mentît.

— Je dis la vérité, répétait celle-ci. Il m'a séduite, il m'abandonne. En me voyant abandonnée, j'ai mis le feu au château, et Barbassous s'est livré pour moi en m'ordonnant de lui obéir.

— Si tout cela est vrai, répondit doucement l'abbé, comment ai-je été la dupe de ces semblants de piété, de ferveur auxquels sa femme croyait, et qui le faisaient passer pour un saint.

Et le pauvre prêtre se rappelait alors, non sans frémir, cette soirée où Chavanet s'était agenouillé devant

lui, en lui avouant, comme un pécheur qui sollicite son pardon, — sa coupable et vaine tentative contre l'innocence de Serverette.

— Que dois-je faire? dit enfin celle-ci. Conseillez-moi. Irai-je trouver les juges?

— Non. Gardez-vous-en bien. Évitons le scandale, si c'est possible. Il ne vous sauverait pas. Barbassous s'est reconnu coupable à votre place. Laissez-lui l'héroïsme de son sacrifice, et conservez-vous libre pour votre enfant, dont il a voulu faire aussi le sien.

— Mais si les juges connaissaient la vérité.

— Ils n'y croiraient peut-être pas; et d'ailleurs, vous ou Barbassous n'en seriez pas moins incendiaire et, à ce titre, punissable. Attendons les événements et fiez-vous à Dieu.

L'abbé avait tout compris, les calculs de Chavanet et le sacrifice de Barbassous. Mais quelque désir qu'il eût de sauver l'un, il ne voyait point de preuves contre l'autre.

D'ailleurs, il y avait un incendie, dont l'auteur devait être frappé par la loi impuissante à punir le vrai coupable.

La religieuse rentra. Serverette, épuisée par l'effort qu'elle avait fait pour exposer la vérité, commençait à s'assoupir.

— Soignez-la bien, dit l'abbé.

Et il sortit.

Sa première pensée fut pour se demander quelle conduite il allait tenir en ces graves circonstances. Il résolut d'aller trouver Chavanet et de le ramener à des sentiments honnêtes, si c'était possible.

Pendant ce temps, Barbassous comparaissait devant le juge d'instruction. Durant le trajet qui séparait sa maison

de Saint-Étienne, il avait arrêté toutes ses résolutions. Aussi, lorsqu'on le fit entrer dans la salle de la mairie, où siégeait le magistrat instructeur, son pas était ferme, l'expression de son visage paisible.

Le juge, à qui le commissaire de police avait rendu compte de l'arrestation et des circonstances imprévues qui avaient amené la découverte du vrai coupable, le reçut avec douceur.

— Est-il vrai, dit-il à Barbassous, que vous reconnaissez avoir mis le feu au château?

— C'est vrai, monsieur. J'espérais pouvoir cacher le coup et je ne l'ai avoué que lorsque j'ai vu accuser une femme que j'aime.

— Pourquoi avez-vous commis ce crime?

— Pour me venger de M. Chavanet.

— Que vous avait-il fait?

A cette question, Barbassous baissa la tête. Un éclair passa dans ses yeux. Enfin, il les releva sur le juge d'instruction et répondit :

— Je soupçonnais M. Chavanet, à tort, je l'avoue, d'avoir fait la cour à mademoiselle Serverette.

C'est dans ce moment que Chavanet, qui s'était tenu dans un coin de la salle, s'avança et, d'une voix un peu tremblante, il dit :

— Cet homme vous trompe, monsieur. Il n'avait aucun motif de haine contre moi. La vraie coupable, c'est la jeune fille.

— Avait-elle donc des motifs de haine, elle? demanda vivement Barbassous qui écrasa Chavanet d'un regard.

Ce dernier se troubla.

— Je n'ai pas dit cela. Mais elle est venue hier soir

me demander de l'argent. Je l'ai chassée, parce qu'elle me menaçait, et alors, pour se venger...

— Elle n'est pas venue vous demander de l'argent hier. J'étais dans le parc.

— Comment ! elle n'est pas venue !...

Barbassous leva les épaules.

— Je crois que vous aggravez votre position, lui dit le juge.

— Mais, puisque je reconnais être coupable?

— Alors, ajouta le juge, qui pressentait un mystère; comment se fait-il qu'après avoir allumé l'incendie, vous vous soyez, au risque de périr dix fois, dévoué pour l'éteindre ?

— Le repentir ! le regret ! Et puis je voulais bien brûler la maison, mais non les gens.

Le juge fit un signe qui voulait dire : Assurément, nous n'en tirerons rien de plus. Et il se mit en mesure de rédiger quelques notes qui devaient servir de base à son procès-verbal.

Tout à coup, l'abbé Peretty entra. Le juge se leva et vint au devant de lui.

— Vous avez vu la jeune fille ? lui demanda-t-il.

— Oui, et je l'ai laissée bien souffrante :

— J'irai ce soir chez elle pour l'interroger.

— Vous n'en tirerez rien.

— Cependant Chavanet l'accuse, bien que cet homme déclare être seul auteur du crime.

A son tour, l'abbé regarda Chavanet qui suivait ce colloque avec inquiétude et qui lut dans les yeux du vénérable prêtre une si vive indignation qu'il détourna les siens. En même temps, Barbassous, comme s'il eût compris que l'abbé se trouvait en face d'une question embarrassante, prit la parole.

— Dans l'intérêt de la vérité, dit-il, je voudrais entretenir quelques instants monsieur le curé en particulier.

— Allez! allez! monsieur le curé, répliqua vivement le juge, qui espérait apprendre ainsi quelque chose de plus.

Le curé et Barbassous passèrent dans une pièce voisine.

— J'ai vu Serverette et je sais tout, dit le premier.

— Je l'ai bien compris, monsieur le curé, répondit Barbassous, et c'est pour cela que j'ai voulu vous parler. Ce que vous savez, il faut le garder pour vous et pour vous seul.

— Mais, vous serez impitoyablement condamné.

— Comment pourrais-je ne pas l'être!

— Si tout en laissant croire aux juges que vous êtes le coupable, on leur faisait connaître l'autre partie de la vérité. S'ils savaient combien est abominable le crime dont vous seriez censé avoir voulu tirer vengeance; s'ils savaient les piéges tendus à Serverette et votre dévouement pour elle, ils admettraient des circonstances atténuantes en votre faveur.

Barbassous l'interrompit.

— Écoutez-moi, monsieur le curé. J'aime cette jeune fille. Tôt ou tard elle sera ma femme. Je ne veux pas qu'on puisse dire qu'elle a été déshonorée par M. Chavanet, alors que le misérable l'abandonne. Que je l'aie séduite; qu'à la veille de l'épouser pour lui rendre l'honneur, j'aie été jaloux; que ma jalousie m'ait entraîné à commettre un crime, voilà ce qu'on pourra comprendre et ce qu'on doit croire, pour le bonheur et le repos de notre union future. Perdue par moi, la réputation de Serverette sera sauvée le jour où je l'épouserai. Il n'en serait pas ainsi si on savait qu'elle a été à M. Chavanet. Mon nom

ne suffirait pas à couvrir cette tache, et même après notre mariage, son honneur aurait à en souffrir.

— Ne serez-vous pas déshonoré, si on vous condamne?

— Quels que soient les excès auxquels un homme se laisse entraîner par la jalousie, il est jugé moins sévèrement qu'une femme qui tombe, quelles que soient les circonstances de sa chute. D'ailleurs, soyez-en sûr, accuser M. Chavanet, ce ne serait pas me défendre.

L'abbé Peretty ne pouvait se lasser d'admirer ce grand dévouement. Sa résistance était vaincue par cet amour héroïque.

— Que dois-je faire? dit-il enfin.

— Répéter que Serverette est innocente, et la supplier de ne pas nous démentir, alors même qu'on la presserait de questions.

L'abbé baissa la tête, et marcha vers la porte lentement.

— Il faudra donc que je commette un mensonge?

Barbassous ne répondit pas et le suivit.

En rentrant dans la salle où le juge d'instruction attendait, le curé lui dit à voix basse :

— Serverette est innocente. Barbassous est coupable et seul coupable.

Puis, sans daigner regarder Chavanet, il sortit pour retourner auprès de la jeune fille, à laquelle il devait faire connaître l'expresse volonté de Barbassous.

Ce dernier fut mis immédiatement en état d'arrestation et conduit à la maison d'arrêt de Privas, où il devait rester deux mois en attendant la prochaine session des assises.

Chavanet partit le même soir pour Paris, après avoir chargé son notaire de s'entendre avec la compagnie d'as-

surances pour le payement de la somme qui lui avait été allouée, en remboursement de la perte que lui causait l'incendie de son château. Le notaire était également chargé d'installer dans un autre local les orphelines de madame Agathe, et devait, à cet égard, s'entendre avec l'abbé Peretty, que Chavanet ne voulut pas revoir.

Six semaines après ces événements, Serverette mit au monde une fille. Si le lecteur est désireux de savoir dans quels bras fut reçu l'enfant, qu'il se rappelle l'oncle Chibrac. Le pauvre homme, sur un signe de l'abbé Peretty, était accouru auprès de sa nièce. Il l'avait couverte de baisers, et sans vouloir rien entendre, il lui avait dit :

— Nous ne nous quitterons plus.

Il était si heureux de la retrouver qu'il ne voulait pas lui demander si elle était coupable, et lorsque l'abbé Peretty lui eut tout raconté, il répondit :

— Ce Chavanet est un misérable coquin dont j'ai eu le tort de ne pas me défier. J'ai été sa dupe aussi bien que de sa complice, madame de Pélussin, mais je me vengerai.

— Laissez ce soin à Dieu, lui dit l'abbé.

A quelques jours de là, Barbassous comparut devant la cour d'assises du département de l'Ardèche. Chavanet, assigné comme témoin, obtint de ne pas se présenter et envoya sa déposition par écrit. Serverette ayant déclaré n'avoir pas connu les circonstances dans lesquelles l'incendie avait été allumé ne comparut pas, grâce d'ailleurs aux démarches de l'abbé Peretty.

Quant à Barbassous, il se renferma dans les très-brèves explications qu'il avait déjà données au juge d'instruction et n'en voulut pas sortir.

Son avocat le défendit fort mal. Néanmoins, le jury,

comme s'il eût deviné que le vrai coupable n'était pas devant lui, lui tenant du reste compte de ses aveux, et surtout de sa conduite héroïque dans la nuit du sinistre, admit les circonstances atténuantes en sa faveur. La cour appliqua le minimum de la peine et Barbassous fut condamné à cinq ans de travaux forcés.

C'est la veille de cette condamnation que Serverette avait mis au monde une fille. Au moment, où après d'atroces souffrances, elle entendit le premier cri de l'enfant, si cher et si doux au cœur des mères, un sentiment nouveau se révéla en elle.

Elle oublia dans quelles circonstances fatales la pauvre petite créature avait été conçue, elle oublia l'indignité du père, et se promit, dans l'intérêt de sa fille, de s'élever, à force de dévouement et d'amour, à la hauteur de son infortune.

Deux jours plus tard, à dix heures du soir, elle était dans son lit, accablée de douleur, parce que son oncle Chibrac venait de lui faire connaître la condamnation de Barbassous, lorsque, tout à coup, ce dernier apparut devant elle.

Elle poussa un cri de surprise et de joie.

— J'ai été condamné hier, dit Barbassous. Mais je m'étais juré de ne pas aller au bagne. Ce soir, lorsque tout le monde a été couché dans la prison, j'ai descellé un des barreaux de ma cellule, et me voilà. Je viens vous faire mes adieux.

— Vous partez! Emmenez-moi.

— Non, Serverette. Vous n'êtes pas en état de me suivre. D'ailleurs, seriez-vous bien portante, je ne voudrais pas vous exposer aux fatigues et aux privations qui vont être mon lot. Mais, ayez confiance, nous nous reverrons.

— Mais on va se mettre à votre poursuite : on vous aura bientôt atteint...

— Ces montagnes n'ont pas de secrets pour moi. J'y sais des retraites où je pourrais vivre vingt ans sans être découvert. On ne m'y trouvera donc pas. D'ailleurs, je compte les quitter bientôt pour gagner la Suisse ou l'Italie. J'irai loin d'ici tenter la fortune, et lorsque j'aurai la certitude de gagner mon pain et le vôtre, et de pouvoir élever notre enfant, alors je viendrai vous chercher.

Serverette versait d'abondantes larmes. Barbassous continua :

— Prenez courage, mon amie, ma femme. Je ne pars pas sans douleur, car je vous laisse bien triste, bien seule...

— Ne suis-je pas là? s'écria pathétiquement Chibrac.

— Je ne l'oublie pas, reprit Barbassous, et je compte sur vous pour la protéger. D'ailleurs, je reviendrai bientôt. J'ai confiance.

Puis, se retournant du côté de Chibrac :

— Mon oncle, je vous confie ma femme et ma fille.

— Oui! oui! reprit l'oncle en pleurant. Partez tranquille, elles auront au moins un protecteur énergique et dévoué.

Barbassous déposa un baiser sur le front de Serverette; il embrassa aussi sa fille et Chibrac, et, s'arrachant à l'émotion causée par sa présence, il s'élança au dehors.

— Le reverrai-je? s'écria Serverette.

— Oui, ma fille, tu le reverras. C'est moi qui te le prédis.

Telle fut la réponse de Chibrac.

Le lendemain matin, le geôlier de la prison de Pri-

vas, en faisant sa première ronde, s'aperçut de la disparition de son prisonnier. Il donna l'alarme aussitôt. Les gendarmes furent envoyés à la poursuite du fugitif.

Mais on ne le retrouva pas.

Digitized by Google

XXX

Abandonnée par son séducteur, alors qu'il l'avait rendue mère; violemment séparée de Barbassous au moment où dans l'enthousiasme d'un amour dont l'expression l'avait transformé, il venait de lui ouvrir des horizons nouveaux et de faire luire à ses yeux la perspective d'un repos auquel elle n'osait plus aspirer, Serverette fut sur le point de mourir.

Deux choses la sauvèrent : la maternité et les soins dont l'environnèrent son oncle Chibrac et l'abbé Peretty.

Lorsque sur le visage de l'enfant apparut un premier sourire, semblable à un rayon de soleil, au milieu des larmes qu'avait provoquées sa naissance, Serverette jura de vivre et d'élever la chère créature que Barbassous avait si généreusement adoptée. L'abbé Peretty l'encouragea dans ses résolutions; l'oncle Chibrac promit d'aider à les réaliser.

Une fois rétablie, Serverette n'eut rien de plus pressé que de quitter la maison de Barbassous qui, aux termes de la loi, devait être mise sous séquestre.

L'abbé Peretty voulait recueillir chez lui la pauvre abandonnée. Elle refusa. Elle avait hâte de quitter le pays témoin de sa honte.

D'ailleurs, madame Héloïse habitait toujours Orange. Son foyer n'était-il pas celui de Serverette?

Un soir, Chibrac et sa nièce se présentèrent chez elle. Serverette portait dans ses bras la petite Agathe, qu'elle avait ainsi nommée en souvenir de sa bienfaitrice.

Madame Héloïse, vieillie, alourdie, engraissée dans le bien-être, quitta vivemenent son fauteuil et venant à leur rencontre :

— Que venez-vous faire ici, mademoiselle? s'écria-t-elle. De quel droit osez-vous paraître à mes yeux?

Pour toute réponse, — car l'émotion, la surprise paralysaient la voix de Serverette, — celle-ci tendit son enfant vers sa tante.

— Le fruit du crime! hurla celle-ci en s'avançant vers sa nièce, la main levée. Sortez! sortez!

Pas plus que Serverette, Chibrac ne pouvait en croire ses oreilles.

— Héloïse, dit-il, c'est notre nièce, notre enfant!

— Elle ne m'est plus rien, je ne la connais plus. Je refuse de la recevoir.

— Songez-y bien, répondit l'oncle, lui fermer votre porte, c'est me chasser, car je ne l'abandonnerai pas.

Madame Héloïse sourit méchamment et reprit :

— Je savais que son infâme conduite trouverait en vous un approbateur. Suivez-la, monsieur. Abritez sa honte et sa faute sous vos cheveux gris. Abandonnez-moi pour cette aventurière, cela est digne de vous. Mais la menace de votre départ ne change rien à mes résolutions. Grâce à la rente de douze cents francs que je reçois du bienfaiteur de notre famille, je suis à l'abri du besoin, et j'aime mieux vivre seule qu'à côté de ceux qui reconnaissent si indignement ses bontés.

A ces mots, Chibrac, animé de la plus violente colère, bondit vers sa femme, qui recula épouvantée :

— Misérable! s'écria-t-il, tu manges le pain du séducteur de notre enfant!

— C'est elle qui le dit, répondit madame Héloïse en se réfugiant prudemment derrière son fauteuil. Mais, c'est une infâme calomnie. Le séducteur, c'est le sergent Frédéric, ou peut-être ce braconnier chez qui mademoiselle est allée vivre pendant plusieurs mois...

Elle aurait longtemps continué sur ce ton, si Serverette brisée, exténuée, n'avait mis un terme à cette ignoble scène.

— Mon oncle, mon oncle, s'écria-t-elle, assez!

Il la comprit, vint vers elle, et, la soutenant dans ses bras.

— Tu as raison, ma fille, ta place n'est point dans cette maison, auprès de cette femme qui est la mienne, pour mon malheur. Viens, tant que je serai là, tu auras de quoi vivre.

Ils sortirent, laissant madame Héloïse en proie à une colère non moins violente que celle de son mari. Ils la voyaient alors pour la dernière fois. Quelques mois plus tard, elle fut emportée par une attaque d'apoplexie en apprenant que Chavanet lui supprimait la rente qu'elle avait reçue jusqu'à ce jour.

Cependant il fallait vivre.

Serverette s'adressa, pour parer aux premiers besoins, à l'abbé Peretty. Il lui écrivit une lettre affectueuse et pleine de conseils. En lui envoyant quelques légers secours, il l'engageait à retourner à Saint-Étienne, lui donnant l'assurance qu'elle ne manquerait de rien, et l'espoir qu'un jour peut-être l'auteur de ses maux se repentirait et viendrait à son aide. Elle ne voulut pas consentir à ces

conseils, dictés par trop de confiance. D'ailleurs, tout à Saint-Étienne était devenu odieux à Serverette; elle se sentait incapable d'y vivre. Quant à la pensée de se retrouver auprès de celui qui l'avait séduite, elle n'en éprouvait que de l'horreur.

Fort heureusement, pendant ce temps, Chibrac n'avait pas perdu la tête. Il avait traité avec des cabaretiers de village, et, reprenant la profession de toute sa vie, il assurait du pain à ceux dont il avait désormais la garde.

Cet exemple donna du courage à Serverette. Elle recommença à courir les villages avec son oncle dès que sa fille fut sevrée, et, grâce à leurs efforts réunis, ils trouvèrent sinon la richesse, du moins l'aisance.

Les années s'écoulèrent paisibles, uniformes.

Serverette n'était pas heureuse, tourmentée toujours par le sentiment de sa dégradation et par le souvenir de Barbassous victime de la vengeance qu'elle avait voulu tirer de Chavanet. Non, elle n'était pas heureuse, mais elle était calme.

Sa fille grandissait, et les traits de l'enfant dont elle suivait le développement avec anxiété ne rappelaient aucun de ceux de son père.

Agathe avait cinq ans, lorsque survint l'événement fatal qui devait une fois de plus changer la destinée de Serverette.

C'était en été.

Serverette et Chibrac chantaient dans un petit village du département de la Drôme. L'heure de la représentation venue, Serverette coucha sa fille dans sa chambre située au-dessus de la grande salle du cabaret.

Elle la vit s'endormir, l'embrassa doucement et descendit afin de prendre place sur l'estrade où se trouvait déjà une autre chanteuse.

Celle-ci était une femme de trente ans environ, précocement vieillie, aux traits ridés et flétris. Elle venait de Paris, disait-on. Assise à côté de Serverette, elle ne cessa de la regarder, de l'accabler de compliments et d'éloges sur son talent et sur sa beauté.

Serverette, sans comprendre le sentiment instinctif auquel elle obéissait, n'éprouvait pour son obligeante voisine que de la répulsion, et, à diverses reprises, elle se détourna pour échapper à ce regard toujours fixé sur elle avec une persistance singulière.

Enfin, trouvant un prétexte, elle s'échappa une fois, ainsi qu'elle avait coutume de le faire, afin de voir si la petite Agathe ne s'était pas réveillée.

Non! l'enfant dormait, et son calme sommeil avait mis sur ses lèvres un sourire.

Serverette embrassa sa fille et redescendit. La chanteuse parisienne n'était plus là, et ne reparut que quelques instants plus tard.

Enfin cette longue soirée s'acheva.

Après avoir embrassé Chibrac, qui venait de s'asseoir devant une table pour boire avec les notables du village, Serverette regagna sa chambre.

Horreur! le lit était vide. L'enfant avait disparu.

Éperdue, Serverette se précipita au dehors en poussant des cris déchirants. On accourut.

— Ma fille! ma fille! disait-elle. Elle était là!...

On chercha durant toute la nuit, le lendemain, les jours suivants. Recherches vaines! La justice elle-même, avertie de l'événement, ne découvrit rien qui pût mettre sur les traces des ravisseurs; car dans la pensée de tous, Agathe avait été volée.

De sa fille, il ne restait à Serverette d'autre souvenir qu'un médaillon retrouvé dans la chambre, aux pieds du

lit, et qui, sans doute, s'était échappé du cou de l'enfant au moment où on l'emportait.

Que d'épouvantables déchirements subit Serverette!

A chaque instant des déceptions nouvelles succédaient à des espérances trop tôt conçues.

Un jour, on croyait avoir mis la main sur un indice. Le lendemain, il fallait reconnaître qu'on s'était trompé.

Durant ces tristes heures, la chanteuse parisienne témoigna à Serverette une tendresse de sœur. Elle s'efforçait de la consoler, elle mêlait ses larmes aux siennes, et au milieu de son infortune, Serverette, touchée de ce dévouement, accusait ses premières impressions qui l'avaient trompée sur le compte de cette femme. Lorsque celle-ci partit, au bout de quelques jours, Serverette sentit un vide de plus autour d'elle.

Cependant la malheureuse mère ne perdait pas l'espérance. Un pressentiment l'avertissait qu'elle retrouverait sa fille. Après tant d'efforts perdus, une conviction se formait en elle peu à peu, et c'est Chavanet qu'elle soupçonnait. Quel autre que lui, en effet, avait intérêt à faire disparaître l'enfant?

La conviction de Serverette à cet égard devint telle, qu'un jour elle supplia Chibrac de partir pour Saint-Étienne afin d'apprendre à l'abbé Peretty ce funeste événement, et d'obtenir de lui qu'il écrivît à Chavanet qui habitait alors Paris.

Chibrac obéit. A Saint-Étienne, une douloureuse nouvelle l'attendait. L'abbé Peretty était mort depuis plusieurs semaines.

Il revint découragé. Serverette voulut écrire à Chavanet.

— A quoi bon? dit Chibrac. S'il est l'auteur de ce vol odieux, il ne l'avouera pas.

Sa nièce tomba alors dans un état de prostration qui dura longtemps. Chibrac l'avait ramenée à Orange dans le petit logis devenu vacant par la mort de madame Héloïse.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent. Serverette était inconsolable. Chibrac avait subitement vieilli. Sa voix, c'est-à-dire son gagne-pain, s'en allait peu à peu, et les économies longuement amassées touchaient à leur fin.

— Mon oncle, dit un jour Serverette, pourquoi rester ici? Si ma fille vit, c'est à Paris qu'elle est, et que je la retrouvèrai. Je surveillerai la maison de celui que je soupçonne, je l'espionnerai, et s'il sait où est l'enfant, je le saurai bientôt.

Chibrac adopta ce plan avec enthousiasme.

Paris, le rêve de toute sa vie! la terre promise!

— Là est le bonheur, dit-il. Là est la fortune! Là est la gloire.

Le petit mobilier fut vendu. A l'argent qu'on en retira on joignit les quelques sous qui restaient dans la maison et on partit.

Ici se termine la première partie de ce récit. A chacun des chapitres qu'on vient de lire, une question nouvelle s'est en quelque sorte posée au lecteur. Tous nos personnages sont maintenant lancés dans une vie nouvelle et livrés à la destinée qui doit encore longtemps se jouer d'eux.

Où est le sergent Frédéric Laffrey?

Où est Barbassous?

Chavanet succombera-t-il sous le poids de ses richesses? madame de Pélussin sous celui de ses intrigues?

Quel sera dans Paris le sort de Serverette et de l'oncle Chibrac?

Serverette retrouvera-t-elle sa fille?

L'heure sonnera-t-elle où une circonstance solennelle mettra en présence tous ces intrépides acteurs, violemment séparés les uns des autres, dans le seul but d'exciter ton intérêt, ô lecteur exigeant?

La réponse dans le second volume de LA SUCCESSION CHAVANET.

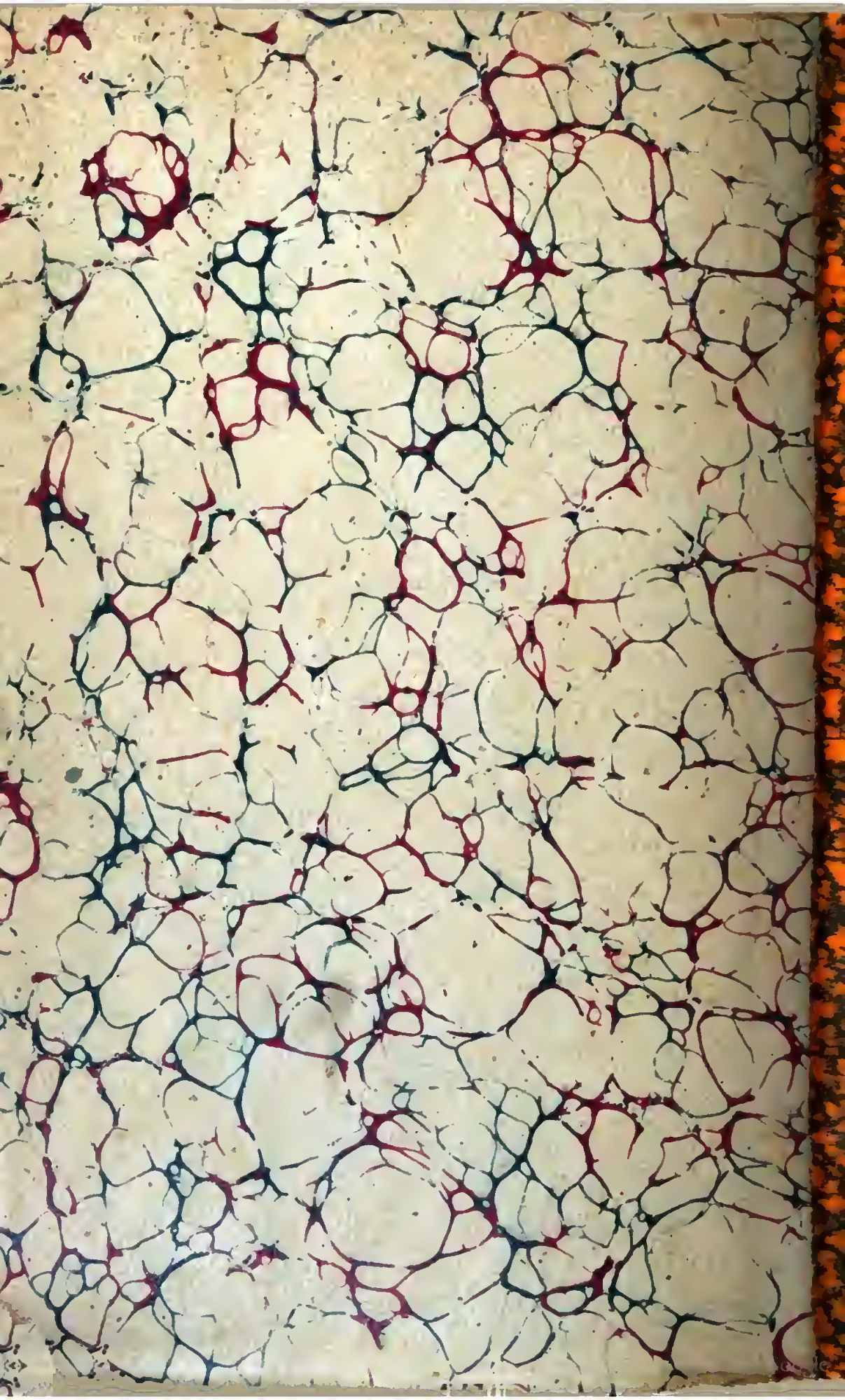
FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE ET DU PREMIER VOLUME

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google